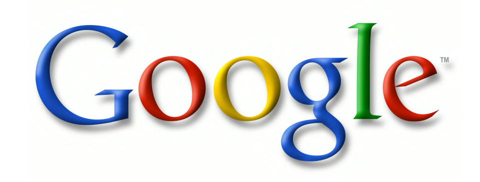
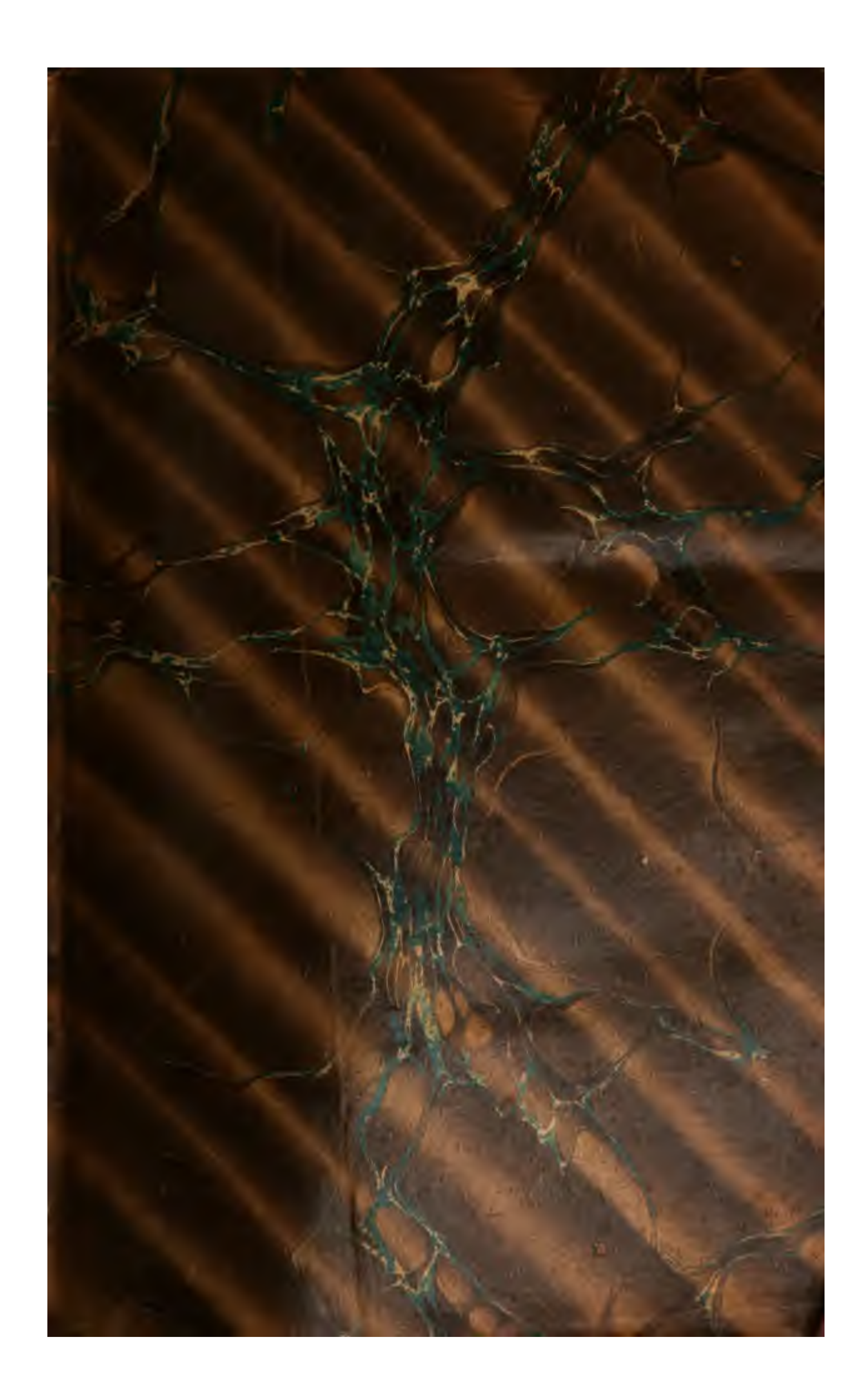





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LES

CRIS DE PAON

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

AURÉLIEN SCHOLL

LES CRIS DE PAON

SCANDALES DU JOUR

SATIRES DE L'ACTUALITÉ

PARIS
LIBRAIRIE ACHILLE FAURE
18, RUE DAUPHINE, 18

1866


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 APR 1968
OF OXFORD
LIBRARY

LES

CRIS DE PAON.

I

LE NEVEU DE CAMBRONNE.

Voici que la neige et le givre arrivent avec le printemps. Après avoir si souvent dansé sur un volcan, la France va patiner sur des fleurs. Le seul ordre qui, jusqu'à présent, n'eût pas été troublé, c'était l'ordre des saisons : on ne pourra même plus se fier à celui-là. Plusieurs municipaux ont été gelés aux courses de Vincennes, et la rivière avait un faux air de Bérésina.

La même pantomime se reproduit à chaque journée de courses. Deux ou trois lièvres effarés viennent se jeter dans les jambes des piétons; ceux-ci, usant du droit de défense, ripostent par des coups

de canne, et quand le lièvre a mordu la poussière, arrive un agent qui dresse procès-verbal et obtient une condamnation pour délit de chasse contre des gens qui ne s'attendaient guère à être élevés tout à coup à la dignité de braconniers.

Le *Guide officiel du bois de Vincennes* rapporte que Philippe-Auguste fit entourer une partie de la forêt pour y renfermer une immense quantité de gibier que lui avait envoyée Henri II d'Angleterre.

Ce détail jette une vive clarté sur les faits que je viens de rapporter, et qui ne laissent pas d'intriguer les habitués des courses. Il est évident que ces lièvres descendent du gibier de Henri II; dès qu'ils entendent les jockeys parler anglais, ils accourent les yeux pleins de larmes et tout attendris de retrouver leur langue maternelle.

Les bons sentiments, devenus inférieurs à l'homme, se réfugient évidemment chez les animaux. Le patriotisme est un préjugé qui tend à disparaître chaque jour. Il est remplacé chez nous par l'amour de l'étranger, qui a réussi cette fois à envahir la France, grâce à l'excellente précaution de ne pas mettre son uniforme.

Les gens du monde sont les mêmes partout, ils ont partout les mêmes délicatesses et les mêmes exclusions; pas de danger de leur côté; mais Paris

s'emplit de grands seigneurs qu'on ne connaît pas à leur ambassade et qui se manifestent subitement par une carte armoriée; chaque jour aussi, il nous arrive des grandes dames de pays lointains, accompagnées d'une suivante et d'un courrier, — et qui prétendent avoir droit à une entrée dans le monde parisien, sous prétexte qu'elles ont laissé un mari quelque part. J'avoue franchement que je voudrais voir le mari et que je me défie de ces dames qui semblent partager avec le *Petit-Saint-Thomas* et la *Compagnie coloniale* les réclames des journaux de *high-life*.

Les Parisiens ont cru au serpent de mer parce que c'était un étranger, ils n'auraient jamais cru au serpent de Seine.

Nous sommes envahis, supplantés, dominés par les gens qui sont nés de l'autre côté des frontières.

Nos cantatrices sont Belges ou Suédoises, nos banquiers sont Allemands, nos danseuses sont Italiennes comme nos opticiens; nos tailleurs, nos dentistes sont Anglais. En un mot, la manie de l'hospitalité est poussée chez nous jusqu'à l'injustice, et il y a des moments où l'on se sent des envies de quêter pour les pauvres Français!

C'est dans le monde qu'il faut voir le singulier mélange des nationalités : on se croirait sur un

palier de la tour de Babel au moment de la confusion des langues.

Cette affluence de sauvages est le dernier coup porté à la société française.

Le lecteur, sans aucun doute, a présent à l'esprit ce neveu de Rameau, composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison, qui faisait son lit d'une botte de paille et sortait le matin ayant encore une partie de son matelas dans les cheveux.

J'ai rencontré dans ces derniers temps un original qui ne le cède en rien au personnage de Diderot, si ce n'est par le style de celui qui le raconte.

Cet individu porte le nom d'un général de l'Empire; et, dans les maisons garnies où on l'héberge, on l'appelle « le neveu de Cambronne. »

Violemment passionné au fond, le neveu de Cambronne s'est composé une indifférence factice. Il joue le dédain, méprise les places et les honneurs.

A toute affaire qu'on lui propose, il répond :

« A quoi bon ? »

Chaque matin, il lit toutes les feuilles publiques, ne prenant jamais garde à l'opinion du rédacteur, mais seulement aux faits et aux événements.

Quand il se heurte à quelque prétention révoltante, à un abus criant, à une choquante injustice, il lève les yeux au ciel et dit en soupirant : Mon oncle!

Ce mot prend tour à tour dans sa bouche le ton de la prière et la violence du blasphème.

Le neveu de Cambronne regarde le bout de terre sur lequel il marche, comme un radeau qui ne peut tarder à être englouti.

« Que peut-on faire en France? nous a-t-il dit souvent. L'homme politique est désigné dans tous les cas à l'exécration publique. S'il sert un gouvernement, on dit qu'il est vendu; s'il l'attaque, on dit qu'il est à vendre.

« L'écrivain appartient aux satiriques; le public français aime à connaître les bizarreries, les misères domestiques de ses grands hommes; il sait beaucoup de gré à qui le soulage de ses admirations; et il est enchanté de savoir que d'Alembert était bâtard d'une chanoinesse et que Pope était bossu.

« En dehors des caprices de l'opinion qui n'est jamais fidèle au mérite, la meute des envieux mord aux jambes l'homme qui s'élève.

« Les pierres lancées par des mains invisibles l'assaillent de toutes parts.

« Dans notre pays de marchés et de gares, de tribunaux et d'abattoirs, on n'a jamais impunément

son rayon de gloire, et la sécurité n'accompagne pas le génie.

« On ne peut plus remuer d'une certaine façon sans que le cas ait été prévu par les législateurs. Les ongles ont raison des muscles, — et que peut la cervelle contre les coups de poings ?

« L'intelligence est le plus souvent un délit, et l'esprit une infraction à la loi.

« Rappelez-vous l'embarras où l'on s'est trouvé le jour où il a été question de faire entrer Béranger dans les soixante mille légionnaires. L'illustre chansonnier avait été condamné pour outrage à la morale publique ; on ne pouvait honorer le ruban, en le lui faisant accepter, qu'à la condition de transgresser la loi.

« Béranger tira tout le monde d'embarras en refusant net une distinction dont il n'avait guère besoin. Mais n'est-il pas étrange qu'avant de faire de lui une des *gloires populaires* de notre pays, on ait commencé par l'infamer de plusieurs condamnations ?

« Il y avait cinq cent mille hommes à son enterrement, mais sa jeunesse s'était partagée entre la Force et Sainte-Pélagie. »

A la suite d'une série de raisonnements qui prouvaient que les hommes ne seraient jamais que des hommes, le neveu de Cambronne en était arrivé à trouver tout naturel que ce fût le danseur

qui obtînt la place pour laquelle il fallait un calculateur.

« Il ne peut y avoir, nous dit-il un jour, qu'un certain nombre de gens favorisés. Vaut-il mieux que cela soit celui-ci parce qu'il sait faire quelque chose, que celui-là parce qu'il ne sait rien ? »

Dans cette vieille société française qui désarme les sévérités de l'histoire par la grâce de ses vices, on appelait un *grand mérite* l'art de plaire par mille riens charmants. Un solliciteur parvint, après plusieurs mois de persévérance, à faire lire un Mémoire à l'un des puissants de l'ancienne cour.

Celui-ci demanda quel en était l'auteur.

« C'est moi, monsieur, et je l'ai mis également en vers dans le cas où vous aimeriez la poésie.

— Voyons vos vers..... Ils sont charmants.

— Monsieur, j'ai encore mis le mémoire en musique ; mon violon est dans l'antichambre et je puis le jouer.

— Je serais curieux de l'entendre. »

Le morceau fut trouvé de haut goût.

« Maintenant, reprit le solliciteur, si monsieur veut jouer l'air, je pourrai danser le mémoire. »

Il le dansa, il eût la place et fit une brillante fortune.

Aurait-il mieux valu donner l'emploi à un élève de l'École normale?

« Mais, dis-je au neveu de Cambronne, vous êtes donc bon à quelque chose, que vous ne faites rien?

— Je suis un spectateur, et la contemplation me suffit. Il n'y a qu'un événement imprévu qui puisse me révéler aux autres et à moi-même.

« Je vis dans l'indifférence.

« Rien au monde ne me semble valoir la peine qu'on s'en occupe.

« Que le roi Othon soit remplacé par le prince Georges, que Jean-Alexandre Couza vienne habiter Paris, et que le comte de Flandres refuse la légère couronne de Roumanie, qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse?

« Je pense à mon oncle. »

« Gutenberg a inventé l'imprimerie, Montesquieu a écrit *Grandeur et décadence de l'empire romain,* et comment voulez-vous, après que tout le monde a lu Voltaire, que l'on puisse espérer autre chose que ce que nous avons? Les hommes sont majeurs, on les a prévenus de tout, ils connaissent leur affaire et je ne vois pas qu'il y ait une grande amélioration depuis la mort de Tarquin.

« Étant donc assuré que je ne puis espérer aucun changement radical dans la société, ce que j'ai de

mieux à faire est de n'attacher aucun intérêt aux phases soi-disant variées qu'elle a la prétention de traverser.

— Mais que feriez-vous, si vous aviez comme moi les faiblesses de l'humanité?

— Oh! je voudrais en peu de temps faire un chemin rapide. Et d'abord, j'ajouterais à mon nom patronymique le nom d'une terre quelconque, je signerais toutes mes lettres du nom de ma terre, et j'aurais ainsi des témoins à produire au conseil d'État le jour où je demanderais à ajouter à mon nom celui de .... de ma terre, sous lequel je serais généralement connu.

« Le moment serait alors venu de faire un beau mariage; avec vingt mille francs pris sur la dot, je deviendrais comte romain.

— Vingt mille francs?

— C'était quarante mille autrefois, le plus juste prix de la commanderie de Saint-Étienne; aujourd'hui que la main-d'œuvre a baissé, ce n'est plus que vingt mille francs. Encore obtiendrais-je peut-être un rabais au moyen d'un pieux pèlerinage.

« On va visiter le bonnet de saint Anchieta, à Orense; le foie de saint Forget, à Astorga; le toupet de saint Gonzalès à Colmenar; le bout du nez de saint Mariana, à Badajoz; l'échine de saint Santarel, à Lorca; les onglés de saint Suarès, à Pennaflor; la

rate de saint Gonthieri, à Monda; l'épiglotte de saint Varade, à Valence; les sourcils de saint Morao, à Bénévent; le gosier de saint Boddens, à Ostie; l'index de saint Campian, à Toul; et la rotule de saint Gérard, à Verdun.

« Ces pèlerinages lèvent bien des difficultés; une fois gentilhomme et marié, on se crée des revenus faciles dans les conseils de surveillance. Les affaires mènent à tout, et on se réveille un matin avec un portefeuille — sans ministère.

« Qui donc oserait gratter vos armes à une époque où il n'y a pas dix familles titrées qui aient droit au nom qu'elles portent ?

« Je prendrais bien garde surtout à ne pas me créer de supériorité d'aucun genre, et je n'oublierais pas un instant que, s'il vivait aujourd'hui, Voltaire serait privé de ses droits civils. Son porteur d'eau pourrait nommer le député de son choix, et l'auteur des *Contes*, des *Facéties* et de la *Pucelle* aurait perdu ce droit devant les tribunaux. Même observation pour La Fontaine, Diderot, et Mirabeau !

« Si j'ai un fils, je lui apprendrai à marcher sur des œufs : il arrivera !

« Il ne nous reste aujourd'hui qu'une aristocratie factice dont tout le monde peut faire partie. Et qu'on ne me parle pas de gens distingués avant d'avoir tenté une épreuve que j'ai souvent propo-

sée, celle-ci : Qu'on habille d'une blouse et d'une casquette tous les membres du Jockey-Club, alors seulement on pourra voir combien il y en a de réellement distingués. »

Le neveu de Cambronne se mit alors à divaguer d'une si dangereuse façon que je m'enfuis, de peur d'être surpris par quelqu'un de ceux qui sont chargés de faire respecter la liberté.

Le Jockey-Club et la singulière expérience que proposait le neveu de Cambronne, nous amènent tout naturellement à parler de la bouquetière Isabelle.

Gâtée par cette puissante réunion de gens du monde, Mlle Briant s'est accoutumée à une sorte d'impunité qui semble approcher de son terme.

Il y a quelques jours, Isabelle était plaignante. Elle obtenait condamnation à six jours de prison contre un jeune homme qui n'avait eu d'autre tort que de bien dîner. L'esprit troublé par les fumées du Bourgogne, il avait cru rencontrer une jolie femme et lui avait adressé la parole. Mal reçu, il s'était oublié jusqu'au point de passer aux gestes, et les gestes réussissent rarement. Je n'en veux d'autre preuve que le discrédit où semble être tombée la pantomime.

Isabelle avait requis main-forte, et le jeune

homme expiait un moment d'oubli par le poids d'un jugement qui brise sa carrière.

Enhardie par ce succès, Isabelle a traité un brigadier de la sûreté comme l'avait traitée elle-même le jeune clerc d'avoué.

Conduite au poste, la bouquetière était réclamée par un membre du Club; et, une heure après son arrestation, elle faisait sa rentrée triomphale au café Anglais.

L'autorité n'a pas voulu pousser jusqu'au bout une indulgence imméritée, et nous allons sans doute voir comparaître comme prévenue la plaignante de la semaine passée.

Si jamais Isabelle, à l'exemple de Thérésa, se met à écrire ses mémoires, nous en apprendrons de belles sur la société parisienne.

Toujours à son poste, c'est-à-dire aux portes du Club, sur le palier du café Anglais ou dans les couloirs de la Maison-d'Or, Isabelle est au courant de toutes les comédies parisiennes.

Elle sait ceux qui ont soupé et avec qui ils ont soupé; elle a vu se refermer les portes des cabinets particuliers sur les crinolines adultères; confidente forcée des petites intrigues, elle tient le livre noir de la galanterie.

Si jamais la marchande de fleurs se double d'un pamphlétaire, le dix-neuvième siècle aura sa chronique scandaleuse et son gazetier cuirassé.

Qui vivra lira, — et lira bien qui lira le dernier.

Au-dessus d'Isabelle une seule personnalité pourra prendre rang dans la révélation des drames contemporains, celle du tailleur pour dames.

« Croiriez-vous, s'est écrié Eugène Pelletan, qu'en plein dix-neuvième siècle on voit des couturières qui portent la barbe, — des hommes, des hommes authentiques, des hommes comme les zouaves, qui, de leurs mains solides, prennent les dimensions exactes des femmes les plus titrées de Paris, les habillent, les déshabillent, les font tourner et retourner devant eux?.... »

Le maître se trompe. Le tailleur pour dames n'est point un homme authentique, il est encore moins un homme comme les zouaves, et ce n'est pas avec des mains solides qu'il palpe et qu'il tourne les honnêtes ampleurs des femmes que le mariage aurait dû sauver de ses attouchements.

Le tailleur pour dames n'a plus de sexe; son front s'est efféminé, ses joues ont appris le pastel dans les boudoirs qu'il fréquente; ses mains, passées au cold-cream, ont des douceurs monacales. Il porte certainement la jarretière au-dessus du genou, et si les dames l'appellent monsieur, les hommes seraient certainement tentés de l'appeler « la fille! »

Quand un peuple a cessé d'avoir la fierté de lui-même, il produit ces êtres hybrides, douteux et dificiles à classer. Ceux qui travaillent sont tailleurs pour dames, les autres n'ont pas de profession.

C'est ici que le neveu de Cambronne invoquerait son oncle.

Ce qui m'inquiète, ce n'est point cette île volcanique, ce vomissement de la mer qui va créer peut-être une patrie à des hommes qui la trahiront; ce n'est point cette tempête qui, du jour au lendemain, supprime les cataractes du Niagara comme s'il s'agissait d'un journal politique; ces crises de la nature prouvent que la terre a encore du feu dans les veines et que son heure n'est pas venue.

Le drame est ailleurs. Il est autour de nous, il nous presse, il nous opprime.

Le danger, l'horreur de demain, c'est la folie.

Voyez si les crimes qui se commettent aujourd'hui ressemblent à des crimes possibles, à des crimes *raisonnables?* La passion, l'intérêt ne sont même pas au fond. On assassine un enfant et on en mange un morceau. La cour prononce le huis-clos, mais la monstruosité n'en a pas moins été commise.

Quel souffle a passé sur le monde?

Vers 1350, la danse de Saint-Guy éclata avec un

effroyable vigueur. Michelet raconte que les malades, comme emportés d'un même courant galvanique, se saisissaient par la main, formaient des chaînes immenses, tournaient, tournaient à mourir.

Les spectateurs riaient d'abord, puis par une contagion, se laissaient aller, tombaient dans le grand courant, augmentaient le terrible chœur.

Que serait-il arrivé si le mal eût persisté, comme fit longtemps la lèpre dans sa décadence même?

C'était comme un premier pas, un acheminement vers l'épilepsie. Si cette génération de malades n'eût été guérie, elle en eût produit une autre décidément épileptique. Effroyable perspective! L'Europe couverte de fous, de furieux, d'idiots!

Ne semble-t-il pas que nous assistions en ce moment à ce retour de la danse de Saint-Guy?

Après le carnaval des masques et des boulevards, le carnaval des bains de mer et des eaux. Les hommes sont envahis par les idées de grandeur, les femmes sont incessamment assiégées par les idées de plaisir.

C'est à qui trouvera une façon nouvelle de disposer sur sa tête les étoffes et les dorures ; on rencontre au bois de Boulogne des costumes de féerie, des jambes nues, des cheveux bleus. La nuit, on trouve des enfants nouveau-nés au pied des murs

et sous les portes cochères. C'est un bonheur quand ils ne sont pas coupés par morceaux.

Et on saute, on court, on se passe des sabres dans les cheveux, on s'attache des cloches dans le dos. C'est la danse de Saint-Guy ; c'est la furie du moyen âge.

« Il faut soigner ça ! » dit le peuple dans une de ces locutions ironiques que savent si bien trouver ceux qui cherchaient Lambert.

C'est aussi notre avis, *il faut soigner ça.* De Paris à Trouville et de Trouville à Bade, il faut soigner ça.

Quelle terrible cause la médecine a donnée au renversement de la raison contemporaine? les idées de grandeur!

Paraître, briller, dominer, le reste n'est rien.

Jamais, d'autre part, les femmes ne se sont tant inquiétées des étoffes que depuis qu'elles ne s'habillent plus.

Elles se couvrent de transparences — et tout juste au degré qu'il faut pour ne pas être mises à la porte d'un salon ou arrêtées dans la rue.

Elles ne connaissent que la musique qui fait danser, que la poésie qui accompagne les bonbons et que la peinture qui embellit les visages.

Encore en est-il un grand nombre qui se peignent le corps, les bras, les épaules, la gorge, les genoux et les pieds.

Qu'on ne crie pas à l'exagération; c'est la vérité vraie.

Que voulez-vous que devienne l'agriculture pendant ce temps-là?

Et les enfants? et les maris?

Vivent donc les Orientales du confiseur Siraudin et les Méditations de Worth!

N'oublions pas cependant les grandes affaires qui peuvent seules permettre de mener cette vie à grandes guides. Réalisons toujours, sauf à nous retourner au moment du danger.... Il y a encore quelques coins de terre où l'extradition n'a pu étendre son doigt crochu.

C'est ce que pense sans doute le gérant d'une compagnie qui a délivré dernièrement ses titres définitifs.

Un actionnaire descendait l'escalier de l'hôtel, tournant et retournant les titres qu'il venait de recevoir.

« Que peuvent valoir ces actions? demanda-t-il à un homme d'affaires.

— Rien pour le moment, répondit celui-ci.

— Et plus tard?

— Plus tard, elles vaudront cinq ans de prison. »



II

« L'Autriche se ramasse sur elle-même et assemble ses forces pour mieux prendre l'élan....

— Il paraît que la Russie met en ce moment sur le pied de guerre une formidable armée?

— Je vends de l'Italien. Prenez-vous? »

Tel est le marivaudage actuel des Parisiens.

Il avait été question de reculer jusqu'au printemps de l'année 1868 la fameuse exposition de 1867; mais on est revenu sur cette décision anticipée. L'émotion européenne a-t-elle besoin, pour se calmer, d'un avenir si prolongé? Ce n'est encore qu'une émotion, après tout, et il sera toujours

temps de reculer l'exposition. Chauvin ajoute que, dans ce cas, l'exposition seule reculerait en France, et Chauvin a raison.

Il a du bon, ce chanteur de couplets, ce patriote tricolore, ce frère de lait de l'aigle impérial! Ses refrains ont trouvé de l'écho : il est à lui seul un parti. Le patriotisme est à toutes les nations, le chauvinisme n'appartient qu'à nous.

Chauvin chante quand la balle siffle, Chauvin danse quand le canon gronde, et, s'il faut faire un petit voyage à la frontière, Chauvin se met en route, coiffé d'un bonnet de police, vêtu d'une blouse bleue et d'un pantalon rouge. En temps de paix, Chauvin est libre penseur; il plaisante le curé, tout en lui serrant la main; mais quand le tambour a parlé, Chauvin se rappelle que sa mère n'a jamais manqué la messe, et il élève un regard vers le ciel en se jetant dans la mêlée. Ce regard, c'est sa prière, *la prière de celui qui n'a jamais eu peur!* Il court, il saute, il bondit. C'est toujours un choc terrible que le sien. La poudre l'enivre, le clairon le transporte. Chauvin va toujours en avant! Si une balle le couche au bord d'un fossé, on trouvera sur lui, en le fouillant, une branche de buis béni ou une image de paroissien; si, au contraire, Chauvin revient au foyer, il raconte ses aventures en ajoutant : « Nous avons bien ri! »

On a souvent accusé les hommes de la finance de

faire passer leurs intérêts avant les intérêts du pays. Eh bien ! quelques grandes compagnies parlent de faire équiper leurs actionnaires, afin de les mobiliser et de les envoyer, comme volontaires, à la suite de Garibaldi.

Les financiers qui administrent ces sociétés pensent, avec raison, que leurs actionnaires iront se battre avec le courage de gens qui n'ont plus rien à perdre....

Un détail curieux à observer, c'est que la panique causée par le spectre de la guerre a surtout frappé ceux qui vendent des actions qu'ils n'ont pas ou ceux qui les achètent sachant bien que les titres ne peuvent leur être livrés.

Seule l'Agence des poules n'a ressenti aucune émotion ; sa loterie et sa roulette fonctionnent régulièrement la veille des jours de courses, de neuf heures à minuit.

Les gens qui préfèrent le tapis vert au gazon de Chantilly, le trente-et-quarante au pari simple, et qui mettent les croupiers au-dessus des jockeys, ne partagent point la quiétude des sportmen.

Passera-t-on le Rhin avec un billet de première ou avec une carabine? L'hôtel Victoria servira-t-il des truites et du chevreuil ou de la poudre et des balles?

Où se réfugier? A Spa? Mais la Belgique ne s'endort point. A Monaco? Mais le duc de Valentinois a

déjà mis douze hommes sur pied et signé un traité d'alliance offensive et défensive avec la république de Saint-Marin et le val d'Andorre.

Le seul endroit où l'on puisse trouver quelque tranquillité, c'est encore Paris.

Paris est fort éloigné du quadrilatère et des bouches du Cattaro. Paris n'a donc qu'une chose à craindre, c'est que la porcelaine de Saxe atteigne des prix fabuleux. La Prusse a fait signifier à la Saxe d'avoir à désarmer et à cesser de fabriquer des porcelaines; les bergers et les sylphides qui sont en magasin courent même les plus grands périls; c'est une armée si fragile que celle-là! Bien que la porcelaine aille au feu, je redoute vivement le moindre choc pour les gracieux produits de Dresde et de Leipzig.

Le principe du gouvernement qui régit la Prusse est à la fois militaire et protestant. Le roi Frédéric-Guillaume redoutait également la propagation du catholicisme et des idées démocratiques.

Les rois de Prusse ne s'étaient d'abord présentés comme les champions du protestantisme en Allemagne que dans le but d'opposer la Prusse protestante à l'Autriche catholique; mais quand leur ambition politique fut satisfaite, le calcul des vieux marquis de Brandebourg prit rapidement le caractère d'un fanatisme haineux, fanatisme rempli d'in-

conséquence et de gaucherie, à la fois ardent et sournois, pédant et acariâtre.

C'est le roi Frédéric-Guillaume qui a réuni dans une seule communion les calvinistes, ses cosectaires, avec les luthériens de ses États, en leur prescrivant certaines cérémonies et en leur imposant le culte des images. C'est lui qui a réformé le rituel et rédigé la liturgie de cette nouvelle secte. Il fit imprimer des Bibles suivant la vénérable traduction du docteur Luther, et quelquefois même il sacrifia sa politique à sa théologie.

L'empereur Napoléon s'écria un jour impérieusement :

« Votre noblesse prussienne, cette noblesse si fière ! je veux la réduire à demander l'aumône ! »

« Hélas ! écrivait peu de temps après l'abbé de Pradt en rapportant les paroles de Napoléon, la noblesse de ce pays n'a jamais été bien riche ni bien fière; et, du reste, il y a longtemps que l'avidité fiscale et la rapacité des princes de Brandebourg a réalisé cette menace ! »

Il y a cent ans, dit M. de Bonald, la Prusse n'était qu'un corps de garde ; elle était devenue, sous Frédéric II, un camp militaire assez mal retranché, puisque Bonaparte le força dans une seule bataille; elle est aujourd'hui une vaste caserne, où tout est

d'hier, et où rien ne fait corps, ni religion, ni clergé, ni noblesse, ni territoire.

Se peut-il que les troupès en armes se mettent à parcourir une fois encore ces bons petits villages allemands où l'on voit grouiller sur les routes tant d'enfants aux cheveux couleur de bière? Le canon épargnera certainement ces villages de boîtes à joujoux, que Henri Heine excellait à dépeindre. Un instant, Gretchen éplorée se voilera les yeux; les poules s'enfuiront épouvantées, les pourceaux seront dispersés dans les champs, puis tout viendra reprendre sa place, la pluie lavera les taches du champ de bataille et l'herbe étendra son manteau vert sur le sommeil de ceux qui seront tombés en chemin!

On fait vite la guerre aujourd'hui. Avec les engins de nouvelle invention et les instruments terribles dont disposent nos armées, l'humanité ne tiendrait pas longtemps à ce jeu-là. Une dispute, un choc, — et un coin de la carte de l'Europe change de couleur sous le pinceau du géographe. C'est fini, c'est ce qu'on voulait; les choses marchent juste comme auparavant, c'est le progrès.

Les esprits timorés se font aujourd'hui de la guerre un tableau fantastique; ce n'est plus, comme autrefois, un massacre général où les femmes et les enfants aient à trembler pour leur existence. La

guerre n'est plus que le duel de deux armées; et, une fois le combat fini, il n'y a plus ni rancune, ni haine : l'honneur est satisfait, voilà tout. La guerre, d'ailleurs, a une sainte origine; la Bible parle du dieu des armées, *deus sabaoth*, et les Écritures nous montrent les cohortes des archanges combattant dans le ciel avec le peuple du Seigneur.

Le voyageur a remarqué dans les cabarets flamands un usage singulier ; l'hôtesse et les servantes ne servent jamais un verre plein sans y tremper les lèvres.

« A votre santé ! » disent-elles en vous remettant le verre où elles viennent de boire.

Cet usage remonte à la domination espagnole, et s'est continué pendant les guerres civiles qui ont si longtemps ravagé ce riche pays.

Les splendides buveurs que ces vieux Flamands ! Comme ils ont bon air, et comme la Providence est sage de leur avoir donné la bière et non pas le vin ! Le vin les tuerait bien vite : ils en boiraient trop. — Le cidre aigre-doux aux Normands, le bourgogne aux Bourguignons, le médoc aux Gascons pétulants et la bière aux Flamands épais.

On boit partout chez eux. On n'y voit que des portes ouvertes, et, au-dessus de la porte, une branche de pin qui vous dit : Entrez !

La servante est blanche, accorte, et toujours prête à rire.

Vous entrez. La bière est versée, et la fille, buvant à votre verre, dit gracieusement :

« A votre santé, mynheer ! »

Et c'est ainsi depuis l'époque où Bruges luttait contre Gand et où Gand luttait contre les comtes.

Souvent alors le poison se cachait au fond du verre, et l'Escaut charriait les cadavres vers le Sas....

Ainsi, cette touchante et cordiale coutume de boire avec vous, comme si l'hôtesse voulait livrer sa pensée au voyageur, est née de la défiance et des guerres civiles.

La mort de Jean Hyœns a prouvé cependant que la précaution pouvait être inutile.

C'était en 1339. Le comte Louis de Flandre, après avoir marié sa fille Marguerite à Philippe de Bourgogne (le vin conduisant la bière à l'autel !) le comte Louis éprouva le besoin de payer ses dettes.

Les Gantois, qui avaient eu déjà l'insigne honneur de les payer trois fois, lui refusèrent absolument cette satisfaction.

Les Brugeois, au contraire, ayant donné à Louis de Flandre tout ce qu'il voulut bien leur demander, obtinrent la permission de creuser un canal, afin de conduire directement les eaux de la Lys — de Deinze à Bruges.

Les Gantois, frappés dans leur commerce, courent aux armes et ravagent une grande partie des Flandres.

Jean Hyœns, doyen des bateliers, se trouvait à la tête des *Chaperons blancs*, sorte de confrérie ou plutôt de corporation militaire, composée de gens déterminés, et Jean Hyœns fut pour les Brugeois un redoutable adversaire.

Il y avait alors, en dehors de la porte du Sas, une taverne tenue par François Royghem, vieux soldat, père de sept filles. Le cabaret du *Lion d'or* était renommé pour la qualité de la bière et pour la beauté des commères.

Des sept filles, la plus âgée avait vingt-trois ans et la plus jeune seize. Elles étaient toutes fiancées à des Brugeois, car François Royghem était né à Bruges.

Au retour d'une expédition, Jean Hyœns, suivi de six officiers des *Chaperons blancs*, s'arrêta au *Lion d'or* pour laisser souffler les chevaux.

Sept verres de bière furent versés, et les filles échangèrent un regard.

Jean Hyœns avait encore aux mains le sang des enfants de Bruges.

« Buvez avant nous, les belles ! dirent les officiers.

— A votre santé, messieurs ! »

Chaque fille but en souriant et tendit le verre à son voisin. Et — *drink, mynheer* ! — les officiers et

les filles rendaient l'âme quelques instants après. Bruges était débarrassé de ses ennemis les plus acharnés.

Aujourd'hui encore, le *Lion d'or* est là, sur une enseigne qui a cinq cents ans.

Aujourd'hui encore, il y a sept sœurs dans le cabaret. Le Flamand est prolifique et ne commence à réfléchir que quand il a un garçon. Puis, la vie est si peu coûteuse là-bas ; il serait surprenant qu'on ne trouvât pas quelques pommes de terre et un poisson salé pour nourrir sa famille.

Je me suis souvent assis entre Dinah et Trinette, les plus jeunes des sœurs. L'une m'apportait les cigares, l'autre du papier et de l'encre, et je pouvais travailler à mon aise jusqu'à l'heure où les ouvriers quittent l'atelier et viennent prendre le glass-beer à l'estaminet.

« A votre santé ! » disait Dinah en buvant dans mon verre.

« Dis-moi, petite, lui demandai-je un jour, empoisonnerais-tu un ennemi de ton pays, toi, à la condition de mourir avec lui ?

— Non, mynheer, me répondit-elle, mais je voudrais bien empoisonner le curé Van den Bossche, qui m'a refusé l'absolution aux dernières Pâques.... »

Les temps sont changés, comme on voit, et je crois que les soldats n'auront rien à craindre.

Mais nous voici bien loin de Paris. Les bruits de guerre nous ont entraîné un peu loin, et notre plume a fait comme l'opinion publique, elle a franchi la frontière.

Tandis que les notes s'échangent et que les dépêches se croisent, le Sénat a discuté paisiblement une question de propriété artistique.

Il s'agit de savoir si les fabricants de pianos mécaniques, d'orgues de Barbarie et de boîtes à musique ont le droit de s'emparer des morceaux qui leur conviennent dans les œuvres des compositeurs modernes, et de les reproduire à l'infini, au mépris des droits des auteurs.

Un fabricant français, M. Debain, a payé fort cher ce droit de reproduction, et les Suisses nous envoient chaque jour des pacotilles de boîtes et de tabatières qui jouent les airs nouveaux, romances, valses et quadrilles, sans l'agrément des malheureux compositeurs. Ceux-ci, non-seulement ne reçoivent rien de ces contrefacteurs imprévus, mais entendent leur musique écorchée se vulgariser au détriment de leur fortune et de leur réputation.

La propriété intellectuelle est lente à établir ses droits, mais le jour n'est pas loin où les enfants d'un homme de talent n'en seront pas réduits à redouter la misère, alors que les œuvres de leur père serviront à enrichir autour d'eux tous ceux qui voudront bien les exploiter.

Quand aux planchettes et aux rouleaux garnis de pointes qui reproduisent la musique sous l'habile direction d'un artiste assez patient pour tourner la manivelle, nous n'y voyons, à vrai dire, qu'un médiocre inconvénient.

C'est une affaire de goût.

Dans quelques années, tout le monde en France sera musicien, et, dès que la généralité des Français connaîtra un peu de musique, il n'y aura plus besoin de réglementer les mécaniques : personne n'en voudra.

On dit que Paris est une grande ville ; il me semble plutôt que c'est la réunion de cent cinquante villages qui se sont rapprochés pour avoir plus de voisins, plus de bavardages et plus de ruisseaux. A Paris, les murs sont de verre, il est impossible de s'y cacher. On sait où vous demeurez, où vous allez le matin, ce que vous faites le soir.

Il n'a fallu rien moins que les armements de l'Autriche pour qu'on laissât respirer M. Émile Perrin, au moment où il joue une grosse partie.

C'est la faute des chroniqueurs.

Mais aussi il ne leur reste à discuter que la littérature à une époque où on n'en fait plus, et que les filles de théâtre, au moment où il n'y en a pas une qui joue encore la comédie.

C'est de cette situation qu'il faut se tirer avantageusement.

Heureux encore quand la Prusse vient au secours du courriériste aux abois !

J'ai connu, l'année dernière, aux eaux d'Ems, une vieille comtesse douairière, que je voudrais bien revoir aujourd'hui, pour savoir ce qu'elle raconte.

Elle parlait alors de son beau-frère, qui était pourvu d'une abbaye commandataire; il portait la crosse et la mitre, ainsi que l'anneau d'améthyste. Cette dame professait les opinions littéraires de l'empereur François; ses écrivains favoris étaient le conseiller Paw et le pasteur Gessner; la baronne de Staël et la comtesse de Genlis étaient plus ou moins démocrates : aussi n'a-t-elle jamais voulu lire une ligne de leurs ouvrages.

Elle demandait comment MM. de X... avaient pu faire leurs preuves pour entrer dans l'ordre teutonique? si les barons de S... ont le droit de porter *d'hermines au franc quartier d'azur?*

Elle rêvait de lambrequins et de menu vair et était bien pénétrée de l'importance de la brisure en barre, ainsi que de la diffamation pour un aigle qui se trouve dépourvu de bec, pour un lion qui n'a pas d'ongles et pour un griffon mort-né, ce qui provient toujours, comme chacun sait, de la dérogeance ou de la forfaiture.

Et je me disais en l'écoutant avec une compassion que je cherchais à déguiser par respect pour son

grand âge, je me disais qu'il faudrait du canon pour changer tout cela....

Les alarmistes sont encore les comiques les plus amusants de l'affaire.

« Pensez-vous que la France marchera?

— Elle marchera s'il le faut.

— Cela ne vous inquiète pas?

— Nous avons des hommes et de l'argent pour vingt ans.

— Mais, enfin, supposez un bouleversement général....

— Pourquoi le supposerais-je?

— S'il se formait une nouvelle coalition?

— Elle n'a pas à se former, puisque ce n'est pas nous qui faisons la guerre....

— Mais si nous la faisions?

— La coalition ne se formerait pas, parce qu'il n'y a pas de raison pour cela.

— Si une nouvelle armée des alliés se retrouvait sur ce champ de bataille aux environs de Bruxelles, cette plaine sinistre dont le nom seul fait l'orgueil de l'Angleterre?

— Eh bien?

— Que ferions-nous?

— C'est bien simple.... Nous gagnerions la bataille de Waterloo.

III

Un de ces naïfs convaincus, comme ceux dont le vieux répertoire, depuis Regnard jusqu'à Dancourt, aimait à exagérer la sottise, félicitait un sourd-muet qui ne l'entendait point :

« Votre situation, disait-il, est pénible sans doute, mais elle offre bien des avantages à l'étranger. Quand je vais seulement en Allemagne, je suis très-embarrassé de me faire comprendre ; tandis que vous, en Espagne comme en Russie, en Turquie comme aux Indes, vous avez les mêmes facilités qu'en France ! »

L'énumération, faite récemment au Corps légis-

latif, des libertés dont jouissent les journalistes français, m'ont rappelé le bonheur de ce sourd-muet ; et, chaque fois que je saisis une feuille de papier blanc, il me semble que je suis en Turquie et que je vais être assez heureux pour me faire entendre par gestes.

On a beaucoup frappé, dans les dernières discussions, sur la littérature actuelle; mais chaque peuple a la littérature qu'il mérite, et ce n'est pas notre faute si le gouvernement, qui, en 1865, a dépensé en primes et en encouragements pour l'élevage des chevaux 1,877,000 francs, a consacré, dans la même année, pour encourager les arts et les lettres, la forte somme de 216,000 francs!

1,877,000 francs pour la race chevaline, ce n'est pas trop, mais 216 000 francs pour la race lettrée, c'est vraiment une orgie de prodigalité.

Est-ce à dire que la littérature a besoin pour s'élever de ces primes officielles? Non. Elle n'a besoin que de liberté. Il y aurait même économie à la laisser faire et à débarrasser le budget des manieurs de ciseaux et des inspecteurs de moralité.

Les gens qui s'obstinent à vouloir mener leurs enfants au théâtre et qui en demandent la possibilité à l'épuration des vaudevilles contemporains, me semblent inférieurs en moralité aux auteurs même de ces débauches d'esprit.

Ceux-ci destinent leurs pièces aux personnes que l'âge et la raison mettent à l'abri d'une corruption instantanée. Ne dirait-on pas que la pudeur et la vertu du public parisien tournent aussi facilement à l'audition d'un mot douteux qu'une jatte de lait où l'on verse une goutte d'acide? Conduisez vos filles à la promenade et allez au théâtre sans elles, tout le monde s'en trouvera bien. Menez même vos enfants aux courses qu'on encourage avec tant de prodigalité, et ne demandez pas aux écrivains l'intérêt de l'argent qu'on a donné aux chevaux.

Depuis que la publicité est divisée à l'infini, le métier d'écrivain n'a même plus l'attrait de la célébrité à conquérir. La place que les journaux consacraient autrefois à l'étude et à la critique des livres, appartient aujourd'hui au compte-rendu des soirées et des bals. Une femme du monde arrive par la richesse et la variété de ses toilettes à une réputation à peu près égale à celle de Mme Sand — dans un autre genre. Il s'est même créé des feuilles spéciales qui sont les organes officieux de la sauterie et du raout; elles rendent compte des débuts dans le monde d'une ingénue qui sort du couvent, elles énumèrent les costumes; elles disent : « La marquise a parfaitement rempli son rôle de maîtresse de maison; on l'a applaudie à deux reprises à la grande scène des sorbets! »

On dirait qu'il s'agit de Mlle Fargueil dans une pièce nouvelle.

Il s'imprime encore que M. de Florval conduisait le cotillon avec beaucoup de rondeur et d'entrain, comme on écrirait que Félix a rempli le rôle de Bevallan avec l'esprit et la gaieté ordinaires à cet artiste.

C'est ici que le sourd-muet est en voyage. Il voudrait rendre ces vérités plus frappantes par les exemples qu'il aurait à citer et qu'il ne peut faire entendre que par gestes. S'il n'y a pas de mal à dire que la duchesse était admirablement vêtue et que la comtesse était en beauté, ces artistes de nouvelle création pousseraient les hauts cris si on se permettait de trouver leur costume d'un goût douteux et leur fraîcheur sur le déclin. La vie privée commence où s'arrête la louange.

Jamais autant qu'aujourd'hui le monde n'a été un théâtre. C'était une image, c'est une réalité.

Et les imprudents qui aiment le bruit de la ville et qui publient le programme de leurs soirées, ne voient-ils pas qu'ils finiront par des affiches !

Pour ma part, je suis lassé de retrouver toujours les mêmes noms de femmes du monde et d'hommes à la mode dans tous les comptes rendus de bal ou de loterie ou de vente au profit des pauvres. On dirait qu'il n'y a que ces gens-là qui dansent.

Toujours elles ! toujours eux !

C'est comme la troupe monotone qui a, pendant dix ans, occupé le Vaudeville.

— On vient, disaient les gazettes, de recevoir une pièce nouvelle qui sera jouée par MM. Félix, Parade, Delannoy, Mmes Fargueil et Duplessis, en remplacement de la pièce nouvelle qui sera jouée par MM. Félix, Parade, Delannoy, Mmes Fargueil et Duplessis. On compte sur un succès; mais cependant l'administration a traité avec un auteur célèbre pour une comédie en cinq actes qui sera jouée par MM. Félix, Parade, Delannoy, Mmes Fargueil et Duplessis.

Cette concurrence des gens du monde a pris d'effroyables proportions. On ne sait plus qui mérite le mieux sa réputation de M. de Croisenoix, qui danse si bien, ou de M. Théodore Barrière, qui fait de si jolies pièces, et le public hésite entre Mme Rosa Bonheur, qui nous donne d'admirables peintures, et Mme la marquise de Trouville, qui verse le thé comme personne.

D'autre part, les critiques sont devenus rêveurs. Il arrive un moment où l'homme est avide de distinctions et d'emplois. Ermenonville ne suffit plus. Il se forme donc une ligue contre tous ceux qui pourraient arriver premiers d'une demi-longueur.

La conspiration du silence s'organise d'elle-même, et si la discussion devient forcée, on cherche les moyens de tourner la difficulté.

M. Sainte-Beuve, par exemple, a un petit cime-

tière de poche dont il se sert pour humilier le présent au profit du passé. Quand un homme se révèle, M. Sainte-Beuve tire un mort de sa collection, et, avec cette clarté qui fait qu'en lisant un de ses articles on se croit à Londres, il prouve l'infériorité du vivant sur le défunt.

Quisque suos patimur manes!

Cet exemple est suivi par tous les gens qui ont intérêt à faire le vide autour d'eux. « Même à mes pieds, tu me gênes! » disait le tyran.

Et si on ne luttait avec énergie contre la troupe des infatigables faucheurs, la France ne trouverait bientôt plus un nombre suffisant de personnalités assez distinguées pour placer les distinctions dont elle dispose.

Donc, la littérature meurt sans avoir rien fait de mal; mieux vaut mourir innocent que coupable!

L'État dépense des sommes considérables pour réprimer les délits et les crimes, combien dépense-t-il pour encourager le bien? Il y a un prix Montyon à l'Académie, un couronnement de rosière à Nanterre et quelques médailles de sauvetage; mais, en réalité, il faut que le bien trouve en lui-même sa récompense. En cela, les éleveurs de chevaux sont encore plus favorisés que les gens vertueux.

La société qui s'en remet à la justice de Dieu pour glorifier les honnêtes gens, n'use point de cette

longanimité pour les natures perverses ; et en attendant le feu de l'enfer, elle met en mouvement ses gendarmes et ses geôliers.

Un des reproches les plus aigus qui aient été dirigés contre la petite presse, ç'a été sa légèreté.

« Plusieurs de ces journaux, a dit un orateur, ont été condamnés pour outrage à la morale publique. »

Ils ont été condamnés après avoir été lus sur épreuves et estampillés au ministère de l'intérieur. On a omis ce détail afin de n'être pas obligé d'avouer que les mesures préventives ne couvrent point l'auteur d'un article et que le parquet n'entend pas céder le plus petit de ses droits à l'administration.

L'outrage à la morale publique est comme l'arsenic. M. Orfila avait trouvé de l'arsenic dans le corps de M. Lafarge, et aussitôt M. Raspail offrit de trouver de l'arsenic dans les barreaux du fauteuil de M. le président, dans les lunettes d'un juré et dans le tricorne du gendarme.

Il y a de l'arsenic partout, comme il y a partout de l'outrage à la morale publique.

Mais de même qu'il fallait *brûler un sorcier de temps en temps*, le glaive de la loi s'appesantit aussi par-ci par-là et attrape quelqu'un dans le tas pour servir d'exemple aux autres.

Le conteur d'anecdotes, condamné à cent francs d'amende, est privé de ses droits civils comme s'il avait violé et lacéré un enfant sur le bord de quel-

que fossé. Dix lignes des chroniques de l'Œil-de-Bœuf, un fragment des contes de Voltaire, un alinéa de l'abbé Dulaurens, suffiraient à rendre l'auteur poursuivi incapable de faire partie d'un conseil de famille, et de profiter d'une quantité d'autres immunités, tel que d'être garde national ou chevalier de la Légion d'honneur.

Il n'a plus de ressources que dans la réhabilitation. Au bout de trois ans, s'il a été bien sage, il peut être réhabilité. Voilà un bien grand mot pour un bien petit péché.

Voici un journaliste qui a commis une historiette graveleuse. Il y a de l'arsenic dans son affaire, c'est incontestable. Mais combien de fois a-t-il prêché le beau et le bien? Combien de lignes a-t-il écrites dans l'intérêt de ses semblables? Dans combien de circonstances a-t-il fait de louables efforts pour mériter l'estime de ses confrères et la reconnaissance de ses contemporains ?

Voilà ce qu'il faudrait compter avant d'envoyer un homme à la voirie.

L'habileté n'est plus seulement l'art de faire son chemin, c'est encore et surtout l'art d'échapper au déshonneur.

Que de gens frappés mystérieusement par des rancunes obscures ! Que d'existences qui ont déraillé parce qu'une main ennemie avait placé une pierre sur leur chemin !

Les habiles dissimulent le but vers lequel ils tendent. Ils pourraient, au besoin, prendre le costume des chambellans qui portent la clef dans le dos, et qui cependant ne se retournent point pour ouvrir les portes par derrière.

Cet uniforme m'a toujours paru être le dernier mot de la dissimulation.

« La terre est ronde, elle a la forme d'une boule, avec cette simple nuance qu'elle est légèrement aplatie vers les pôles. »

Eh bien ! la terre a la forme de la cage de l'écureuil; les pôles sont plus nettement accusés, voilà tout; et la terre tourne comme la cage, et nous tournons comme l'écureuil.

De temps en temps l'humanité s'écrie : Voilà bien du chemin de fait ! et elle se remet à tourner comme par le passé.

Deux ou trois cent mille hommes restent chaque année sur les champs de bataille alors que la moitié de notre planète est encore inhabitée.

Les géographes ont à modifier la couleur de la délimitation des frontières sur un espace de deux ou trois millimètres, tel est le résultat du massacre.

Ne vaudrait-il pas mieux faire lire Voltaire aux Indiens et apprendre aux Araucans à jouer la comédie de société?

Mais l'homme est ainsi fait, que n'étant pas assez

fort pour régner en maître sur sa boule d'argile, il s'amuse encore à gaspiller ses forces et à les semer à tous les vents.

Les Arabes ont des chameaux pour voyager et les transporter avec leurs marchandises; ils n'ont rien de plus pressé que d'égorger par milliers ces précieux auxiliaires de leurs travaux et d'empoisonner le monde de telle sorte qu'il y ait dix cholériques pour un chameau tué.

On nomme une commission sanitaire.

Les membres de la commission déclarent que c'est une coutume religieuse des mahométans. Nous le savions.

Mais que faut-il faire?

Ah! oui, l'acide phénique. C'est tout. Allez-vous faire décorer ailleurs.

Y a-t-il rien de plus surprenant que l'impudence punissable de nos savants qui ont fait venir de la viande de porc infestée de trichines pour étudier à domicile la marche de la maladie.

Comment! sous prétexte de chercher les moyens de remédier au mal, vous le faites entrer, vous l'installez chez nous!

C'est à Alfort, je crois, qu'on a empoisonné deux ou trois porcs et quelques lapins pour étudier la marche de la maladie.

On empoisonnera bien aussi un chien, un chat et quelques oiseaux.

Qu'un lapin s'échappe et qu'un oiseau s'envole, voilà les trichines acclimatées.

Et on veut que je prenne quoi que ce soit au sérieux, quand, autour de nous de semblables énormités s'accomplissent simplement, avec calme, sans protestation!

Un économiste se promenait un soir au concert des Champs-Élysées; il voyait tout le public tourner sans cesse autour du kiosque où trône l'orchestre :

Si l'on installait ici, me dit-il, sept ou huit barres transversales fixées à un arbre principal, on pourrait utiliser toutes ces forces perdues et ces promeneurs nonchalants suffiraient à pomper de l'eau pour tout Paris!

Sans nous plaindre de l'incurie de M. de Besselièvre comme d'un scandaleux gaspillage, nous aurons souvent à relever des cas plus sérieux où beaucoup de gens qui tournent sans cesse sur eux-mêmes feraient beaucoup mieux de tirer de l'eau.

A propos de l'immoralité des spectacles que les directeurs de théâtre offrent le soir au public désœuvré, trouvez-vous qu'il y ait au monde un tableau plus franchement indécent que celui du champ de courses? Mêmes filles, mêmes jambes, même licence — en plein soleil.

Dans cette usine de voluptés qu'on appelle Paris, il ne se passe pas de jour sans qu'on invente un moyen nouveau de passer douze heures sans rien faire.

L'oisiveté des gens riches a voulu pour compagne l'oisiveté des filles pauvres; mais, pour les arracher au travail, il a fallu les enrichir. On les enrichit à *condition*.

La femme qui a fait le tour des Champs-Élysées dans une calèche à deux chevaux, vient reprendre humblement le harnais dans le cabinet particulier d'un restaurant célèbre.

Les petites filles, les débutantes sont médiocrement recherchées. On veut des femmes connues; on les recherche comme on recherche à Londres les chevaux qui ont déjà remporté des prix.

Sur le champ de courses, un côté est occupé par les tribunes, l'autre appartient aux voitures. Les filles qui ne se nomment pas sont là, parquées dans leurs équipages, les unes assises, les autres debout sur le siége.

Les hommes passent et les interpellent le chapeau sur la tête.

On dirait un marché d'esclaves.

Voilà certainement un spectacle immoral, et cependant la censure n'a rien à y voir.

« De quel côté sont les honnêtes femmes? »

Ce sont les mêmes toilettes, puisque les unes et

les autres ont les mêmes fournisseurs. Ce sont aussi les mêmes chevaliers, puisque les frères et les maris quittent leurs femmes et leurs sœurs pour aller faire un tour dans l'*autre monde*, l'autre monde, le bien nommé, car il serait l'enfer du premier si le premier ne tentait d'imiter le second.

Femmes honnêtes qui connaissez si bien les autres par leur nom, pourquoi ne les saluez-vous pas?

Du regard complaisant que vous leur jetez à une inclinaison de tête il n'y a pas loin; vous y viendrez.

Serait-ce là, par hasard, l'égalité vers laquelle nous marchons?

C'est pour nous une véritable fête, que de voir passer chaque dimanche ces jeunes désœuvrés qui mangent cinq cent mille francs en attendant qu'on les fasse sous-chefs de quelque chose. Ils sont plus nobles, ceux-ci qui n'ont jamais rien fait, que leurs aïeux qui ont fait au moins leur nom. Ils font sonner leur titre et les grelots de leurs chevaux. Les grelots à l'animal, le titre à l'homme! Un vide sonore. Ce duc de carton, qui est conducteur de cotillon, comme on est conducteur de diligence, a sept ou huit quartiers de noblesse de plus que celui qui a illustré sa race pour le gaudissement de la génération actuelle. — Duc, c'est-à-dire général,

chef, conducteur! C'est bien ce que nous disions tout à l'heure.

N'est-il pas bizarre qu'on puisse se glorifier d'une chose qu'on n'a ni méritée ni gagnée? Comme j'aimerais mieux le duc Franklin ou le duc Washington et le comte Jacquard! Mais nous vivons à une époque où les parfumeurs appellent le rouge destiné à tromper l'œil sur la fraîcheur des personnes *le vermillon des princes.*

Il y a tout un enseignement dans cette simple dénomination.

Tous ces gens qui passent sont des marionnettes, et ces marionnettes se donnent des airs de vivre. Tout est factice autour de nous, et l'on ne fait le bruit et le mouvement que pour tromper les angoisses de l'attente. Tout est factice dans cette ville où l'on finira par baptiser les enfants avec de l'eau de Saint-Galmier?

Duc, tu ne fais pas la guerre.

Comte, tu n'a pas de comté.

Chrétien, tu ne vas pas à la messe.

Savant, tu ne nous apprends rien.

Des dehors, des mots, voilà votre monnaie à tous.

« Nous partîmes le lendemain pour Leyde, dit Mathieu. On nous apprit, en arrivant dans cette ville, qu'il y avait un savant de premier ordre qui possédait un cabinet d'histoire naturelle des plus complets. Étant allés chez ce savant, il nous fit voir

une collection très-nombreuse et très-recherchée de terres, de minéraux, de métaux et autres substances terrestres, ainsi qu'une prodigieuse quantité d'oiseaux, de poissons, d'insectes, de reptiles. »

Lorsque nous eûmes considéré toutes ces choses, je demandai à ce savant s'il n'avait point aussi quelque collection d'estampes et de livres.

« Vous venez de voir, répondit-il, mes livres, mes tableaux et mes dessins. L'histoire des empires, des royaumes, des différents peuples qui ont existé depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour m'est fort inutile. Tous les événements des siècles passés se représentent journellement; ce sont toujours les mêmes causes qui produisent les mêmes effets.

« Je ne possède aucuns poëtes, soit anciens, soit modernes; je n'ai besoin ni de ces images vraies ou fausses que nous présente la poésie, ni de l'harmonie des vers pour toucher mon âme et échauffer mon imagination. La contemplation de ce qui m'environne est suffisante à mes appétits.

— Monsieur, tout ce que vous venez de dire est admirable, mais que pensez-vous de la religion et des lois en général, de l'intolérance des méchants et des préjugés des sots?

— Je vous ai dit tout ce que Dieu a gravé dans mon cœur.

— Voilà, dit le compère en sortant, un homme

qui voit tout, sait tout et ne nous a rien appris. Il vient de débiter avec emphase une espèce de formule qu'il a débitée hier à d'autres, qu'il débitera demain à d'autres encore, et qui ne signifie rien. On lui fait une question à laquelle un enfant de dix ans pourrait répondre, et il l'élude, cette question, par un quolibet. »

Toute question aujourd'hui s'élude par un quolibet. Aussi ne posons-nous pas les questions pour obtenir des réponses, mais seulement pour les avoir posées.

Après tout, c'est autant de fait.

Que servirait, après cela, de rappeler au roi de Prusse que Pascal a dit et que Mme de Sévigné l'a répété : « Tous les maux viennent de ce qu'on ne sait pas garder sa chambre. »

Le roi de Prusse, pour lequel nous travaillons tous, poëtes, écrivains, orateurs et satiristes, n'a pas coutume de nous appeler en conseil; si ce monarque avait à faire voter tous les pauvres utopistes qui croient pousser à la roue, et qui, au fond, ne réalisent qu'une maigre besogne au profit de sa proverbiale majesté, il n'y aurait pas assez d'urnes dans les catacombes romaines et dans les ruines de Pompéi pour recueillir les bulletins.

Je signale aux espions de la chronique le joli trait d'un parvenu qui a juré de ne pas imiter la ridicule arrogance de ses semblables.

Son cocher ayant crié gare! à un passant qui traversait précipitamment la rue Royale, le passant répondit par un torrent d'injures à l'avertissement un peu tardif qui lui avait été donné.

Une fois rentré à l'hôtel, le parvenu dit à son cocher :

« Joseph, vous allez me faire des ennemis, et je n'en veux point. Une autre fois, vous direz aux passants : Pardon, monsieur, veuillez m'excuser. »

Le cocher a préféré quitter la maison.

Les femmes à la mode dont nous parlions tout à l'heure à propos du champ de courses, prennent exemple sur le Pont-Neuf, qui depuis si longtemps est resté le Pont-Neuf et, dans cent ans d'ici, sera encore le Pont-Neuf.

Elles abusent des bienfaits qu'elles ont reçus, pour se perpétuer dans la ville et assister aux successions des générations. Que font la jeunesse et la fraîcheur? Cela dure six mois. Le blanc de perles résiste mieux au gaz et au champagne.

Une seule fois, j'ai entendu l'une de ces dames du Pont-Neuf dire naïvement en se mirant pour faire sa toilette : — « C'est singulier! il y a quinze ans, on faisait beaucoup mieux les miroirs qu'aujourd'hui! »

Mais n'est-il pas temps d'en finir, et n'est-ce pas déjà beaucoup de choses pour un sourd-muet?

Que l'abbé de l'Épée me pardonne!

IV

ROSELLES.

Un soir, en rentrant chez lui, Roselles trouva parmi les lettres et les journaux qui l'attendaient, une feuille de papier timbré. Il n'y prit point garde d'abord, pensant que c'était la menace de quelque marchand à qui le temps durait. Il ouvrit deux ou trois lettres, les parcourut, puis les rejeta négligemment sur la table. La pendule sonna deux heures; Roselles procédant à sa toilette de nuit, vida les poches de son gilet et compta une vingtaine de louis qu'il aligna sur la cheminée.

Ce ne fut qu'au moment de souffler sa bougie, que Roselles étendit le bras et saisit le papier pour y jeter les yeux.

Roselles comprit qu'il était accusé d'avoir détourné le gage d'un de ses créanciers en faisant passer ses meubles sous le nom d'un valet de chambre, alors que plusieurs billets endossés par lui avaient été protestés et qu'une saisie était autorisée. Roselles fit un mouvement d'épaules et s'endormit.

Cependant il se rendit le lendemain chez un avocat de ses amis, nommé Clinchamp, qui passait pour un homme très-fort.

Clinchamp se mit à lire attentivement le grimoire, puis il serra la main à Roselles en disant : Voilà une bien malheureuse affaire. Il faut courir chez cet homme, payer la somme qu'il réclame et obtenir de lui qu'il retire sa plainte à tout prix.

Roselles se récria. Il avait fait retenir l'appartement au nom de son domestique pour échapper à la garde nationale, et, quant à la somme qu'on lui réclamait, il n'était coupable que d'avoir prêté sa signature à un jeune homme du meilleur monde qu'il croyait devoir obliger.

Clinchamp reprit que ce jeune homme étant muni d'un conseil judiciaire se trouvait dégagé de toute responsabilité, tandis que Roselles, qui avait agi de bonne foi, serait condamné à trois mois de pri-

son pour escroquerie, ce qui nuirait certainement à sa considération. Comme il s'agissait de 30 000 fr., et que Roselles n'avait jamais vu pareille somme à la fois, il voulut être bien sûr de son affaire et s'en alla trouver un magistrat de sa connaissance. Celui-ci lui assura qu'il n'en serait pas quitte à moins d'une année d'emprisonnement. Roselles tenta une démarche auprès du créancier, qui affirma n'avoir prêté l'argent qu'à la considération de l'endosseur du billet. « Tout ce que je puis faire, ajouta-t-il, c'est de consentir à un renouvellement, mais c'est votre tour, cette fois, de trouver une seconde signature. »

Roselles était le fils d'un bourgeois de campagne, qui vivait dans une aisance modeste. Une maison à volets verts au milieu d'un jardin potager, quelques plans de vigne et quelques arpents de bois, de quoi faire trois mille francs de rente ; c'était là tout son avoir. Dépouiller la vieillesse de ses parents, il n'y fallait pas songer. Tout brave homme qu'il fût, le père Roselles n'eût pas consenti à s'immoler si complétement et surtout pour payer le prix d'une trop coûteuse étourderie. Il fallait d'ailleurs payer dans les vingt-quatre heures, sous peine de se voir traîné en justice, perdu d'honneur et de réputation. Roselles rentra chez lui avec l'intention de se tuer. Il arma un pistolet, et fit sauter la balle dans sa main avant de la glisser dans le canon. C'était une balle

de petit calibre, d'une jolie couleur grise, ronde et polie. Un enfant s'en serait servi pour jouer aux billes : Voilà donc, dit Roselles, ce que pèse la vie d'un homme! — Et il se mit à méditer.

« C'était bien la peine d'avoir coûté tant de soins à une honnête femme, tant d'argent et de sollicitude à un honnête homme pour finir comme un banqueroutier qui préfère la cellule du tombeau au cercueil de la cour d'assises. Une détonation dans une chambre de trois mètres carrés, et c'est fini. Les voisins accourent, le concierge monte. On s'écrie : « Pauvre jeune homme! il paraît qu'il a fait de mauvaises affaires. » On va chercher le commissaire de police pour constater le décès. Le propriétaire suppute les dégâts occasionnés à la tapisserie; et d'une existence qui pouvait être brillante il ne reste qu'un fait divers pour les journaux du soir et un cas de suicide de plus pour la statistique annuelle. C'était bien la peine d'avoir appris le latin et le grec, d'avoir payé vingt-quatre cachets d'un maître à danser et trente-six mois de salle d'armes. C'était bien la peine de s'être promené dix ans dans Paris, vivant honnêtement de tout ce qui n'est pas labourer la terre, en attendant patiemment une sous-préfecture ou une recette générale.... »

Roselles ouvrit sa fenêtre; il faisait beau temps. Les Champs-Élysées allaient se remplir de monde. Il passait beaucoup de chapeaux roses ce jour-là.

Roselles admira la tournure d'une jeune femme qui tenait par la main un enfant qu'elle amenait sans doute au jardin des Tuileries: l'enfant traînait un cerceau plus grand que lui, avec la conviction peinte sur ses traits que le cerceau allait lui rendre beaucoup plus de satisfaction qu'il ne lui coûtait de mal. Un coupé tourna le coin de la rue, puis une calèche armoriée qui emportait deux grandes dames de vingt ans; Roselles remarqua les cheveux blonds de l'une et les yeux noirs de l'autre. Que vit-il encore? une petite ouvrière, tête nue, qui s'en allait gaiement, n'ayant peut-être pas dix sols dans sa poche; un aveugle qui cheminait, offrant des crayons à ceux qui pouvaient s'en servir. La petite ouvrière donna un morceau de sucre au chien de l'aveugle, faisant l'aumône selon ses moyens.

Roselles referma la fenêtre, écrivit quelques mots à son père en le priant de lui pardonner le chagrin qu'il allait lui causer. Puis il songea vaguement. Ce n'est point qu'il eût peur de mourir, mais il regrettait de mourir pour ce qui allait le tuer. Il referma la lettre et prit un almanach. C'était le le dix-sept du mois de mai; Roselles pensa que cela lui faisait vingt-huit ans et dix jours. Cinq heures sonnèrent; il n'avait plus qu'une lettre à écrire, une lettre plus longue que l'autre; une lettre à sa mère; et pour la première fois depuis que le malheur l'avait frappé, il sentit ses yeux se mouiller en

écrivant : « Ma mère, vous n'avez plus de fils. Je vous prie d'oublier les inquiétudes et les tourments que je vous ai causés depuis mon enfance pour ne vous souvenir que de votre tendresse, si je l'ai méritée quelquefois. Ce qui me tue n'a pas de nom, c'est la crainte du déshonneur, mais ce n'est pas le déshonneur. N'allez pas triompher au milieu de vos larmes en pensant que ma fin prématurée tient à l'obstination que j'ai mise à ne point apprendre de profession. Mes idées à cet endroit sont restées ce qu'elles étaient, contraires aux vôtres. L'homme qui a appris particulièrement une chose n'est bon qu'à cette chose-là, tandis qu'il faut être bon à tout. Vous avez sans doute remarqué comme moi que lorsqu'on a pris un métier, on fait ce métier toute sa vie ; or, est-il rien de plus horrible, je vous le demande, que de faire toute sa vie le même métier ?

« Je meurs parce que vous m'avez fait apprendre à écrire, car si je n'avais pas su écrire, je n'aurais point endossé de billets. Je ne vous dirai pas, chère maman, comme le font les mourants ordinaires, que je vous regrette en partant. C'est à vous de me regretter si bon vous semble, puisque ce sont les morts qui manquent aux vivants et que les vivants ne sauraient manquer aux morts. Veuillez m'excuser auprès de ma cousine et l'assurer que ce n'est point ma faute si mon trépas fait manquer notre

mariage. Pourquoi cette lettre d'adieu que j'ai commencée avec des larmes se termine-t-elle par le badinage que vous m'avez souvent reproché? C'est peut-être qu'il n'y a rien de sérieux en ce monde, que la séparation n'est cruelle que quand elle doit avoir un terme et aussi parce que je prends la mort comme j'ai pris la vie, en riant, malgré moi, sans savoir pourquoi.

« Je vous embrasse tendrement.... Votre fils,

« ROSELLES. »

Quand il eut achevé sa lettre, Roselles remua quelques papiers pour chercher un cachet qui devait être quelque part. En cherchant, il fit tomber une carte de visite. C'était celle d'un de ses amis, Marius Bernardeau (des Bernardeau de Marseille) auquel Roselles avait servi de témoin dans une affaire d'honneur. « Au fait, pensa Roselles, j'ai souvent ouvert ma bourse à Bernardeau; un jour même, se trouvant dans une situation difficile, malgré sa grande fortune, il a usé de mon nom sans me consulter. Je vais l'aller trouver et il ne me refusera point. » Le concierge de Bernardeau répondit que Monsieur était parti précipitamment pour Marseille, sans dire quand il reviendrait. « Voilà une fâcheuse circonstance, dit Roselles en rentrant chez lui. Pourquoi vais-je mourir? Parce que Bernardeau n'est pas à Paris. Il n'y a pas d'autre raison.

Je n'ai commis aucun crime, aucune faute, c'est ce qui me désespère. Il y a des cas où l'on sait prendre son parti de ce qui vous arrive; on subit la conséquence de quelque chose qu'on a risqué; mais là, rien, rien. » Roselles jeta sur la table des effets à ordre qu'il avait préparés et prenant sa plume, il ajouta, en jetant le nom de Bernardeau au-dessous du timbre : « Voilà! *si c'était lui*, je serais sauvé. »

A ce moment, on frappa à la porte. Roselles ouvrit; c'était le créancier qui, en apercevant les billets, s'écria : « Il était temps de vous décider! Tous les jeunes gens sont les mêmes, il n'y a qu'à les pousser à bout pour leur faire sauter le fossé. » Le créancier mit la main sur les billets, et reprit : « Excellente signature! Bernardeau, de Marseille. J'ai fait déjà quelques affaires avec lui. Veuillez présenter mes respects à cet excellent client. J'accepte sa garantie et je vais vous signer mon désistement. »

Le créancier écrivit quelques lignes sur une feuille de papier qu'il trouva sur le bureau et se leva en disant : « Voilà votre affaire, au revoir! » Zeuxis ne fut pas plus stupéfait quand il obtint l'écume du cheval en jetant une éponge sur son tableau que Roselles en voyant sortir l'homme qui venait de le sauver du suicide. Trois mois sont toujours bons à vivre; le hasard qui l'avait si bien servi pouvait le tirer d'affaire une seconde fois, et

en tous cas, il pouvait attendre. Chaque jour Roselles passait chez Bernardeau qui ne revenait point; il se décida enfin à écrire à Marseille. Bernardeau répondit par le retour du courrier : il était complétement ruiné, son père s'était pendu, sa sœur entrait au couvent et lui-même cherchait anxieusement une place de douze cents francs.

Roselles avait pour profession de faire des discours à l'usage des députés de toutes nuances. Il tenait le pour et le contre au plus juste prix, et rendait d'éminents services aux opinions les plus opposées. Outre qu'il touchait cent écus par tartine d'éloquence, il faisait, sans se compromettre, des études politiques et diplomatiques qui devaient le servir plus tard. Nul ne s'entendait comme lui à ménager des interruptions pour les relever aussitôt avec un à-propos qui semblait n'avoir rien d'étudié. Il avait fait la réputation de plusieurs orateurs, et s'en trouvait fort bien. A force de travail, il vendit en six semaines pour mille écus de demandes d'explications, pour neuf cents francs d'équilibre européen, pour vingt-cinq louis de politique italienne et pour deux cent vingt-cinq francs d'interruptions. Ce résultat, tout brillant qu'il puisse paraître, était loin de suffire à sauver la situation, si bien que Roselles se réveillant un matin, trouva que cela sentait le bagne. Il n'était, en vérité, séparé de

l'infamie que par quarante-huit heures — et un jury.

Cette fois il était bien perdu, faussaire, inapte à remplir toute fonction publique, célibataire forcé, supprimé officiellement de la société, numéroté, surveillé, moins libre qu'un chien dans la rue. Par une de ces contradictions si communes au cœur humain, Roselles qui allait se tuer quand il était innocent, voulut vivre alors qu'il se sentait coupable. Il fit sa malle, mit ses pistolets dans ses poches, brocanta son mobilier à un tapissier du voisinage et se mit en route pour le Havre. Un trois mâts du commerce venait d'appareiller; Roselles sauta sur le pont et fit marché avec le capitaine pour la traversée; les bagages furent bientôt hissés à bord et trois cent soixante et quelques années après Christophe Colomb, il partit à la découverte de l'Amérique.

La mer était calme, le ciel clair, la lune à peine entourée d'une auréole de vapeur, sémblable au voile qu'une femme a jeté sur sa tête. Le rivage de France avait disparu à l'horizon. Roselles rêvait sur le pont du navire. « Quelle admirable nuit! quelle douce splendeur! L'eau vaut mieux que la terre. Là-bas, justice veut dire rigueur, et je fuis. Il n'y a ici d'autre code que la conscience d'un homme, j'aime mieux cela. Un seul homme est responsable, vingt hommes ne le sont pas; chacun dit: J'ai fait

comme eux! Où est la France? où est l'Angleterre? où est l'Espagne? Où s'arrête le rivage de l'une? où commence le rivage de l'autre? La vague que chasse le navire et qui roule vers la terre sait-elle au juste où elle ira mourir? pas plus que je ne sais où je je vais aborder. Eh bien! je ne regrette rien de ce que je laisse.

« Il y a là-bas des villes qui ne sont pas encore éteintes, des villages endormis qu'un clocher domine, des fermes où rumine le calme troupeau, des hôpitaux où l'on scie des jambes en riant; des casernes que le tambour réveillera avec le soleil; il y a des marchés et des gares, des cimetières et des abattoirs. J'aime mieux, quel qu'il soit, le pays qui m'attend; j'y trouverai plus d'arbres et moins d'hommes. La seule différence bien sensible qu'il y ait entre la France et l'Angleterre vues d'ici, c'est qu'en France on guillotine et qu'en Angleterre on pend.

« L'excès de la civilisation touche à la barbarie. On ne peut plus remuer d'une certaine façon sans que le cas ait été prévu par les législateurs. Autrefois on ne censurait que les écrits, aujourd'hui on censure les pensées. Encore n'ai-je pas à me plaindre, moi qui suis matériellement coupable; ce qui m'arrive est bien fait; étouderie ou crime, la chose est là, la loi la punit, la loi n'a pas tort; mais ce qui me semble merveilleux, c'est que la consolation me

vienne de cette pensée qu'il s'est trouvé des innocents plus malheureux que moi.

« Ils sont quelques-uns qui ont peur de tout dans ce pays-là. Le génie y est traité comme l'assassinat, l'intelligence comme le délit, l'esprit comme l'infraction à la loi. Que d'inventeurs en prison ! que de penseurs ! que d'hommes de bien ! Une cage de fer à celui qui a compris la vapeur ! des cellules à tous ceux qui prévoient les grandes forces de demain ?... Le fer et le feu ont civilisé cette Europe et le raffinement légal la ramènera à des excès plus redoutables que l'absence de code. Adieu, la France ! le jour viendra bientôt où tu ne sauras où trouver un penseur, un poëte, un orateur. »

Le lendemain, le soleil se leva ; il se coucha le soir, et ainsi de suite pendant plusieurs jours. Enfin, un matelot cria : terre !

Un fleuve large comme une mer ouvrait le nouveau monde aux navigateurs. Le rivage avait l'aspect grandiose, les arbres s'élevaient dans le ciel bleu à des hauteurs inconnues de cette pauvre Europe étriquée, veule et tremblante comme une vieille femme. Un port apparut au pied d'une immense cité, le navire jeta l'ancre.

Sur le quai, des matelots de toutes les nations s'agitaient au milieu des bandes de nègres à demi vêtus d'indiennes de couleur. Les robustes négresses transportaient les fardeaux, leurs enfants

crêpus les suivaient en jouant avec des bouts de fouets cassés, qui représentent là-bas le parlementarisme.

Roselles descendit à l'hôtel, et, après avoir pris le repos nécessaire, il se mit à parcourir la ville et les comptoirs.

« Que peut bien faire un homme bien né? demanda-t-il à un Espagnol dont il avait fait connaissance en débarquant.

— Tout ce qu'il lui plaît, répondit l'hidalgo. Il y a dans la ville don Fernand de Rios y Montès, descendant des anciens rois d'Aragon, allié aux d'Albatera, aux comtes de Gor et autres seigneurs; eh bien! don Fernand est marchand d'allumettes, commerce fort lucratif. Don Diego de Tellez, baron de Haro, débite l'huile et le savon avec un certain succès. »

Le général Lopez qui commande les forces de terre de la République a commencé par fabriquer du vinaigre.

Un mendiant qui passait s'approcha de Roselles et lui demanda fièrement l'aumône.

« Seigneur Fernand, lui dit l'Espagnol, je vous ai vu recevoir hier une piastre d'un Brésilien!

— Que voulez-vous, répondit le mendiant, les affaires ne m'ont point réussi; je tends la main à certaines gens, mais je ne serrerais pas la leur. »

Roselles parcourut les campagnes avec son nouvel ami.

« A qui appartiennent ces riches prairies? demanda-t-il.

— A vous, si vous voulez. Bâtissez un toit et entourez de palissades dix lieues de terrain tout autour, vous serez chez vous. Des chevaux? il y en a partout ici. Vous n'avez qu'à leur jeter la corde au col. Des taureaux, dès génisses, des moutons, des chèvres, vous aurez des troupeaux à ne savoir où les abriter. Ce sont les hommes qui manquent, il n'y a pas de bras dans cette contrée où la terre donne tout d'elle-même. Et cependant, la vie future du monde est de ce côté-ci des mers. Le génie inconnu en Europe de nos officiers, de nos hommes d'État, de nos poëtes, est aussi varié que notre sol béni et laissera des germes féconds. La production de cette terre enchantée commence au lichen et ne s'arrête qu'au cèdre ; elle donne à la fois la fraise délicate et le substantiel *aguacate*, elle nourrit le colibri et le condor, elle produit l'agate et l'émeraude; ainsi l'imagination de ses poëtes, les poëmes épiques et les satires, les drames et les odes. Ruiz de Alarcon y Mendozas, l'un des premiers dramaturges de l'Espagne, est originaire de l'Amérique du Sud. Lisez Gabriel de la Conception Valdès, plus connu sous le pseudonyme de Placido, vous verrez qu'il y a eu un grand poëte à la Havane; José-Maria de Heredia,

autre barde de Santiago de Cuba, persécuté pour ses opinions avancées; don José Joaquin de Olmedo, né à Guayaquil et qui fut l'ami et le poëte du libérateur Bolivar; le colonel don Hilario Acasubi, qui chante les terribles épisodes de la guerre sur les deux rives de la Plata : don José Marmol, don Julio Arboleda, né sur les rives du fleuve Timbiqui dans la Nouvelle-Grenade, écrivain et soldat, journaliste et député, exilé, errant, prisonnier d'État, et enfin président du Sénat de son pays, tous ces hommes forment réellement une littérature nationale. L'heure de l'épanouissement n'est sans doute pas arrivée, mais un vague parfum l'annonce pour un avenir prochain. Ce qui domine cette poésie, c'est un vif sentiment de patrie et de liberté. Depuis Cuba, la reine des Antilles, jusqu'aux pampas de l'Uruguay, ce souffle puissant se fait sentir et toutes les imaginations en subissent l'influence. Votre vieille Europe est chaque jour envahie par les glaces du pôle qui descendent avec une effrayante rapidité. Vos arbres, vos plantes, vos coquillages sont nains à côté des nôtres.

« Voyez dans la cordillère des Andes trois cents volcans qui se suivent et qui annoncent que nous sommes au berceau tandis que vous approchez de la tombe. Dans l'Océan austral, cinquante îles nouvelles émergent chaque jour; elles se toucheront bientôt et formeront un continent nouveau, alors

que la mer qui verse d'un pôle à l'autre, aura couvert de ses montagnes de glace l'Angleterre et la France et l'Allemagne, que les barbares du Nord, chassés les premiers, auront déjà envahies et dominées. C'est ici qu'il faut venir, c'est ici qu'on vivra. »

Comme Roselles et l'Espagnol rentraient en ville, ils entendirent de grands cris et aperçurent des gens effarés qui couraient de tous côtés.

« Ne faites pas attention, dit l'Espagnol, c'est une révolution. Le général Torta, qui est ordinairement marchand de morues, n'est pas content de son commerce depuis quelques mois ; et, quand ses affaires ne vont pas, il descend dans la rue, crie aux armes, et ne tarde pas à ameuter une vingtaine de mauvais garnements qui l'aident à renverser le pouvoir. Il aura du mal, cette fois, parce que le président Bojano est très-aimé.

— Pour lequel des deux dois-je prendre parti ? demanda Roselles.

— Pour le président, répondit l'Espagnol, il ne sera point ingrat. »

Roselles s'élança sur un cheval qui passait et se jeta dans la mêlée, en criant : Vive le président !

Les partisans du général Torta ne tardèrent pas à être dispersés, et Roselles fut porté en triomphe jusqu'au palais du gouvernement. Le président Bojano le félicita de sa belle conduite, l'embrassa

sur les deux joues, le nomma commandeur de l'ordre ds San-Jacopo, général de division, en remplacement de Torta (Diego-Antonio), destitué, et finalement l'invita à dîner avec quelques grands personnages. A table, Roselles fut placé à côté de la fille du président, la senora Concepcion Bojano, qui lui parut d'une beauté accomplie.

Concepcion avait les cheveux noirs et brillants, la peau d'une blancheur mate, et les yeux couleur de volcan. Concepcion avait treize ans passés; elle avait attendu si tard pour se marier, parce qu'aucun de ceux qui avaïent aspiré à sa main ne lui paraissait réunir les qualités d'un homme d'État. Roselles sembla lui plaire; elle s'entretint longtemps avec lui des affaires du nouveau monde; frappée des vastes idées que le jeune héros fit briller à ses yeux, elle déclara au président, son père, qu'elle avait fixé son choix. On fit venir le prieur de Notre-Dame du Palmier qui bénit sur-le-champ les jeunes époux et la ville fut illuminée par ordre.

Roselles s'établit pendant quelque temps dans une maison de campagne située à peu de distance de la capitale dans un site délicieux. Il fut rappelé subitement par une dépêche du président Bojano. Une République voisine venait de lui déclarer la guerre; l'armée ennemie, forte de douze cents hommes, commandés par le général Melo de Pena-

flez, s'avançait rapidement, ravageant sur son passage les forêts et les déserts.

Roselles organisa un corps d'armée vagabondo-espagnol; il raccola à la hâte les matelots déserteurs qui encombraient les quais et en fit une excellente cavalerie légère; il enrégimenta huit cents nègres en leur promettant la liberté, s'ils savaient la conquérir en traversant l'armée ennemie; — après quoi, s'étant procuré un drapeau et quelques tambours, il courut à la rencontre du général Penaflez qu'il tailla en pièces. Cent cinquante chevaux furent tués dans cette journée. Le général prit la fuite, parvint à s'embarquer pour la France et arriva bientôt à Paris où il mena un grand train, afin de marier ses filles.

La valeur de Roselles jeta l'alarme parmi les États voisins; il y eut une coalition formidable que Roselles dispersa comme une poussière. A partir de ce jour, il devint un des personnages populaires de l'Amérique du Sud. On lui éleva des arcs de triomphe et des colonnes commémoratives. Plusieurs généraux lui firent leur soumission et lui proposèrent la couronne. Roselles rêva un empire immense entre le Brésil et le Mexique; il parcourut triomphalement dix-huit cents lieues de forêts vierges. Partout, sur son passage, on criait : Vive Roselles! Les poëtes chantèrent sa gloire; les journalistes le proclamèrent invincible, sublime et peut-

être immortel. Roselles n'avait plus à hésiter; il commanda un trône à son tapissier.

Un soir, il prit un compas et arrêta sur une carte de géographie les frontières de son royaume; il régnait sur des millions d'habitants étendus sur un territoire immense. Que lui manquait-il? une flotte? Il aurait mille vaisseaux ou frégates avec la moitié d'une de ses mines d'or, des engins de guerre terribles, des chaudières sous-marines, des volcans de fer vomissant la mitraille.

Il fallait fortifier les villes avancées, établir une ceinture de bastions et de citadelles; mais la populeuse Allemagne fournit des ouvriers à qui les paye. Une armée? Qui est-ce qui n'a pas cinq cent mille hommes? Il saurait organiser ses forces : cent mille nègres bien nourris, commandés par quinze cents Français, vingt mille Espagnols, quarante mille Polonais et Hongrois, un corps de volontaires de toutes les nations, commandés par des officiers belges et des chasseurs tyroliens; dix régiments d'Indiens et d'Araucans avec un cacique pour colonel et un Portugais pour général. Quelle vie! Quelle ardeur dans ce royaume nouveau dont le code commencerait par ces mots : Tous les hommes sont égaux devant la liberté! Après avoir mûri ses plans, Roselles appuya une main sur la mappemonde et se mit à rêver.

Le peuple consulté lui donna ses suffrages.

Roselles prit le titre de directeur du pouvoir, et le jour du sacre fut fixé au 1er janvier suivant. Quatre mois le séparaient de cette époque, et Roselles, qui avait maudit sa patrie, mais qui n'avait pu chasser les souvenirs de son enfance, Roselles résolut d'aller embrasser son père et de le ramener avec lui. Il partit donc sur un steamer hollandais, et débarqua à Nantes sous le nom de Don Diego Bojano. Le lendemain de son arrivée, il retournait, à la nuit tombante, au village qui l'avait vu naître.

« Que sont devenus, demanda-t-il à l'aubergiste, un brave homme et une honnête femme qui habitaient la maison des ardoises?

— Ils sont morts depuis trois ans, répondit le paysan, morts de chagrin à peu de jours de distance. Le fils était condamné pour cinq ans. Il est allé périr on ne sait où. C'est la nièce qui a hérité; elle demeure ici avec son mari et deux enfants qui auront de quoi vivre sans travailler. »

Roselles alla rôder autour de l'enclos; son cœur battait violemment. Voilà le petit sentier où il avait tendu des piéges aux oiseaux; voilà la mare où s'ébattaient les canards, l'abreuvoir où s'arrêtaient les vaches avant de rentrer à l'étable. Voilà le cerisier, l'allée couverte et le portail qu'on ouvrait à deux battants pour laisser passer le cabriolet quand Roselles allait en ville avec son père. Rien n'était

changé. La mort avait continué sa route laissant l'arbre à la tempête, la pierre à la goutte d'eau. Roselles saisit une branche d'arbre et enjamba la muraille. Une fenêtre de la maison était éclairée; c'était autrefois la chambre de sa mère. C'est de cette fenêtre qu'on l'appelait à l'heure du dîner. Et il n'était plus rien dans ce jardin, rien dans cette maison. Au pied de ce noyer, son père en veste grise lisait le journal chaque matin; la treille de muscat était chargée de grappes, les branches du figuier avaient débordé le mur : c'était une bonne année. Roselles entendit crier le sable et tressaillit. Un chien, un vieux chien de chasse de douze ans se roulait à ses pieds et lui léchait les mains.

Roselles se laissa tomber sur un banc, ses yeux se remplirent de larmes. Tout à coup il se leva, marcha vers la maison et entra.

« Me reconnaissez-vous ? dit-il.

— Malheureux! s'écria sa cousine, fuyez! si tout autre que moi vous aperçoit, vous êtes perdu.

— Laissez-moi passer une heure ici, sous ce toit!

— C'est impossible, partez! »

Roselles reprit la route par laquelle il était venu. Mais on avait réfléchi dans la maison, et comme il enjambait de nouveau la muraille, il entendit une détonation qui lui répondit dans la poitrine — et il tomba.

Le lendemain, Roselles fut reconnu et les vieilles

gens déclarèrent qu'il était mort comme il avait vécu, en véritable malfaiteur. C'est ainsi qu'un trône resta vide au Sud de l'Amérique. Le héros d'outre-mer n'était qu'un voleur dans ce pays-ci.



V

LA CONFESSION D'ŒDIPUS.

Après avoir subi les deux examens de philosophie et de théologie dans l'université de Copenhague, je me trouvai revêtu du caractère appelé *louable*. Mon père, afin de compléter mon éducation, résolut alors de m'envoyer passer une année à Bergue, capitale du royaume de Norvége.

J'étais chargé de témoignages flatteurs de l'une et de l'autre Faculté, mais fort léger de finances.

Ce ne fut pas sans avoir répandu bien des larmes que je me séparai de mes chers parents. Christiern

5

Severin, mon père, était âgé de soixante ans environ et faisait vivre ma mère, ma sœur et moi-même de ses modiques appointements de receveur de quartier. Cet excellent homme me pressa plusieurs fois dans ses bras et me recommanda la plus rigoureuse économie.

« Œdipus, mon cher enfant, me dit-il, songe que chaque pièce de monnaie que tu jetterais inutilement serait une précieuse ressource dans notre ménage. Je te donne ce que j'ai pu amasser pendant toute une existence d'un labeur incessant.

« C'est le pain de ta mère et de ta sœur, c'est le toit pour ma vieillesse ! »

Hélas ! le pauvre vieillard ne se doutait guère que j'emportais avec moi un trésor plus précieux encore que ce pain sacré. Il ignorait, en me serrant sur son cœur, que je devais être le bourreau de ma famille.... parricide et fratricide à la fois, par une mystérieuse responsabilité que l'expérience pouvait seule me révéler !

Je me liai, en arrivant à Bergue, avec quelques jeunes gens de bonne famille qui m'initièrent à des élégances que j'avais ignorées jusque-là. Le luxe de leur intérieur me rendit insupportable la mansarde où je logeais. L'exactitude et la richesse de leurs vêtements m'apprirent que j'étais ridiculement vêtu..... Alors seulement se révéla en moi je ne sais quel esprit méchant et caustique qui me

faisait écouter. Mes nerfs, irrités par les souffrances de l'amour-propre, me donnèrent une surexcitation qui faisait de la fièvre mon état normal. Une incontinence de langage, un papillotage de mots firent ma réputation. Je fus présenté dans plusieurs sociétés où les dames voulurent bien m'accueillir avec une extrême bienveillance. Parmi les hommes, les uns s'amusaient de mon bavardage et de ma méchanceté, les autres les redoutaient; de façon qu'il n'y eut bientôt plus de porte fermée pour moi.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il fallut, pour me tenir sur un pied convenable, épuiser toutes sortes de crédit.

Le jeu m'inspira un mépris souverain de l'argent. Quelquefois, en jetant ou en ramassant sur le tapis des poignées de rixdales, je songeais à ma mère qui marchandait si longuement une demi-vauge de poissons pour la provision d'hiver. Je voyais mon père Christiern ramassant précieusement les bribes de tabac répandues sur la table pour les remettre dans son sac de cuir; je me représentais Hanna, ma petite sœur si blonde, savonnant elle-même sa chemisette du dimanche, — et une bouffée de larmes me montait aux yeux, larmes de mauvaise compagnie, que je refoulais bien vite en regardant autour de moi si personne ne les avait vues!

Quand la chance m'était défavorable et que tous les crédits étaient épuisés, j'écrivais à mon vieux père les lettres les plus pressantes. Tantôt j'implorais sa bonté, tantôt je le menaçais de ma désaffection. Il se saignait alors aux quatre veines et m'envoyait deux journées de luxe qui lui coûtaient plusieurs mois de privations.

Une chose étonnante, c'est que, malgré les excès effrénés auxquels je me livrais, ma santé n'était pas altérée le moins du monde.

Je remarquai seulement que si je passais deux ou trois nuits dans la débauche, mon père m'écrivait invariablement pour m'apprendre que ma mère venait de s'aliter.

Je reprenais alors une vie plus régulière, et la suivante lettre de Copenhague m'annonçait un mieux sensible.

Le même fait se représenta plusieurs fois. Je ne pouvais croire à une influence mystérieuse de ma conduite sur la santé de ma mère; je repoussais cette idée avec des haussements d'épaules, et cependant elle m'obsédait malgré moi.

Sur ces entrefaites, je vins à bout d'une conquête que je rêvais depuis longtemps. La femme du banquier Fandrem m'avait accueilli avec une bonne grâce dont je m'étais promis d'avoir le mot. Elle voulut bien croire à mon amour et céda bientôt à mes instances.

A partir de ce moment, j'usai de la vie en insensé. Je veillais la nuit entière auprès de ma maîtresse; je rentrais chez moi au petit jour et à peine avais-je dormi deux heures qu'il fallait m'habiller et me montrer aux endroits accoutumés, afin de n'éveiller aucun soupçon. Cette existence me fatiguait un peu, j'étais pâli, voilà tout.

Il n'y avait pas deux mois que cela durait, quand une lettre de Copenhague m'apprit que ma mère était morte.

Je me rendis en toute hâte auprès de ma famille désolée. Je pleurai abondamment, car j'aimais beaucoup ma mère; puis, au bout de quelques jours, je songeai à la femme adorable dont j'étais séparé; je prétextai quelques affaires, j'assurai à mon père que des personnages influents m'avaient promis leur protection et que je devais obtenir bientôt un poste diplomatique.

Le pauvre vieillard partagea avec moi ce qui lui restait. Ma sœur Hanna, sa seule consolation désormais, m'accabla des caresses les plus touchantes; et j'eus le courage infâme de me séparer de ces saintes affections.

A mon retour à Bergue, j'appris que la femme du banquier Fandrem m'avait donné pour successeur un officier danois.

Mon amour-propre souffrit quelque peu d'un

oubli si prompt, mais la débauche entraînante me fit la blessure moins douloureuse.

Je remplaçai la maîtresse perdue par dix maîtresses nouvelles, et je consacrai au jeu tout le temps que je ne donnais pas à l'amour.

Ma sœur Hanna tomba malade.

Je fus véritablement ému en apprenant cette nouvelle.

Je respirai vigoureusement pour m'assurer que mes poumons étaient restés bien entiers; je fis jouer mes bras, mes jambes, je me tâtai le crâne, tout allait bien.

Ainsi, j'avais résisté aux excès les plus monstrueux, et une jeune fille dont la vie avait toujours été si calme, si régulière, se mourait sans aucune cause apparente !

Je résolus de retourner à Copenhague et de m'établir définitivement auprès de mon père.

Par malheur, la veille du jour où j'avais résolu de partir, lady Dorgan, auprès de qui j'avais été fort assidu depuis plusieurs jours, arriva chez moi et se jeta dans mes bras.

J'étais brisé, mais la vanité l'emporta sur ma faiblesse.

« La dernière ! » me dis-je en moi-même.

Et quatre jours après, quand j'appris la fin douloureuse de la chère Hanna, je calculai avec terreur que la sainte fille avait rendu le dernier soupir à

l'instant précis où une femme débauchée, perdue, se donnait à moi....

Depuis ce jour, mon cerveau s'est engourdi, mes muscles se sont soudés, je souffre du foie, de la poitrine, mes cheveux tombent, ma vue se perd.

JE N'AI PLUS DE VIE A MANGER....

Et en écrivant ces lignes, je sens l'hébétement me gagner.... il me semble que la vie va me laisser.... je souffre.... j'étouffe.... ah!

VI

Un journal représente l'opinion de ses lecteurs. La ligne est tracée, vienne qui la suive! Quant à la modifier dans l'intérêt de la vérité, du droit et de la raison, c'est une autre affaire.

La mauvaise foi, a dit un polémiste, est l'âme de la discussion.

Je me demande, à ce propos, ce que deviendraient tous ceux qui réclament la liberté, — et qui en ont bien le droit! — si, en retour, on exigeait d'eux la justice.

« Soyez rectiligne! disent les forts de la politique. Qu'il n'y ait d'honnêteté, de talent que dans votre

parti. En dehors des vôtres, niez tout, niez toujours !

C'est par suite de ce principe qu'un roman de M. Victor Hugo est sublime quand même, et que s'il était signé de M. Belmontet, il n'y aurait pas assez de quolibets pour en saluer la publication.

Parmi les journalistes, M. Prévost-Paradol est certainement, par l'érudition et par le talent, le premier de ceux qui se font une brochette d'avertissements pour aller en soirée.

Nous lisons le plus souvent les articles de M. Prévost-Paradol avec le soin et l'affectueuse attention d'un gourmet à qui l'on a servi une fine bouteille. La grâce, l'énergie, la politesse de la forme et la vigueur du coup sont les moindres qualités du jeune et célèbre écrivain ; mais, comme le vin reposé qui se présente nonchalamment couché, il faut bien prendre garde de ne pas agiter sa prose. Faute de précaution, la lie des préjugés rancis et le dépôt des paradoxes du parlementarisme monteront à la surface et ne laisseront plus qu'une liqueur trouble, amère, dangereuse même.

La fortune de M. Prévost-Paradol a été rapide ; il n'avait point affaire à des ingrats, et l'exemple de cet avancement n'a pas été sans éblouir quelques ambitieux naïfs. En effet, le parti pour qui s'emploie

M. Prévost-Paradol s'est toujours empressé de donner à ses hommes toute l'importance possible : on peut ne plus disposer d'un trône et disposer encore d'un fauteuil. La parole d'un académicien a plus de poids que celle d'un simple journaliste, et voilà pourquoi M. Prévost-Paradol est académicien. Il ne discute plus, il professe.

Quelques jeunes gens à sa suite se mettent en quête d'un avertissement, pensant avec un semblant de raison, que l'avertissement est le billet de faveur de l'Institut.

M. Prévost-Paradol est l'éclaireur de la troupe ; mais, comme ces chambellans qui tiennent le flambeau à cinq branches, M. Prévost-Paradol éclaire le chemin en marchant à reculons.

Eh quoi ! l'idéal du progrès n'est-il point l'entente cordiale des peuples et n'est-ce pas là le but que cherche M. Prévost-Paradol ? Sans doute, mais à quel prix ? On parle encore des traités de 1815, nous aimerions peut-être mieux les traités de 1866. Si la paix consolide les empires, c'est la guerre qui les fonde, — et le sang qui coule sur les champs de bataille n'élève pas au ciel cette clameur sinistre et ces cris de vengeance que le meurtre traîne après lui. En un mot, qu'il s'agisse de César, de l'armée ou du peuple, il me semble que M. Prévost-Paradol a pris à la lettre l'inexorable précepte de M. de Lamartine : — Il est sans pitié pour la gloire !

C'est une chose convenue que Dieu protége tous les peuples ; ils s'en vantent du moins sur leurs pièces de monnaie : Dieu protége la France, Dieu protége la Belgique, Dieu protége l'Autriche, et le grand-duché de Bade, et la Hesse-Électorale, et la principauté de Monaco aussi.

En l'absence de toute préférence du ciel, il faut bien faire nos affaires nous-mêmes; et puisque nous connaissons l'inanité des formules, ne pourrions-nons y renoncer une bonne fois?

M. Prévost-Paradol parle à tout propos des honnêtes gens qui disent ceci, des honnêtes gens qui font cela. Chaque parti invoque l'intervention des honnêtes gens, chaque opinion s'appuie sur les honnêtes gens.

Cette formule rappelle un paradoxe connu : La société enferme quelques hommes qu'on appelle des fous pour faire croire que ceux qu'on voit dehors ne le sont pas.

Les petits politiques à la suite abusent à leur tour des honnêtes gens, enchantés qu'ils sont de trouver un appui facile et une autorité de complaisance dans un mandat artificiel.

Ne serait-il pas temps de reconnaître qu'on n'est pas un malhonnête homme pour ne pas penser comme son voisin ?

Les honnêtes gens sont ici et là; ils protégent la France comme ils protégent la Belgique. Les uns

pensent comme nous, les autres différemment. De quel côté est la raison ? C'est ce qu'on ne saura jamais.

Un chroniqueur prussien, rendant compte des joutes qui eurent lieu le 19 août 1561 entre des bourgeois de Spandau et leurs confrères de Berlin, parle de la richesse des vêtements des hommes et des femmes et des pompes de la cour.

« Malgré les ordonnances, dit-il, et les virulents sermons du prêtre contre le continuel accroissement du luxe, toute l'opulence, tout l'orgueil de la bourgeoisie de ce temps, se montraient sous des habits dont la magnificence coûteuse ne manquerait pas de vous étonner aujourd'hui. Les hauts-de-chausses à la mode étaient d'une ampleur si démesurée que leur doublure de soie comportait à elle seule trente-deux aunes d'étoffe. Riches bérets ornés de plumes, manteaux courts et pourpoints garnis de fourrures, élégantes collerettes, chaînes d'or, médailles de poids étaient plutôt nécessité que parure. Les femmes, à leur tour portaient plus de soie que de laine, et ne se passaient ni de zibelines ni de broderies. »

Si l'on consulte à côté de ce récit les mémoires de la margrave de Bareuth, on voit que deux cents ans plus tard, on vivait encore à la cour de Prusse avec du lard et des choux.

L'ordonnance électorale qui enjoint aux habitants

de Berlin de ne pas laisser courir leurs cochons dans les rues est datée du 4 avril 1677.

La Prusse a marché à grands pas depuis le jour où Frédéric Ier reçut de l'empereur germanique, à Konigsberg, le titre de roi.

Lord Raby, envoyé de la Grande-Bretagne, dédaignait alors d'adresser la parole à Petrowitsch Ismaïloff, le premier envoyé russe qui ait paru dans une cour européenne. L'orgueilleux Anglais semblait trouver au-dessous de sa dignité de parler avec le Moscovite.

Quand il s'agit de pénétrer dans la chambre de la reine, une lutte opiniâtre s'engagea entre les ambassadeurs pour décider qui devait entrer le premier. Lord Raby se hâta de prendre les devants, mais Ismaïlof, homme de corpulence boréale, et de résolution brutale, étendit les deux bras de droite à gauche, rejeta ses collègues sur les jambages de la porte, et s'adjugea ainsi la priorité.

La table royale était dressée dans la pièce attenante.

Les ambassadeurs et les trois ministres — il n'y en avait que trois à cette époque — suivirent le roi et la reine.

De somptueux fauteuils entouraient la table, et deux petites chaises, sans coussins, faisaient un singulier contraste avec le luxe des autres siéges.

Le roi et la reine s'assirent en souriant sur les deux chaises.

« Je dois vous apprendre, messieurs, dit le roi, que lorsque je fis, il y a cinq ans, le voyage de Hollande en compagnie de S. M. le roi d'Angleterre, la haute république offrit à celui-ci un fauteuil, et à moi une simple chaise à dossier, sans bras. Je n'étais alors qu'électeur du Saint-Empire et margrave de Brandebourg, mais cette chaise m'est restée sur le cœur.

« J'ai bien près d'ici un fauteuil, mais je n'osais m'y asseoir sans vous avoir consultés.... »

Le roi se leva et les laquais lui approchèrent alors le fauteuil qu'il avait fait placer derrière les rideaux.

« Regardez ce siége, messieurs, il est fait d'un chêne de la Marche, son velours vient de Nuremberg, ses clous sont de la Thuringe, ses barreaux, comme cette couronne de Prusse, sont faits d'un canon suédois. Le fauteuil est encore étroit, mais avec l'aide de Dieu, je le rendrai plus commode, et, mes successeurs achèveront certainement ce que je n'aurai pu faire. Ils auront toujours devant les yeux la chaise de la Haye! »

J'ignore si cette légende ou ce fragment d'histoire se sont conservés à la cour de Prusse; mais ne semble-t-il pas qu'aujourd'hui encore la chaise de

la Haye danse le soir au clair de lune dans l'allée des tilleuls?

Le luxe et l'accroissement continuel des dépenses extérieures ne sont point, comme nous en avons donné un exemple plus haut, un thème bien moderne ni un travers aussi actuel qu'on veut bien le dire.

Un aperçu historique sur le théâtre de l'Opéra peut prouver que nous n'avons pas inventé davantage les pièces qui se jouent huit mois de suite.

Si l'Église doit ses pompes aux cérémonies profanes de l'antiquité, c'est aux membres de l'Église que l'Académie de musique doit sa naissance.

Mazarin tira d'Italie, à grands frais, une troupe de comédiens qui firent leur début au théâtre du Petit-Bourbon dans la *Festa theatrale* et la *Finta pazza*, pièces mêlées de danse, de musique et de machines. *Orfeo ed Eurydice* obtint le plus grand succès aux noces de Louis XIV.

De là vint le désir que l'on travaillât à des opéras français. L'abbé Pierre Perrin se montra un des plus zélés partisans de ce genre de spectacle.

L'abbé Perrin obtint le 28 juillet 1689 un privilége pour l'exploitation d'une Académie d'opéra en musique et en vers français. Il s'associa le musicien Cambert et le marquis de Sourdeac, qui se piquait d'être machiniste.

Ils prirent à bail le jeu de paume de la rue Mazarine et recrutèrent les artistes dans les églises cathédrales du Languedoc.

Pomone, pastorale en cinq actes, paroles de l'abbé Perrin, musique de Cambert, fut jouée avec succès pendant plus de huit mois. Lulli ne vint que plus tard.

L'Académie de musique voyagea sous différentes directions d'un bout à l'autre de Paris. C'est le 22 juin 1791 qu'elle prit le nom d'Opéra.

Après l'assassinat du duc de Berry, l'Opéra fut transféré dans les bâtiments élevés, rue le Pelletier, sur l'emplacement des jardins et de l'hôtel Choiseul, où il a continué d'exister provisoirement jusqu'à ce jour.

La nouvelle salle ouvrira-t-elle sous la direction de M. Émile Perrin? C'est ce que nous saurons bientôt; quoi qu'il arrive, il semble que le nom de Perrin soit ramené fatalement à l'Opéra. Il ne manquerait plus qu'on vînt à découvrir la présence d'un du Locle quelconque avec le marquis de Sourdeac et l'abbé Perrin.

J'ai parlé tout à l'heure de justice et de liberté. Il se produit en ce moment un mouvement facile à constater et qui peut devenir un puissant argument en faveur de tous ceux qui affirment que la presse est sans danger. J'entends parler des petits jour-

naux, dits journaux littéraires. Les premières gazettes de ce genre, qui parurent après 1852, réussirent par la violence des attaques et le scandale des indiscrétions. Plus tard, quand le bon marché porta le tirage des journaux non politiques à un chiffre prodigieux, scandales et violences disparurent d'eux-mêmes. Il ne resta plus que de bonnes petites feuilles sans prétention, vivant du fait divers et des tribunaux, et ne faisant en somme ni bien ni mal.

Ainsi l'effervescence s'est calmée spontanément et le journal a compris qu'il ne pouvait raconter aux départements ce qu'il n'avait pas craint de dire à quelques centaines de Parisiens. Il fit comme un conteur graveleux qui change de conversation quand arrivent des femmes honnêtes.

Il y a, dans Paris, un monde à part qui ne ressemble à aucun autre. Ce monde s'agite dans un rayon convenu, sur un terrain circonscrit, borné au nord par le champ de courses du bois de Boulogne, au sud par le Café anglais.

L'horizon y est très-borné; à un pas du centre, on trouve la circonférence. Dans ce milieu s'agitent de grands événements qui passent ignorés sous les latitudes étrangères les plus rapprochées, le boulevard Poissonnière ou le quai Malaquais, par exemple. Dans ce monde, il y a vingt ou trente femmes; les autres sont des créatures à deux pieds, portant

robes et chapeau, voilà tout. On ne les compte pas, on ne veut pas y croire, elles n'ont pas de nom.

Les femmes, pour cette colonie pénitentiaire du luxe parisien, ne sont ni mariées, ni veuves, ni filles; elles participent à ces individualités. On les reconnaît à la forme et à la couleur de leur chapeau, au salut qu'elles vous adressent, qui est plus qu'un salut et moins qu'une promesse. Les unes sont anglaises, les autres italiennes ou hongroises, toutes sont Parisiennes.

Cette société est arrangée par cases comme une boutique d'apothicaire, étiquetée chaque jour et numérotée. Si une fille disparaît, on la remplace, si un des hommes se ruine et oublie de payer ses différences de jeu, on cesse de le saluer, ce qui équivaut à un enterrement de troisième classe.

Entrer dans ce monde-là cela ne s'appelle pas être reçu, mais être invité.

Les hommes y durent dix ans, les femmes quinze.

Ces femmes ont seules le talent de se laisser regarder. Les autres baissent quelquefois les yeux sous le regard d'un passant et affectent une timidité à laquelle on ne croit plus; elles détournent la tête avec un dédain plus grand que nature ; celle-ci répare, à chaque coup d'œil qu'on lui lance, un dommage de toilette qui n'existe pas; celle-là rend œil

pour œil, dent pour dent. Ces différentes manières accusent des faiblesses de constitution, des vices d'intelligence.

C'est hypocrisie et sottise, ignorance et confusion.

Quel talent, quel tact, quelle diplomatie et quelle science stratégique ne faut-il pas, à Paris, à une femme qui est sortie seule!

Elle doit avoir, pour dérouter le vulgaire, l'air naturellement fier et en même temps assez indifférent pour que le regard qui s'est hasardé à chercher le sien n'y revienne pas à deux fois; pour les petits jeunes gens qui essayent de suppléer par l'impertinence aux caractères de la virilité, la Parisienne, comme nous l'entendons, use d'un certain clignement d'yeux semblable à l'ironie d'un homme qui raille un enfant.

Et si le poursuivant est un preneur de citadelles, un Lovelace en bottes fortes et qui ne se déconcerte pas des finesses qui lui échappent, la Parisienne lui dit : « Monsieur, je quitterai Paris; il n'y avait jusqu'ici pour nous barrer le passage, que les omnibus et les tranchées des ouvriers du gaz; mais si les hommes s'en mêlent, il faudra s'exiler! »

La nouveauté du jour, l'amusement à la mode, c'est le massacre des pigeons au bois de Boulogne. Les courses de taureaux à Périgueux, le tir aux pigeons à Paris, il ne manque plus que les combats

de coqs à Orléans et les assauts de boule dogues à Bordeaux. Nous y viendrons.

Le pigeon blessé, tombe dans le lac, et se noie en battant de l'aile, au grand amusement des païens de la galerie.

La scène se passe entre le Jardin d'acclimatation et l'établissement des patineurs, ce pauvre club qui n'a pas trouvé cet hiver la moindre croûte de glace à se mettre sous la dent !

Il y a maintenant des courses quatre fois par semaine ; il y en aura bientôt tous les jours. Comment se trouve-t-il tant de gens qui n'aient jamais rien à faire ? c'est ce que je ne comprends pas.

Quand un plaisir prend une telle importance, il devient une profession.

C'est ce qui est arrivé. Il y a des cabinets de parieurs, comme des études de notaires.

Le jour viendra où nous entendrons le dialogue suivant :

« Monsieur, je n'ai pu voir Mlle votre fille et rester insensible à ses charmes ; j'ai l'honneur de vous demander sa main....

— Monsieur, votre demande m'honore infiniment ; mais quels sont vos moyens d'existence ?

— Parieur, ou, si vous le préférez, *pouleur*, puisque le terme est consacré.

— Fort bien ! Êtes-vous heureux dans vos opérations ?

— Oui, monsieur, j'ai des façons sûres de combiner mon book ; je cède des chevaux qui ne partent pas, je joue à prime et ne me lance que quand je suis certain de mon fait.

— Bien; monsieur, ma fille est à vous. Je lui donne cent cinquante mille francs de dot et je sers une rente de trois cents bouteilles de champagne pour le lunch du champ de courses. »

Une autre spécialité de pensionnaires du turf, ce sont les mendiants, des mendiants qui ont payé vingt sous d'entrée, des mendiants qui, peut-être, sont venus en voiture !

Et il y en a beaucoup; ils ont donné un franc pour avoir le droit de tendre la main sur les bords de la piste.

A Dieu ne plaise que je prostitue jamais une aumône dans la main de ces spéculateurs !

Sainte Misère, voilà comme on te parodie ! Pauvres, voilà comment on vole votre pain.

Avez-vous rencontré dans les rues de Paris, le jour, aux environs des Tuileries, le soir, sur les boulevards, une femme qui tient des carnets à la main ?

Cette créature représente pour moi le type le plus effronté des comédiens de la misère.

Elle vous regarde en pleurant, — sans larmes, bien entendu, — elle sanglote; on dirait qu'elle

étouffe ; voilà dix ans que je l'entends dire qu'elle n'a pas mangé depuis deux jours.

Elle tient ses carnets sous son châle, de peur qu'on ne lui en achète ; elle ne les expose aux regards que quand un sergent de ville paraît à l'horizon.

Elle a des façons de dire : — Ah ! monsieur, madame, ayez pitié de moi ! — qui font qu'on la regarde pour voir où elle est blessée.

Un jour, je fis semblant de la prendre au mot.

« Combien, lui dis-je, avez-vous payé chacun de ces carnets ?

— Cinquante centimes, répondit-elle d'un air défiant.

— Et vous les vendez ?

— Un franc.

— Eh bien ! quand on n'a pas mangé depuis deux jours, l'intérêt commercial est de peu d'importance, voilà cinquante centimes, donnez-moi un carnet ; vous n'y perdez pas et vous pourrez manger. »

La femme me toisa d'un air méprisant, et, tournant les talons, elle s'écria en haussant les épaules : « As-tu fini ! »

Une nouvelle pour terminer....

L'auteur de la *Vie de Jésus* et des *Apôtres* vient d'acheter une maison de campagne.

M. Renan a choisi pour cabinet de travail une

pièce dont les fenêtres ouvrent sur un terrain en friche....

Ce morceau de terre ne sera pas cultivé; M. Renan l'appelle le *Champ des conjectures.*





VII

Les salons se sont enrichis depuis peu de temps d'un type nouveau — le médium.

Il y avait le monsieur complaisant qui ramasse l'éventail, le mouchoir ou le bouquet, personnage utile s'il en fut jamais, toujours à l'affût, constamment au guet, désolé si quelque autre arrivait avant lui pour dire : Voilà, belle dame !

Il y a beaucoup de sourires à récolter dans cette spécialité, mais il faut du coup d'œil et de l'adresse pour ne pas déchirer le volant de l'une en ramassant le mouchoir brodé de l'autre.

Nous avions et nous avons encore le directeur de

jeux innocents qui occupe le tapis avant que les invités soient au complet. Nul ne possède comme lui l'art d'obtenir des gages et d'imposer de folâtres conditions pour leur rachat.

Parmi les grandes utilités mondaines, on compte le poëte de salon, qui improvise des couplets de circonstance, débite un madrigal bien fade à la maîtresse de maison et ne se livre à l'épigramme que lorsqu'il est sorti.

On compte encore les maîtres d'hôtel honoraires qui conduisent au buffet et dirigent les rafraîchissements dans les directions où on les réclame.

Voici venir enfin le médium! le médium en habit noir et en gants paille; il explique sa maigreur par l'inspiration; il a l'œil fatal, le sourire méphistophélique; ses causeries intimes avec les esprits lui donnent une mystérieuse importance qui fait frissonner les femmes romanesques.

On lui demande une séance; mais il est si pressé, on l'attend le même soir dans plusieurs hôtels.

Il se décide enfin! On se regarde, on se questionne par gestes, le silence est absolu.

Le médium rejette ses cheveux en arrière, il se passe la main sur le front, ses lèvres s'agitent.

Tout à coup il est pris d'un tremblement, sa plume court sur le papier; et après toute cette mise en scène, il vous lit une fable aussi enfantine que

possible, dictée par l'esprit de Florian, ou une pensée inepte qu'il attribue simplement à Montesquieu.

On l'entoure, on s'agite, on chuchote et le tour est fait.

Une autre fois, le médium s'écrie : « Je le vois ! c'est lui ! il étend la main vers moi.... »

Les traits du médium indiquent une profonde émotion, tout le monde regarde à l'endroit qu'il indique ; il n'y a qu'un rideau que quelqu'un a poussé.

Deux ou trois complaisants déclarent avoir aperçu quelque chose, une dame se trouve mal, — et la petite fête est terminée.

Le médium prend alors son chapeau et sort avec le pianiste pour aller continuer ses exercices dans un autre quartier.

Le médium fait quelquefois un beau mariage ; si cette ressource lui manque, il demande un bureau de tabac qui lui est généralement refusé.

Une seule fois je me suis rencontré avec un médium franchement amusant. Il se mit à arpenter à grands pas le salon dans lequel je me trouvais ; sa marche était brusque, inégale, saccadée ; tantôt il baissait la tête comme un homme qui cherche à étouffer une agitation morale, tantôt il levait les yeux au ciel d'un air menaçant. En ces moments-là un sourire étrange plissait ses lèvres, ses yeux lançaient de sombres éclairs, toute sa figure

exprimait certaines idées de fatalité que notre époque a remises à la mode; un instant après, ses traits se détendaient, il souriait encore, mais d'une façon moins sinistre. On eût dit qu'il comprenait le ridicule du mouvement de mélodrame auquel il venait de se laisser aller, et s'accusait d'avoir manqué de tact et de goût.

Il passa plusieurs fois ces différentes phases, épuisant tous les modes de la douleur, depuis l'imprécation sombre et menaçante, jusqu'à la résignation ironique et à la tranquillité furieuse du joueur accablé.

Dans les paroles entrecoupées qu'il laissait parfois échapper, on aurait vainement cherché une solution aux doutes que soulevaient son allure et sa physionomie : c'étaient des mots étrangers, empruntés à je ne sais quel vocabulaire et dont il était impossible de deviner le sens.

Ne comprenant rien à ce manége, je m'approchai de lui pour lui demander à voix basse :

« Avez-vous besoin de quelque chose? »

Il me répondit d'un air désolé :

« Sans doute! J'ai oublié mon mouchoir! »

Somme toute, les médiums servent à remplir les entr'actes comme un morceau de déclamation dans une représentation extraordinaire; aussi n'a-t-on pas eu l'idée de les brûler.

Quelques envieux leur reprochent cruellement la

spécialité qu'ils ont adoptée, mais les envieux ne sont jamais contents.

Un de ces esprits chagrins voulait marier sa fille. On naît envieux comme on naît poëte. Celui-ci était riche et titré; il n'avait rien à désirer, mais il n'aimait pas ce qui pouvait briller chez les autres.

Il soumit le prétendant à toutes les épreuves imaginables. D'abord, un voyage à Boulogne, afin de savoir si le jeune homme s'accommodait de la cuisine du buffet ou de l'hôtel, sans manifester de mauvaise humeur.

Le sachant musicien, il le fit mettre au piano pour savoir s'il n'était pas de ceux qui ont le tort d'y rester trop longtemps, et de ne pas abandonner le clavier avant d'avoir épuisé tout le répertoire.

Il l'amena à la campagne et le fit réveiller à cinq heures du matin sous prétexte de partie de chasse. Les rabatteurs avaient reçu l'ordre d'éloigner le gibier et le prétendant ne trouva pas à placer un seul coup de fusil. Il en prit gaiement son parti et fut le premier à rire de la mésaventure.

Après avoir fait chavirer le prétendant dans une partie de bateau, après avoir exigé de lui qu'il fît sa partie de dominos pendant douze heures de suite, le beau-père difficile pria le jeune homme de lui lire la traduction de la *Messiade* de Klopstock. Le prétendant ne se rebuta point et sortit victorieux

de toutes les épreuves; les contrariétés semblaient glisser sur lui, comme les gouttes d'eau sur le plumage d'un oiseau de marais.

L'envieux dit alors à sa fille : « Ce jeune homme est parfait; il a tous les talents, et je ne lui connais aucun défaut. Rien au monde n'est insupportable comme ces gens sans caractère. Ils sont toujours contents, et enlèvent ainsi tout mérite à ceux qui tentent de leur être agréables. Jamais un être de ce genre n'entrera dans ma famille. »

Et il se mit à envier le gendre de son voisin, qui passait la nuit au jeu, se plaignait continuellement qu'on lui manquât d'égards, et qui avait un jour levé la main sur son beau-père.

VIII

UNE BOURSE DE JEU.

« La lecture de cette lettre, mon cher oncle, pourrait vous faire tomber des nues. Pour peu que vous soyez en ce moment sur une hauteur quelconque, descendez vite et lisez après; la prudence l'exige.

« Puisque je n'ai pu vaincre votre obstination, et vous attirer à Paris que vous ne connaissez plus, il faut bien que je vous explique tous les changements qui s'y sont opérés. La netteté de mes explications pourra seule vous décider à m'envoyer les

cinquante mille francs qui me sont nécessaires pour exercer dignement la profession de gentleman.

« Et d'abord, vous m'avez imposé l'opinion légitimiste qui m'interdit de chercher une position que mon nom et mes relations m'auraient sans doute assurée.

« Que voulez-vous que je devienne dans le monde, avec les douze mille livres que vous me servez annuellement ?

« Vous allez me dire que, de votre temps, un jeune homme faisait bonne figure avec mille francs par mois. Votre temps ! toujours votre temps ! Il est plus loin que vous ne le croyez, et les gens d'il y a trente ans me semblent être les contemporains de Virgile. La vie n'est plus une églogue et les bergères sont devenues des drôlesses d'un genre particulier.

« De votre temps, mon oncle, restaurants, danseuses et plaisirs devaient être à l'unisson de ces meules énormes qu'on appelait des pièces de cent sous et qui résonnaient si fièrement sur un comptoir.

« Les placers n'avaient pas encore ouvert sur l'Europe leurs veines jaunâtres et la pièce d'or ne roulait pas sur les trottoirs, une blouse au dos et une pipe à la bouche.

« La Rente faisait de temps en temps une diffé-

rence de dix centimes, on dînait princièrement pour un écu de trois livres, et les femmes vivaient encore de leur travail.

« Paul de Kock parle sérieusement d'un jeune homme qui, avec six mille francs de rentes, habitait un entre-sol de la rue du Helder et conduisait lui-même son cabriolet.

« On a beaucoup parlé de l'invasion qui eut lieu en 1815.

« Les Russes et les Prussiens campaient aux Champs-Élysées; ils passaient la bride de leurs chevaux aux bras des statues de nos places publiques....

« Aujourd'hui, l'invasion est quotidienne : Égyptiens, Turcs et Moldaves, Russes, Prussiens et Anglais, Brésiliens, Péruviens et Yankees débarquent de tous côtés; ils envahissent nos restaurants et nos boudoirs, il n'y a plus de place pour nous. Il faut leur disputer pied à pied le terrain et le tapis.

» Les mines de l'Oural, le pétrole des États-Unis, le diamant de l'Inde et du Brésil accaparent les cochers et les actrices.

« Des spéculateurs imberbes font chaque jour à la Bourse des différences de cent francs par action.

« Le juif Lippold, qui descend en droite ligne de ce Lippold qu'on brûlait à Berlin en 1570, le juif Lippold a cinq voitures et quinze chevaux.

« Les amandes que vous jetez là-bas, au Boismesnil, se vendent trois francs la douzaine dans un restaurant de second ordre; la moindre figurante d'un petit théâtre vous mange à dîner le prix de dix hectolitres de blé, et une bouquetière n'accepte pas moins de cinq francs pour l'œillet qu'elle passe malgré vous à votre boutonnière.

« C'est dans ces conditions qu'il faut vivre et lutter pour se maintenir.

« Vous allez demander ce que cinquante mille francs peuvent faire à cela?

« L'explication sera simple :

« On ne vit plus de son capital, on vit de ses différences.

« Une nouvelle profession est venue sauver les gens de naissance et les aide à se maintenir.

« Cinquante mille francs constituent une *bourse de jeu*, c'est-à-dire, un capital qui monte et descend suivant les variations de la veine, comme une grenouille monte et descend dans un bocal, suivant les variations de la température.

« Vous ignorez, mon oncle, ce qu'est devenu le jeu *perfectionné*.

« Un jeu de hasard est une opération aussi sûre que l'achat d'un terrain sur le tracé d'un chemin de fer.

« Passion, le jeu est une ruine; profession, c'est une fortune.

« Il s'agit de s'entraîner et d'être en conditions, comme disent les hommes de chevaux.

« Pour être un bon joueur, il faut de la patience et pas de nerfs : tout est là.

« Le joueur qui a une séance le soir ne doit boire à son dîner que de l'eau rougie. Après dîner, il se montre dans les théâtres. A minuit et demi il dort.

« Entre trois heures et demie et quatre heures, son valet de chambre le réveille.

« Le joueur prend un bouillon froid, un verre de porto, passe du linge blanc et se rend au cercle.

« Les autres sont fatigués; il est, lui, frais et dispos.

« L'or qui est sur la table, les jetons qui circulent, tout arrivera fatalement à ce magnétiseur calme et froid.

« Le joueur est un propriétaire, il fait sa récolte de baccara.

« Il n'a pas d'amour-propre. S'il sent la déveine, il s'associe paisiblement à celui qui a la chance.

« En dehors du baccara, il faut posséder à fond le jeu d'écarté.

« Une fois la grande partie finie faute de combattants, on peut, par ce moyen, se retirer dans un coin avec le gros gagnant et lui faire rendre gorge.

« Si le gros gagnant a fait charlemagne, le gros perdant est aussi bon que lui.

« Peut-être jouera-t-il sur parole, mais on sait à qui l'on a affaire.

« Je vous le répète, l'opération est certaine; toutes les chances sont comptées et chiffrées.

« Nous avons en notre faveur :

1° Les nerfs de notre adversaire, son impatience, s'il est en déveine, soit. 1

« 2° Sa fatigue, puisqu'il a deux ou trois heures de tapis vert, et que nous venons de nous lever. 1

3° La naïveté du ponte puisque la banque nous a été adjugée à cinquante ou cent louis, tandis qu'il s'acharne contre elle, trouvant l'enchère trop élevée. 1

4° Les mauvaises conditions où l'ont placé les parties précédentes; car il est impossible que le ponte n'ait pas vu, dans l'assistance, un des deux ou trois habitués qui sont censés lui porter la déveine. 1

« 5° Nous avons enfin contre lui notre bourse de jeu qui nous permet de faire plusieurs fois par séance une différence de 25 à 30 mille francs, avec la certitude de ne pas sauter. 2

« Cela fait six chances en notre faveur.

« Et contre nous ?

« Un hasard impossible, puisque tout est prévu.

« Il faudrait qu'un gagnant continuât à gagner

— et, dans ce cas, nous nous retirons après l'avoir tâté ;

« Ou que le perdant, agacé, fatigué, prît tout à coup le dessus et dominât notre calme et nos dispositions avantageuses....

« Mais un blessé n'a guère de chance dans un nouveau combat contre un adversaire bien constitué qui lui tombe tout à coup sur le dos.

« Vous le voyez, mon cher oncle, il n'y a pas d'objection possible.

« Si j'étais le fils de quelque bourgeois, je vous demanderais cent mille francs pour acheter une étude de notaire en province ou pour prendre un intérêt chez un agent de change.

« Il y a pour vous tout bénéfice à ce que je sois un gentleman.

« Une bourse de jeu me suffit.

« Envoyez-moi donc au plus tôt ces cinquante mille francs....

« Soyez tranquille, je vous les rembourserai sous peu de temps.

« Votre affectionné neveu,

« X. X. »

Voilà sérieusement où nous en sommes venus.

La lettre qu'on vient de lire est un tableau de Paris que Mercier pourrait signer....

En dehors de ce document, je ne sais que deux mots courants. Ils sont d'hier.

L'un est un à peu près....

On a dit de M. de Lesseps qu'il a le fanat-*isme de Suez!*

L'autre est un mot de Mme de X... à son mari. M. de X... arrive de Chine où des fonctions quelconques l'ont retenu deux ans.

A son retour, il a su que sa femme s'était distinguée par une conduite plus que légère.

De renseignements en renseignements, M. de X... a appris que madame avait passé un mois dans une maison de santé; de la maison de santé, le mari suivit la trace d'un petit innocent venu au monde en dehors des sacrements, et il a demandé à la femme coupable :

« Qu'est-ce, madame, que l'enfant placé par vos ordres chez de braves gens dans les environs de Versailles? »

La Parisienne répondit sans se déconcerter :

« Ma foi! monsieur, il était si bien caché que je le croyais à moitié pardonné. »

IX

Autrefois le petit journal était petit, et c'est improprement qu'on a continué de l'appeler petit journal depuis qu'il a grandi. Il y a dans le lait moins de crème que de liquide, et cependant ce n'est pas la crème qu'on appelle le petit-lait.

Un petit journal adopterait demain un format deux fois plus grand que celui de la *Patrie :* il aurait chaque journée une édition du matin et une édition du soir; il serait rédigé par Dante, Shakespeare, Molière, Corneille, lord Byron et Victor Hugo que MM. Mahias et Aubry-Foucaut diraient encore : c'est un petit journal.

Voyons donc un peu quels sont les gens qui font les petits journaux et quels sont ceux qui font les grands.

Les fruits secs de la littérature, les écrivains sans imagination, ceux qui ne peuvent faire ni un roman, ni une pièce de théâtre, se casent dans les colonnes des gazettes politiques et s'y maintiennent grâce à la modicité de leurs prétentions pécuniaires.

A part le rédacteur en chef — lequel est forcé d'avoir au moins une note dans le gosier, — les confectionneurs du grand journal sont payés à raison de trois ou quatre cents francs par mois.

Le critique du lundi, qui est un petit journaliste, est le seul qui soit décemment appointé.

Le journaliste politique vit de la dépêche télégraphique, le journaliste non politique vit de l'esprit et de l'imagination. Il vit aussi bien de l'esprit des autres, de l'esprit courant, du mot du jour que de son propre fonds, soit ! mais encore est-il obligé d'habiller la pensée et d'accommoder le sujet, tandis qu'à l'autre il suffit de dire :

« On nous écrit de Vienne....

— Le courrier de Cochinchine ne nous apporte rien de nouveau....

— Nous reproduisons plus loin le rapport déposé au Corps législatif.... »

Joignez à ces étiquettes communes le cours de la

Bourse, les chutes des couvreurs, les empoisonnements par les champignons, l'imprudence des enfants qui jouent avec des allumettes — plus une page et demie d'annonces, et vous avez le grand journal politique quotidien.

C'est une tâche aisée, une besogne toute mâchée.

*
* *

Ce qui est autrement difficile, c'est de détourner le public de ses affaires et de l'intéresser à des choses qui ne sont ni sa maison, ni son champ, ni son trois pour cent.

Devons-nous aborder la question de moralité?

Un journal littéraire n'a pas d'opinion à vendre, il ne trompe personne par un de ces courriers de Bourse qui sont devenus la principale source du revenu des journaux politiques.

Certes, la vie du journaliste intègre est faite de noblesse et de courage.

La France aime les remueurs d'idées, mais la prison les aime aussi. Un article vaut quelquefois un volume, comme un sonnet vaut un poëme. Les écrivains forment une aristocratie particulière, et si la citadelle est au quatrième étage, sa puissance n'y perd rien.

Il y a des fièvres rouges dans cette lutte, des obligations à heure fixe, des nécessités de réussir, d'arriver avant les autres. Et les besoins d'opulence! les appétits princiers, tandis que les fatras de la vie vous prennent à la gorge et vous dévorent par l'escompte!...

« Dans le monde littéraire, dit Balzac, on n'aime que ses inférieurs. Chacun est l'ennemi de quiconque tend à s'élever. »

Cette envie générale décuple les forces des gens médiocres, qui n'excitent ni l'envie ni le soupçon, font leur chemin à la manière des taupes, et, quelque sots qu'ils soient, se trouvent casés dans trois ou quatre places, au moment où les gens de talent se battent encore à la porte pour s'empêcher d'entrer.

* * *

Aujourd'hui que personne n'a le droit de vie et de mort, il suffit d'avoir le droit de bien et de mal pour être puissant.

Cette puissance, les journaux politiques semblent l'avoir abdiquée.

La presse est devenue une sorte de mécanisme. Une entreprise se fonde au moyen d'un journal politique. On ne peut créer un comptoir, fonder une

usine ou percer un isthme sans avoir acheté d'abord son journal politique, c'est-à-dire son tambour, sa trompette et son chapeau-chinois.

Comme le public tomberait des nues s'il savait quels sont quelquefois les financiers conservateurs qui alimentent un journal d'opposition!

Et comme il ferait peu de cas de ses Brutus de terre glaise et de ses Spartacus en mie de pain!

*
* *

Mesdames et messieurs, voici que le régime de l'ennui recommence.

Paris a fort bon air quand les consciences seules sont inquiètes, mais quand les coffres-forts s'en mêlent, il n'y a plus moyen d'y tenir.

L'Opéra a des aspects de congrès et le bois de Boulogne une physionomie de cour d'assises.

Certes, quand Dieu ramassa un peu de boue pour créer l'électeur, et quand il arracha une côte de l'électeur pour créer la femme, il pensait que l'un et l'autre auraient d'autre souci que les plis d'une cravate blanche et le dessin d'une robe.

Plus on va, plus les cols sont hauts.

Il est singulier que l'homme fasse de plus en

plus monter sa chemise, alors que la femme fait de plus en plus descendre la sienne.

C'est ainsi qu'on causait mardi chez une des jeunes gloires du barreau parisien.

Il y avait là un excellent dîner, beaucoup d'avocats et quelques gens de lettres pour y faire honneur.

Le maître de la maison avait eu soin d'éloigner l'un de l'autre deux confrères d'opinions fougueuses, afin d'éviter les discussions politiques.

La précaution fut inutile; chacun d'eux harangua ses voisins.

« Où en sommes-nous? demanda l'un des convives. Voici un bout de table où l'on est en pleine révolution.... Êtes-vous plus avancés là-bas?

— Beaucoup plus! cria une voix, ici l'*ordre est rétabli.* »

*
* *

On dit que la galanterie a disparu de nos mœurs! Le madrigal suivant est une preuve du contraire.... Il a été adressé par un spectateur enthousiaste à la suave *Cendrillon* du Châtelet :

Lutin, aux grands yeux bien fendus,
Mangeuse de fruits défendus,

Ton doux regard plein de tendresse
Semble n'avoir jamais dit : Non.
L'affiche qui donne ton nom
Devrait nous donner ton adresse.

*
* *

C'est une chose reconnue qu'il faut à tout prix éviter le bruit.

On doit faire son chemin sur la pointe du pied, sans attirer l'attention et atteindre furtivement le but. On n'arrive que *comme un voleur*.

Tout homme qui a le malheur de se faire remarquer est inévitablement perdu. On l'envie, on le salit, on le bafoue. La foule aboie après lui, c'est une meute implacable qui le mord aux jambes.

Si quelqu'un devine la route qu'il veut parcourir, on saura y placer les obstacles avec certitude.

Le temps n'est plus où l'homme qui faisait parler de lui passait pour un homme de mérite.

Il passe aujourd'hui pour un charlatan.

L'homme obscur, nul, impuissant est le seul qui semble digne d'égards.

« Quand il fait nuit, on fait la chasse aux vers luisants; les autres n'ont rien à craindre. »

*
* *

Un exemple à l'appui de ces vérités.

C'était aux approches du 15 août.

Un homme important se rendit au ministère pour recommander deux personnages de ses relations à la bienveillante attention du chef de division.

« L'un, dit-il, est M. X...?

— Qu'est-ce que c'est que M. X...?

— C'est l'auteur d'un ouvrage sur l'art de fabriquer la Chartreuse au quinzième siècle, ouvrage compacte, plein de recherches que personne n'a lues.

— Va pour M. X.... il n'est pas compromettant.

— L'autre est M. Z....

— Diable!

— Garçon de mérite,

— Sans doute, mais il a fait trente volumes, il a collaboré à un nombre infini de journaux.

— C'est vrai.

— Cela ferait crier après nous.... c'est impossible. »

*
* *

C.... est superstitieux; il attribue tous les accidents de sa vie à une influence quelconque.

« C'est singulier, disait-il, ma pièce ne fait pas de recettes, et cependant *j'ai changé de café.* »

*
* *

Un boursier causait affaires.

« A notre époque, il faut, avant tout, faire fortune. Riche ou pauvre, il n'y a pas de milieu. *C'est Toulon ou tout l'autre.* »

*
* *

M. et Mme X.... sont un exemple frappant des heureux résultats d'une confiance mutuelle.

Monsieur a confiance en madame qui a des intrigues et madame est parfaitement tranquille sur les mœurs de monsieur qui la trompe.

Cet heureux mari disait au confident qu'il a choisi :

« J'ai reçu une lettre d'Amanda.... Elle accepte le rendez-vous!... Seulement, je ne sais où cacher sa lettre; bien que ma femme ne m'adresse jamais de questions, elle ouvre mes tiroirs et fouille dans mes poches.... je ne sais donc où serrer la lettre d'Amanda.

— C'est pour que ta femme ne la trouve pas?

— Oui.

— Eh bien, mets-la dans ton paroissien. »

X

La température grimacière que nous traversons, ces alternatives de soleil et de pluie, cette salade de nuages me rappellent une folie de ce comique à gros effets que nos pères ont tant aimé, j'ai nommé Odry que les académiciens eux-mêmes ne peuvent évoquer sans passer la langue sur leurs lèvres.

Cet insensé que la camisole de force n'aurait pas empêché de faire des calembours, ce niais colossal qui a été un des démolisseurs de l'époque, ce pitre qui a porté un coup terrible à la famille en disant : *un père aussi enrhumé que le mien;* qui a touché la musique au cœur, en s'écriant : *Es-tu seulement de*

la force de Paganini? ce jocrisse impudent qui a sapé l'autorité dans sa représentation synthétique, — la gendarmerie, — ce cabotin qui n'a respecté ni l'art du dentiste, ni l'amour, ni la gravité municipale, Odry avait des façons à lui de s'amuser.

*
* *

Un jour de carnaval, il se déguisa en *voleur*, remplit ses poches de foulards et de couverts d'argent, se vola une montre pendue au chevet de son lit, et s'échappa dans la rue, s'imaginant qu'il était poursuivi.

Dès qu'il apercevait l'uniforme d'un sergent de ville, il fuyait.

Vers midi, lassé de ce rôle, il résolut de s'arrêter.

Il se costuma en gendarme et se dit :

« La police n'a pu me découvrir, voyons si je serai plus heureux. »

Il redescendit dans la rue et suivant la même route que le matin, il se mit à sa poursuite.

Mais dès qu'il arrivait à l'une des stations où son voleur s'était arrêté, Odry ne s'y trouvait pas.

Il se déguisa encore en voleur et prit une autre route; puis se remit en gendarme pour courir de nouveau après lui-même.

Ce ne fut que vers huit heures du soir qu'il parvint à se mettre les menottes.

*
* *

Ce monologue à tiroirs, cette comédie à travestissements qu'il avait jouée pour lui même, avait rempli sa journée. Il s'était arrêté par défaut, empoigné par contumace, il s'était amusé avec son fantôme....

C'est ainsi que le temps se costume en hiver et reprend peu après ses habits de printemps pour se donner la chasse à lui-même.

Le soleil est le gendarme, le nuage est le voleur et le ciel fait son mardi gras.

Puissions-nous lire d'ici à peu de jours dans les colonnes de nos grands frères de la politique cette phrase sacramentelle :

« L'horizon s'éclaircit ! »

*
* *

En attendant, M. et Mme de Komissarof, récemment anoblis par le czar, sont recherchés et courus

de la haute société de Saint-Pétersbourg; ce sont tous les soirs des dîners, des soupers et des fêtes nouvelles.

« Nous ne craignons qu'une chose, dit un journal russe, c'est qu'on ne finisse par abrutir ces braves gens. »

Eh bien! ne faut-il pas les abrutir pour qu'ils soient réellement à la hauteur de la noblesse contemporaine?

Ne faut-il pas leur souffler l'exagération de leur importance, gonfler leur vanité au détriment de leur cœur et les préparer peu à peu à voir leurs enfants courir les steeple-chases et passer la nuit au jeu?

Ce n'est pas du jour au lendemain qu'on peut enseigner la grande vie à un honnête ouvrier; il faut du temps pour persuader à un travailleur que, après une action d'éclat ou un coup de fortune, il est nécessaire de prendre sa place parmi les inutiles.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Le deuxième fut le fils du premier.

Rien de mieux, c'était le moyen d'éviter qu'il y eût trop de soldats à un moment donné et que tous ces soldats ne demandassent le même bonheur.

Mais que les arrière-petits-neveux des amis du soldat heureux viennent afficher des prétentions

qui ne reposent sur aucun fait dont le souvenir nous soit resté, c'est là ce qui a lieu de nous surprendre.

Douze cents individus ont changé de nom depuis vingt ans; vont-ils faire souche d'aristocrates? Devrons-nous leur céder le pas, par cela seul que la vanité leur a légué le nom d'une terre qu'ils ont même déjà aliénée?

Il est curieux de lire au *Bulletin des lois* le nombre des gens nommés: Durand, Martin, Cochon, Perrot, Bichet, qui, n'étant pas satisfaits de ces appellations patronymiques, ont demandé et obtenu l'autorisation de prendre des noms plus ou moins ronflants, tels que d'Aubigny, de Valfleuri, de Montjoyeux et de Fortcastel.

Ceux-là n'oseront pas trop nous en conter, mais je vois d'ici poindre leur progéniture!

Les enfants de M. Cochon diront-ils à nos fils: Vous n'êtes pas gentilshommes!

*
* *

Tant que ç'a été la gloire du père qui rejaillissait sur les enfants, on n'a pas trop murmuré; mais quand ce n'est plus que l'intrigue de quelques im-

béciles qui prétendent jouer à la croisade, la risée reprend ses droits.

Je préférerais, je l'avoue, la noblesse comme on la comprend en Chine où le mérite personnel est seul compté.

Chez ces Chinois dont les paravents ont donné au peuple français une idée bien superficielle, la noblesse n'est point héréditaire; elle ne descend pas, elle remonte.

Tout homme qui a conquis la noblesse anoblit toute sa race ascendante; les générations successives qui ont produit ce mérite et cette valeur sont déclarées nobles; mais les fils de ce gentilhomme ne sont que des citoyens comme les autres: c'est à eux de se créer une situation, de se montrer dignes de leur père ou de démériter de sa race.

*
* *

On évite ainsi l'abus et le ridicule des grands noms portés par de petits hommes.

Qu'on annonce dans un salon :

« Le duc Enguerrand de Marigny ! »

Chacun se retourne pour contempler le descendant du coadjuteur du Roy, et on aperçoit un petit bonhomme, les lèvres pincées, le nez écrasé, à la

voix nuancée de prétentieuses inflexions. Il a trop de col et trop de manchettes; il est grotesque malgré ses gants et malgré son nom.

Si je n'écoutais que mon orgueil de manant, je lui allongerais volontiers un coup de pied pour lui apprendre qu'il devrait s'appeler Baptiste !

*
* *

Johnston, président actuel des États-Unis, recevait, il y a quelque temps, la visite d'un ex-officier prussien. Ce jeune homme, forcé de quitter son pays, où une nuée de créanciers troublait son repos, était venu en Amérique avec l'espoir d'y faire son chemin dans la carrière militaire.

Il remit au président plusieurs lettres de l'ambassade américaine à Berlin.

Quand M. Johnston en eut pris connaissance, le Prussien ajouta qu'il était « de vieille noblesse. »

« Monsieur, lui dit avec bonté le président, nous avons l'esprit large, *cela ne vous nuira pas chez nous.* »

*
* *

Il n'y a pas en France plus de dix ou douze familles titrées qui portent le nom exact auquel elles ont droit.

Nous rencontrons chaque jour des individus qui se font appeler du nom d'une famille notoirement éteinte.

Comment ce miracle s'est-il accompli ?

C'est ce qui deviendra de plus en plus obscur.

Le mérite personnel, la valeur intrinsèque de chaque personne est si bien la seule chose à considérer, que la France oublie les titres de ses grands hommes pour ne conserver que leur nom.

Ainsi le baron de Montesquieu, le vicomte de Turenne, le marquis de Mirabeau, le vicomte de Chateaubriand ne s'appellent plus aujourd'hui que Chateaubriand, Mirabeau, Turenne et Montesquieu.

Il semble qu'on les trouve tellement supérieurs à leurs titres qu'on les en dépouille pour ne leur laisser que leur gloire.

Grands hommes, ils redeviennent peuple.

XI

« Et vous pensez que la banalité passe comme un rouleau de fonte sur les aspirations et les sentiments de ce monde nocturne, et qu'elle n'y laisse qu'une surface plate et grise comme celle du macadam?

— Je dis et je soutiens qu'il n'y a pas une nature noble et généreuse qui puisse résister à cette vie de dissipation. Les filles enseignent le mépris de la femme, il ne reste aux jeunes gens qu'égoïsme et lassitude; Marguerite Gautier est l'invention d'un poëte; Dalila n'a que faire d'une paire de ciseaux,

il n'est plus besoin de couper les cheveux, il suffit d'attendre qu'ils tombent.

— Eh bien! écoutez cette histoire. Tout Paris connaît les personnages..... Vous les jugerez comme il vous plaira? »

*
* *

Il y a six mois environ, une rumeur étrange vint troubler la population des voitures empanachées et des cabinets particuliers.

La plus élégante et la plus recherchée des amazones de la cinquième heure, Sarah qui menait ses amants à coups de cravache, Sarah, la fée du Rœderer, le démon qui avait terrassé saint Michel, Sarah venait de disparaître subitement.

Vous savez ce que c'est qu'une femme qui part. Elle fait venir un tapissier et lui vend trente mille francs comptant le chêne, le palissandre et le bois de rose qui ont ruiné dix princes russes; elle adjuge en bloc à un usurier d'écurie des chevaux qu'elle a disputés à un pair d'Angleterre, elle met ses bijoux dans une cassette, vingt-quatre chemises et douze robes dans une malle — et il n'y a plus chez elle d'autre trace de son passage qu'un léger parfum d'ambre et d'iris.....

Tendre par caprice, rêveuse par accident, carac-

tère prismatique se décomposant et se recomposant à l'infini, insouciante comme un enfant, prodigue comme une princesse, Sarah laissait un vide dans les rangs; son départ fut un demi-deuil général.

*
* *

Le plus touché de cette fugue fut certainement Daniel. Daniel avait fait pour Sarah d'énormes sacrifices; il avait seul le droit de l'accompagner dans une avant-scène, et de la faire monter dans sa voiture, à l'issue du spectacle, pour aller retrouver les convives accoutumés au grand 16 ou au grand 6.

« Où peut-elle être? » se demanda-t-il.

Il y a évidemment un amour sous jeu. Sarah s'est offert une première passion, genre de maladie qui se traite en Suisse ou en Italie. Elle reviendra, et si elle n'a pas mangé son fonds, il est certain qu'elle va se dissimuler dans quelque chalet verdoyant jusqu'à pleine et entière lassitude. Il s'agit donc de battre les environs de Paris jusqu'à ce qu'une touffe de clématites et un bruit de baisers viennent me dire : c'est là.

Daniel commença sa tournée par Versailles, Saint-Germain, Ville-d'Avray, Sèvres, Saint-Cloud,

Auteuil; il ne découvrit rien qui pût le mettre sur la trace qu'il cherchait.

Il se tourna alors du côté d'Enghien, Montmorency et Épinay.

Comme il prenait un billet à la gare du Nord, il avisa un jeune homme dont l'air de parfaite béatitude lui fit l'effet d'une bravade.

« Qu'a donc ce gaillard-là, murmura Daniel, pour être si heureux? A-t-il triomphé de quelque résistance bourgeoise? Va-t-il épouser une cousine? C'est mieux que cela peut-être. Ce jeune homme est mieux aimé qu'un autre, et par une femme qui entend son affaire.... Voilà l'amant de Sarah! »

Le jeune homme descendit à l'Isle-Adam et se dirigea vers une maisonnette qui trempait ses marches dans l'eau calme de l'Oise. Daniel le suivit, et à peine le rival qu'il avait deviné eut-il refermé la porte derrière lui, que les premières mesures d'une valse bien connue vinrent frapper l'oreille de Daniel.

Plus de doute, Sarah était là.

*
* *

Daniel frappa et sonna jusqu'à ce que le jeune homme se fût présenté à la grille.

« Qui demandez-vous ?

— Je veux parler à Sarah.

— Il n'y a personne de ce nom dans cette maison.....

— Je viens de la voir derrière ce rideau et je vous dis que j'ai besoin de lui parler.

— Je vous répète, monsieur, que je ne connais pas Sarah.....

- Et moi, monsieur, je vous dis que vous en avez menti.

— C'est bien, votre carte !

— La voici.

— A demain. »

*
* *

Le lendemain, à neuf heures du matin, on sonna chez Daniel.

Son valet de chambre fit entrer une femme voilée qui s'approcha du lit de Daniel, découvrit son visage et lui dit en pleurant :

« Je t'en supplie, ne le tue pas ! C'est un enfant, il ne sait pas se battre, l'affaire est indigne de toi.

— Mais, ma chère amie, balbutia Daniel un peu confus, comment veux-tu que je me tire de là ?

— Tu sais comme nous sommes, nous autres, reprit Sarah, il arrive un jour de notre vie où nous voudrions racheter le passé au prix de notre sang. J'en suis là. Tu es gentilhomme, j'ai été ta maîtresse, tu me comprends !

— La situation est embarrassante, soupira Daniel.

— Je t'en supplie, dit Sarah en tombant à genoux, écris-lui un mot que je lui rapporterai.... C'est un hasard qui me l'a fait connaître ; il n'est pas de Paris, il ignore qui je suis.... Daniel, je n'ai jamais été heureuse, je te devrai plus que la vie. Tu t'es battu si souvent, quel besoin as-tu de cette affaire ?

— Tu le veux? fit Daniel.

— Oh ! merci ! » s'écria Sarah en lui couvrant les mains de baisers.

Daniel écrivit quelques lignes de regrets, parla d'un malentendu, et s'en tira fort galamment, en somme.

« L'adresse ?

— Monsieur Paul d'Ambarès.

— Merci ! » dit de nouveau Sarah qui mit toute son âme dans un serrement de main.

Et elle sortit.

*
* *

Peu d'instants après on sonna de nouveau chez Daniel.

« Mon frère ! s'écria une jeune fille pâle et tremblante.

— Comment, Lucie, toi ici ?

— Je suis arrivée ce matin à cinq heures avec notre père, nous sommes descendus à l'hôtel du Louvre, et je me suis échappée pour te voir la première. Daniel, je suis perdue. Un jeune homme est venu chez nous; il arrivait de la Martinique et apportait une lettre à notre père. Il est resté plusieurs mois à Brest, il était notre hôte habituel, il m'a dit que notre père ne consentirait à nous unir que s'il y était forcé.... Je l'aimais.... Je le voulais pour mari.... et tout à coup il est parti, me laissant là, sans nouvelles, et tremblant à chaque instant que ma faute se découvre ! »

Daniel était oppressé, nerveux, glacé.

« Son nom ? demanda-t-il.

— Paul d'Ambarès. »

Daniel réfléchit un instant.

« Tu vas monter en voiture, dit-il à sa sœur, je t'accompagnerai jusqu'à la gare du Nord. Il faut te

rendre à l'Isle-Adam. Là, tu frapperas à une maison que je vais t'indiquer.... Tu demanderas Sarah, et après avoir dit ton nom à cette femme, tu lui raconteras tout ce que tu viens de me dire. Je me charge d'expliquer ton absence à notre père. Il n'y a pas une minute à perdre.... Partons vite! »

*
* *

Deux jours après cette scène, il y avait grande rumeur à la Maison-d'Or.

« Sarah est retrouvée!

— Bah!

— Plusieurs d'entre nous ont reçu une invitation à dîner chez elle, dans une villa, au bord d'une rivière; c'est du dernier galant.... Nous y allons tous, pour fêter cette résurrection. »

La petite maison de l'Isle-Adam attendait, en effet, ses hôtes.

Il y avait quinze couverts dans la salle à manger.

Les convives arrivèrent par le train de six heures; Daniel en était.

Paul d'Ambarès assistait avec un étonnement

mêlé d'impatience à cet envahissement de son bonheur.

On se mit à table.

*
* *

« Nous diras-tu enfin, maudite poseuse, dit un des convives en s'adressant à Sarah, quelle idée t'a prise de venir t'enterrer ici? Que fais-tu le soir?

— Je vous oubliais, dit Sarah. Je suis comme les renards apprivoisés qui redeviennent sauvages dès qu'on les laisse seuls.

— Sarah, demanda Paul en frémissant, pourquoi cet homme vous a-t-il tutoyée?

— Tais-toi donc, dit Sarah, avec ses airs d'autrefois, tu ne vas pas nous la faire! »

La pauvre fille avait peine à retenir les larmes qui étincelaient dans ses yeux.....

Paul ne comprit pas.

« Dis donc, Sarah, reprit un jeune homme à favoris foncés, il me semble que tu as maigri, ma fille?

— Tu crois?

— Fais voir. »

Sarah enleva brusquement une collerette de gaze

et étala ses luxuriantes épaules devant les regards d'amateurs de ses hôtes.

« Sarah, vous êtes folle! » s'écria Paul d'Ambarès.

Ce fut une huée générale.

« Ah çà! est-ce qu'il va nous raser longtemps ce petit?

— Sarah, fais donc coucher l'enfant....

— Monsieur croit que c'est arrivé!

— Il est d'un convaincu!

— C'est un petit mangeur de fer.

— Sarah lui aura dit qu'elle était chez ses parents!....

— C'est un Armand Duval en nourrice..... »

Paul se leva.

« Messieurs, demanda-t-il, pourquoi traitez-vous ainsi madame?

— Parce que cela lui fait plaisir, jeune homme.

— Qu'est-ce donc que Sarah?

— C'est ma Sarah, ta Sarah, leur Sarah, notre Sarah! Elle nous a toujours donné nos huit jours, bel adolescent; nous l'avons tous plus ou moins gobée, mais je n'en ai pas encore rencontré de votre force! »

Paul saisit un couteau; on se jeta sur lui et on le porta dans la pièce voisine où il fut couché sur le canapé et solidement amarré.

« Oh! c'est trop de souffrance, dit-il à Daniel, je me tuerai demain.

— Monsieur, lui dit Daniel, on n'a pas le droit de se tuer quand il y a quelque part une femme et un enfant qui vous attendent. »



XII

Au train dont vont les choses, il est probable que d'ici à quelques années on ne se mariera plus que dans les départements éloignés. Le mariage est devenu si rare à Paris que, quand une noce apparaît dans un coin du bois de Boulogne, la population s'y porte en foule pour contempler une dernière fois peut-être cette curiosité sociale.

Dans la bonne compagnie, le mariage est considéré comme une nécessité qu'il faut subir ; c'est une concession qu'on fait au passé, mais qui n'existe que dans la forme ; une confédération hel-

vétique où le mari, — ministre sans portefeuille, — se charge des Relations extérieures, tandis que les soins de l'Intérieur sont dévolus à la femme.

Le mariage est encore une raison sociale; Monsieur, Madame et Cie. Le domicile d'un garçon ne peut être qu'une succursale, le toit conjugal est un comptoir sérieux, le siége d'une administration.

La femme de nos jours a trop à faire de s'occuper d'elle-même pour avoir le temps de s'occuper de son mari.

*
* *

Il y a de cela un demi-siècle, quand une femme intelligente et bien née épousait un jeune homme de médiocre fortune, elle savait le fond qu'elle pouvait faire sur lui. Une démarche opportune, un sourire bien placé profitaient à l'association. La femme poussait le mari, c'était l'expression consacrée.

Aujourd'hui, le mari doit tout faire par lui-même; si la femme le pousse, c'est par acquit de conscience, avec mauvaise humeur et en rechignant.

Elle semble dire : Dieu ! que cet homme pèse sur les épaules !

Elle pousse son mari, comme elle pousserait un soupir !...

*
* *

Le hasard a fait tomber entre nos mains quelques fragments d'une correspondance qui nous a paru fort instructive.

S'il y manque une tête et une conclusion, le lecteur saura les suppléer. Ce n'est pas un roman, c'est un chapitre en feuilles volantes.

*
* *

EDMOND A M. DE L....

« Vous n'ignorez pas, mon cher père, que l'Océan est traversé par de vastes courants qu'on appelle les fleuves de la mer. Chacun d'eux roule ses eaux plus chaudes et plus claires au milieu des vagues qu'il divise et avec lesquelles il ne se confond jamais. C'est comme une voie lactée qui raye la mer et marche à l'un des pôles.

« Il semble que l'humanité soit traversée par des courants de ce genre qui entraînent ceux qu'ils ren-

contrent et les conduisent à une aventure commune, à un sort imprévu, auquel on ne songeait pas la veille et qui devient tout à coup une situation presque générale.

« Il est des malheurs à la mode et des accidents qui se multiplient d'une si prodigieuse façon, qu'on dirait qu'ils ont été semés, et les récoltes de ce genre sont toujours abondantes, car elles n'ont à redouter ni la gelée, ni la grêle.

« On n'a jamais pu savoir si c'est la première poule qui est sortie du premier œuf ou si c'est le premier œuf qui est sorti de la première poule.

« On n'a pu savoir davantage pourquoi le feu qui fait durcir les œufs fait fondre le beurre.

« Est-ce la *Dame aux Camélias* qui a multiplié les poitrinaires? ou bien est-ce parce qu'il a rencontré beaucoup de poitrinaires que M. Dumas a eu l'idée d'écrire la *Dame aux Camélias?*

« Quoi qu'il en soit, toutes les femmes se sont mises subitement à tousser et à porter leur mouchoir à leurs lèvres.

« Vous avez encore remarqué comme moi, mon cher père, que lorsqu'une époque se met à dégainer, il y a quinze duels tous les matins. Pourquoi? Le point d'honneur est-il plus souvent mis en jeu?

La manie de l'agression est-elle devenue plus commune? Non. C'est un courant.

L'imitativité, comme dit un aliéniste de mes amis, est un genre de folie que l'homme évite difficilement.

Un mari qui tue sa femme donne à cinq cents maris l'idée de se débarrasser de la leur.

Un suicide entraîne vingt autres suicides, et le premier des négociants qui s'est tué la veille d'une faillite a causé la mort de beaucoup de braves gens qui, sans ce fatal exemple, auraient vécu très-heureux après s'être trouvés, une fois par hasard, audessous de leurs affaires.

C'est ici, mon cher père, que je fais appel à tous les grands sentiments et au fonds d'inépuisable tendresse que je vous ai connus.

Est-ce parce qu'on a joué *Héloïse Paranquet* que je me suis réveillé un matin avec un enfant sur les bras? Ai-je été entraîné dans un des courants dont je parlais tout à l'heure? Peu importe, l'enfant est là.

Savez-vous, à ce propos, que c'est encore une mode changée? De votre temps, l'homme plantait là la mère et l'enfant; il ouvrait comme un parapluie l'article de loi qui interdit la recherche de la paternité et se débarrassait à la fois d'un obstacle et d'un devoir.

Les femmes ont changé tout cela.

Une d'elles tombe un jour dans votre vie, sans que vous ayez rien fait pour le mériter. Elle vous enivre, vous séduit et disparaît, — ne laissant entre vos bras que la preuve vivante de votre faute.

Le jeune homme abandonné doit alors commencer la lutte. Les sourires de la foule ne le découragent point, il est père !

Si les finesses de la couture et l'art de confectionner la panade lui sont étrangers, ce qui est mon cas, le jeune homme se double d'une servante; et tandis que celle qui l'a séduit galope, libre de tout souci, dans les allées du bois de Boulogne, l'infortuné se lève la nuit, plein d'anxiété, quand il entend pleurer dans la chambre voisine.

C'est lui qui verse l'eau sucrée, mais aussi c'est à lui qu'on tend les bras; il sèche les larmes et récolte les sourires; il n'a qu'un sexe, mais il a deux cœurs.

Tout ceci peut-il durer ? Voici deux ans que Bibi habite le petit entre-sol que vous m'avez connu rue Taitbout, lors de votre dernier voyage à Paris. Je l'envoie chaque jour aux Tuileries, mais l'air de Paris n'est pas bon aux enfants. Mes tapis gênent Bibi; il joue avec ma pipe turque que l'on a affublée d'un costume d'artilleur, — l'ensemble est fort ressemblant, du reste; — dans la petite charrette

que je lui ai donnée, il roule des bouts de cigares et des enveloppes de maryland. On ne peut le faire sortir le soir, — il devient pâle et s'étiole.

J'ai rêvé pour lui de la pelouse verte de votre jardin, mon cher père, j'ai rêvé de l'air de votre Vendée; —j'ai aussi rêvé de la sévérité de ma mère qui m'a dit un jour que nous causions d'une aventure semblable : « Je n'aime pas ces enfants-là. »

Ces enfants-là n'ont-ils pas le même cœur et la même fragilité que les autres? les mêmes innocences et les mêmes caresses? Oh! dites-lui qu'il faut les aimer d'autant plus qu'ils naissent déshérités!

Depuis que j'ai résolu de vous raconter mon histoire, il me semble que je vois Bibi sur vos genoux, puis, remplissant de sable cette charrette qui a pris tant d'importance dans sa vie; les enfants aiment l'herbe et la terre et les feuilles. Voulez-vous changer pour lui les bouts de cigare de la rue Taitbout contre les marguerites de votre jardin?...



M. DE L.... A SON FILS EDMOND.

J'en apprends de belles ! et je te réponds au galop, sans réfléchir, sans consulter. Tu as agi en homme de cœur ; le patriarche de l'histoire sainte sacrifiait son fils à Dieu, il ne l'eût point sacrifié aux convenances de sa tribu. Certes, quand j'aurai gardé cet enfant auprès de moi, quand je l'aurai vu grandir, il me prendra parfois une tristesse en songeant à l'aveu pénible qu'il faudra lui faire un jour.

Je ne te le cache pas, Edmond, cette pensée troublera peut-être mon bonheur. Tu sais si j'aime les enfants, à plus forte raison le tien. Éloigné de toi, je n'avais de regards que pour le passé, je vivais sur ce qui n'est plus. Tu nous apportes l'avenir, je le prends comme tu le donnes. Ta mère destine à Bibi un mouton qu'on apprivoisera pour lui. Germain a déniché hier une couvée de merles, je les ai fait mettre en cage, ils remplaceront ta pipe turque.... Arrive vite, les enfants sont les poupées des vieilles gens, et il me tarde de m'amuser.

EDMOND A M. DE L....

Merci! je pars demain; ma lettre n'arrivera que deux ou trois heures avant moi, j'apporte une cargaison de canons et de polichinelles, et je me sens tout heureux de devoir le jour à des êtres bons et généreux comme vous.

Vous rappelez-vous Gontran, mon cher père? cet ami que nous avons rencontré un matin, et que je vous ai présenté?

Eh bien! Gontran est logé à la même enseigne que moi; nous en sommes tous là, vous dis-je! Il a une petite fille qui pousse dans ses deux mille francs de loyer. La nuit dernière, elle a eu des convulsions, et Gontran, tout effaré, croyant à un grand danger, s'est rappelé avec terreur que la petite n'était pas baptisée.

A Paris, on ne pratique guère, mais on n'oublie pas tout à fait.

Je crois même que, si on ne va pas aux offices, c'est parce que le bruit des voitures empêche d'entendre le son des cloches... Enfin, Gontran se rappelle que l'imminence d'un péril autorise le père à se substituer au prêtre : il saisit un verre d'eau et

baptise lui-même son enfant. Ce n'est que le lendemain, quand la crise fut passée, que ce père parisien s'aperçut qu'il s'était trompé, et que ce qu'il avait pris pour de l'eau n'était que du champagne en carafe. La faute fut chrétiennement réparée; mais cet épisode m'a confirmé dans la pensée que, lorsqu'un enfant est venu de travers, c'est une raison de plus pour le faire pousser droit.

Ainsi ferons-nous pour Bibi, si vous le voulez bien.

Merci pour l'agneau, merci pour les merles — et vive Dieu!

XIII

INVISIBLE!

Vous rappelez-vous un drame qui s'est dénoué en cour d'assises, il y a de cela dix ans à peine? Une des plus jolies actrices du Vaudeville, Clotilde, fut assassinée par son amant, le baron G.... Le baron avait vingt-huit ans à peine; il était seul avec Clotilde, et prétendit que, en se réveillant, il l'avait trouvée baignant dans son sang et un stylet planté dans le cœur.

Le jeune homme fut arrêté et ne put que protester de son innocence. Il comparut devant la cour le

14 mars 1855, et s'empoisonna dans sa prison pour échapper à une condamnation probable.

* * *

Le mot de l'énigme vient enfin d'être donné par un fou qui semble, après plusieurs années de traitement, avoir recouvré la raison, au moins en partie. Le récit est étrange et dit assez dans quelle voie fatale est poussée la jeunesse parisienne.

Cinq ou six jeunes gens avaient soupé dans un cabinet de la Maison-d'Or. Il était deux heures du matin. Les serviettes rejetées sur la table, les bouts de cigare éteints sur une couche de cendres, les assiettes où le verre à liqueur se remplissait encore de chartreuse et de fine champagne, tout disait que l'heure de la dernière causerie était arrivée.

C'est le moment des confidences et des divagations, des rêveries et des aveux; chacun place son mot et les intimes pensées s'évadent avec la fumée des fleurs de Cabanas.

« Si j'avais aujourd'hui, disait l'un des convives, les soixante mille francs de rentes que j'ai laissés au club, j'achèterais la meute de la Richardière qu'on vend demain, mais j'ai déjà assez de mal à

nourrir mon valet de chambre et deux chevaux. Tu reviens sur l'eau, toi, Henri ?

— Oui, j'ai eu deux ou trois mains cette semaine, je ne perds plus que vingt mille francs.

— Combien as-tu rattrapé?

— Deux cent mille.

— Ton père va bien ?

— Il est voûté, mais je crois que c'est une garantie de solidité, comme l'inclinaison pour une tour. »

*
* *

Un tout jeune homme, Henri de C..., à demi couché sur un divan, restait seul étranger à la conversation.

Absorbé dans ses réflexions, il fixait du regard une draperie de velours qui laissait échapper un rayon de lune, et de temps à autre ses lèvres remuaient sans qu'il proférât un son.

« A quoi penses-tu, Henri? cria un des causeurs.

— Moi ? fit-il comme un homme qu'on réveille, je ne pense à rien.

— Il a son idée fixe, » reprit l'interlocuteur en s'adressant à la galerie.

Puis, se levant, il frappa sur l'épaule du jeune homme, et ajouta en riant :

« Tu n'y arriveras pas, mon ami ! Tu auras beau faire, tu ne trouveras pas la solution.

— Qu'est-ce donc? demandèrent les autres.

— C'est bien simple, dit celui qui paraissait connaître le secret des rêveries de son compagnon, Henri ne s'intéresse plus à la vie. On lui apprend que *Monitor* est arrivé premier d'une demi-longueur, il répond : Qu'est-ce que cela me fait? On lui raconte que Sarah a mis ses bijoux au mont-de-piété, que le vicomte des Abois trichait au jeu, que Grivescoff a lâché Henriette, que Castelfondu est parti pour l'Australie, il reste impassible à toutes ces nouvelles autrement graves que les dépêches de l'agence Havas.

— Pourquoi? demanda-t-on.

— D'autres envient un équipage, une villa, une chasse, un cheval, une femme; seul, il n'envie rien. Ses désirs sont au-dessus du vulgaire ; l'enfant qui demandait une étoile était facile à satisfaire, quand on sait ce que convoite si ardemment notre mélancolique camarade !

—Qu'est-ce donc? reprirent les autres.

— Cherchez dans les contes de fées, dans les aventures des génies, dans la magie noire et blanche, — et vous trouverez....

— Dis-le tout de suite !

— Eh bien ! Henri veut être invisible !

— Invisible? firent tous les convives à la fois.

— Et il y pense sérieusement! Il cherche des combinaisons d'éther et de chloroforme, il s'occupe sérieusement, en un mot, d'arriver à son but. »

Henri se leva, fort pâle, et dit simplement :

« Ce qui vous étonnera bien davantage, messieurs, c'est que j'y arriverai. »

Les jeunes gens le regardèrent d'un air de compassion.

« Et que feras-tu, demanda l'un d'eux, quand tu seras invisible?

— Ce que je ferai, je vais vous le dire! »

*
* *

Il sonna et fit servir un punch et du champagne.

« Je ferais, dit-il alors, plus de bien que de mal. Je prendrais ici pour mettre là. J'attaquerais impitoyablement les abus et les injustices. Je frapperais les traîtres, les hypocrites et tous les êtres malfaisants. Jamais lieutenant de police n'a mieux compris que moi les devoirs que je m'imposerais. Je serais à la fois l'opinion, la justice et la condamnation.

— Voilà pour le bien, où serait le mal?

— Le mal? dit le jeune homme, je ne sais pas si ce serait un mal.

— Mais encore?

— Eh bien, j'irais chez Clotilde.... j'entrerais chez elle avec le vent et je reviendrais dans cette chambre où j'étais accoutumé de me trouver avec elle. Là, j'écouterais ce que lui dit un autre homme, j'assisterais à cette scène d'amour. Elle lui ferait sans doute les mêmes serments et les mêmes protestations qu'elle avait coutume de me débiter; je n'en perdrais ni un mot, ni un geste. La certitude de la vengeance calmerait mes sens et me donnerait la force d'aller jusqu'au bout. Alors, au moment où je verrais les lèvres de Clotilde s'approcher des lèvres de son amant, je serais là, un genou en terre, guettant le cœur qui m'a trahi et j'y plongerais un couteau.

Satisfait, assouvi, je verrais alors le désespoir et la terreur de l'autre, je toucherais ses larmes, et quand j'entendrais les voisins accourus demander : Où est l'assassin? ce me serait une joie étrange de voir cet homme prendre sa tête à deux mains et chercher autour de lui.

Où est l'assassin?— Personne! — Il n'y avait que vous ici, la porte est fermée.

Et je le verrais marcher entre les gardes, l'œil égaré, confondu.

J'entrerais dans sa prison, je compterais ses angoisses et ses hontes.

Si la justice manquait de preuves, j'en porterais chez lui; je mettrais sur sa cheminée un couteau

semblable à l'autre, j'élargirais les taches de sang sur sa chemise; et si le bourreau était malade, je m'offrirais aux geôliers avec le masque noir de l'exécuteur de Charles Ier.

— Il est fou, » dirent les soupeurs.

*
* *

Les verres s'étaient emplis et vidés plusieurs fois. Henri sortit et se dirigea machinalement vers la maison de Clotilde. Il sonna, la porte s'ouvrit. Il passa sans bruit devant le logis du concierge, et comme il avait conservé la clef de l'appartement, il put arriver jusqu'à la chambre de sa maîtresse.

Celle-ci ne poussa pas un cri, tant le coup porté fut terrible.

Henri descendit alors et regagna sa demeure.

Le concierge ne se rappela point le lendemain qu'il avait ouvert la porte au milieu de la nuit. Il prétendit que, à chaque fois, le locataire s'était nommé.

Nulle trace de violence chez Clotilde, aucun vol n'avait été commis, il n'y avait chez elle que le baron, on ne put accuser que lui.

Il est certain que Henri s'était cru invisible, car, dans la maison de santé où on le fit entrer peu de

temps après, il avait la prétention de n'être vu de personne et riait beaucoup quand on faisait semblant de le chercher.

*
* *

C'est toujours pour des créatures de cette espèce que de semblables malheurs arrivent.

On aime rarement une honnête femme au point d'en perdre la raison.

Un homme se suicide par amour ou se fait tuer en duel pour une courtisane, il ne le ferait pas pour la jeune fille qu'il aurait épousée.

Décidément — chez une femme — l'honnêteté de moins, c'est quelque chose de plus.

*
* *

Un peu d'actualité, puisque nous causons à bâtons rompus.

Une célébrité du demi-monde, Mme A..., un peu gênée comme toutes les femmes par le temps qui court, entra dernièrement dans un magasin de nouveautés.

Elle se fit montrer plusieurs étoffes.

Le marchand indiqua le prix et stipula que la vente ne pouvait se faire qu'au comptant.

« Au comptant? s'écria la dame, mais je trouverai cela partout! »

*
* *

Un abonné du *Siècle*, adressant son renouvellement à l'administration, y a joint la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous faire parvenir la somme de vingt-trois francs pour continuer mon abonnement *séculaire*.

« J'ai l'honneur, etc. »

*
* *

Hier, dans l'après-midi, un rassemblement s'était formé au coin de la rue Sainte-Anne.

Deux individus s'étaient pris aux cheveux et s'allongeaient des coups de poing dans toutes les directions.

« Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda un passant.
— Cela n'est rien, répondit un boursier, c'est une tentative de congrès! »

XIV

Il arrive toujours un moment où toute intrigue se découvre, où toute crise se dénoue ; c'est ce moment-là qu'on appelle le moment fatal.

Jamais le hasard, ce dieu à mille faces, ne s'est prodigué sous des formes plus variées que dans les dénoûments conjugaux.

C'est un concours de circonstances si étranges qui a amené la séparation de M. D.... et de sa femme, que je manquerais à tous mes devoirs en ne divulguant pas ce secret.

Mme D...., mariée depuis quelques mois à peine, avait un amant. Jeune, remarquablement

belle et d'une famille galante, elle n'avait pu se faire à la monotonie du pot-au-feu. Il va sans dire que M. D.... ne se doutait de rien.

Un soir, l'heure du dîner arrive et Mme D..., qui était allée se promener avec Mme Benoiton, ne paraît pas à la maison.

Six heures sont sonnées, le mari attend. Sept heures, sept heures et demie, huit heures, personne ne paraît.

M. D... est très-inquiet, il marche à grands pas dans l'appartement, il descend dans la rue et s'informe aux boutiquiers du voisinage, aucun d'eux n'a vu sa femme.

A neuf heures et demie seulement, celle-ci rentre, souriante, et s'écrie de l'air le plus naturel du monde :

« Comment, mon ami, tu m'as attendue pour dîner?

— Sans doute, je suis dans une inquiétude mortelle. Je n'ai pas même songé à dîner, je n'avais pas faim. Que pouvais-je penser? J'ai fait la revue de tous les accidents qui peuvent arriver à Paris, une voiture versée, une chute, la roue d'un camionneur sur la poitrine.... Enfin, tu vas me dire d'où tu viens ?

— Oh ! mon Dieu ! mon ami, c'est bien simple. Fi-

gure-toi que j'étais allée voir cette bonne Fernande qui donne un concert dans quelques jours. Tu sais que, quoique artiste, c'est une femme des plus honorables.... Nous avons causé de choses et d'autres, elle s'est mise au piano et m'a joué plusieurs compositions nouvelles.

Ce n'est que quand on a servi le dîner que j'ai pensé à l'heure. Ah! me suis-je écriée, que va dire mon mari?

— Ton mari ne t'attend plus, dit Fernande, dîne donc avec moi....

— Tu aurais pu, fit observer M. D..., me faire prévenir au moins par le concierge.

— J'ai pensé que tu dînerais tranquillement sans aller te forger des chimères de femmes écrasées par des camionneurs. Je suis assez grande pour savoir me conduire dans les rues. »

M. D.... n'insista pas.

« Je vais prendre quelques journaux sur le boulevard, dit-il à sa femme, et je remonte à l'instant. »

M. D.... acheta la *Presse* et lut aux faits divers une petite note qui le frappa.

Voici ce que disait la note:

« Le monde artistique vient de faire une perte regrettable. Melle Fernande, pianiste d'un talent

remarqué et auteur de compositions brillantes, est morte hier à Paris. »

M. D.... remonta chez lui, fort ému.

« Que me disais-tu donc de Fernande ? demanda-t-il à sa femme. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

Et lui tendant le journal, il ajouta :

« Lis. »

Mme D.... ne se déconcerta point.

« Eh bien ! oui, s'écria-t-elle, c'est un grand malheur ; je t'ai vu si agité que je n'ai pas voulu te le dire tout de suite. Je sais que tu avais de l'attachement pour Fernande et j'attendais à demain pour te faire part du coup qui a frappé sa famille et ses amis. Je suis restée avec sa mère et sa sœur.... Pauvre Fernande ! Si tu la voyais, on dirait qu'elle dort ! »

Mme D.... porta son mouchoir à ses yeux pour essuyer quelques larmes.

Le mari n'insista pas davantage.

Mais le lendemain, achetant la *Presse* comme de coutume, il y trouva un entrefilet qui devait ne plus lui laisser de doutes.

« C'est par erreur que nous avons annoncé dans notre numéro d'hier la mort de Mlle Fernande.

Une ressemblance de noms nous avait trompés. La jeune et brillante artiste est venue nous rassurer elle-même sur sa santé. Les amateurs de son talent pourront l'applaudir comme par le passé et longtemps encore, nous l'espérons. »

Cette fois, Mme D. .. resta clouée....

Mais elle ne l'est plus.

*
* *

Le poëte de salon a reparu cet hiver. Cette race qu'on a pu croire perdue s'est multipliée dans l'ombre, et la voici plus florissante et plus nombreuse que jamais. Une variété amusante c'est celle du poëte qui copie ses vers.

J'en ai rencontré un qui n'eut pas d'agrément dans le salon de Mme de T....

« Pourquoi faire ses vers soi-même? demanda un gentleman, il est si commode de les prendre à la confection.

— Le poëte qui copie les vers des autres, ajouta un des assistants, est poëte en dedans. Il a le sentiment, mais il lui manque la formule. C'est son bien qu'il prend où il le trouve.

C'est une lyre sans cordes, mais c'est une lyre.

Et comme le jeune apprenti Byron préludait par une petite toux :

« De qui sont, lui demanda-t-on, les vers que vous allez nous déclamer ? »

L'autre sourit comme s'il n'avait pas compris le sens de la plaisanterie et entama son morceau.

*
* *

Avez-vous remarqué qu'il y a des gens qui ne veulent jamais comprendre ce qui est désagréable pour eux ?

On leur donnerait un soufflet, qu'ils demanderaient si c'est eux qu'on a voulu désigner.

Quand le poëte eut fini, une dame s'écria :

« C'est superbe ! vous devriez faire imprimer ce morceau !

— Il est imprimé, reprit quelqu'un, voici le volume, il n'y a que le nom de l'auteur que monsieur a oublié de citer. »

*
* *

Est-il vrai, comme on le dit depuis si longtemps, qu'il n'y ait plus d'enfants ?

C'est, au moins, une singulière espèce de jeunes gens que celle que Paris produit et lance dans toutes les directions.

L'ambition de parler et de penser comme des hommes leur met à la bouche les fanfaronnades et les malédictions banales contre la société qui traînent de tous les côtés. C'est une manie de vieillesse prématurée.

Un sage de mes amis appelait ces blasés de vingt ans *des Don Quichotte renversés.*

*
* *

Il est certain que nous vivons à une singulière époque, comme disent les mélodrames.

Dernièrement, une dame et sa fille, de passage à Paris, entrèrent dans un restaurant du boulevard à l'heure du dîner.

La jeune personne était d'une rare beauté et attira tous les regards.

Elle n'en était pas au dessert qu'un personnage qui la contemplait avec admiration tira de sa poche une carte de visite, la déposa dans une assiette, et la lui fit remettre.

Comme la demoiselle avait l'air de ne rien comprendre à cette démarche, le monsieur fit carrément demander sa main par le garçon.

N'y a-t-il pas des vers là-dessus ?

Le vrai dessert ne désireras....

Et ces mariages aboutissent ! Que dis-je, il n'y a plus que ceux-là. C'est ainsi que le prince Titi épouse la princesse Fortunée, qu'ils sont heureux et qu'ils ont peu d'enfants.

*
* *

W..., toujours terrible, menaçait un passant qui l'avait heurté.

« Je vous apprendrai, lui dit-il, ce que c'est que la pointe de ma botte.

— Je voudrais voir cela, fit le passant.

— Vous me demandez, reprit W..., la seule chose impossible.... Quand je donne un coup de pied, on le sent, mais je le place de façon à ce qu'on ne puisse le voir. »



XV

HAUTE PHILOSOPHIE.

Depuis qu'une villageoise engagée comme servante est revenue au pays avec une robe de soie et une montre en or, la province ne peut plus trouver de domestiques.

Il y a une autre contagion au-dessus de l'espèce que M. Émile Augier a mise à la scène avec l'énergie et la verdeur qui lui sont accoutumées.

Trois cents jeunes gens de tout âge, car il en est qui ont plus de soixante ans, font tous les six mois la fortune de vingt-cinq drôlesses qui les trom-

pent avec des amants qu'elles trompent avec d'autres.

*
* *

Le bruit s'est répandu sur toute la face de l'Europe qu'il y avait chez nous des placers en portefeuille et la horde bohême des rêveuses de diamants a mis deux chemises dans un sac de nuit pour venir s'exposer sur ce marché d'esclaves.

Il vient des filles qui ne savent ni lire ni écrire;

Il vient des demoiselles élevées comme des duchesses;

Il vient des femmes mariées, des veuves et des orphelines.

Toutes prennent des billets à vingt-cinq centimes de la grande loterie du bois de Boulogne.

Gros lot : un prince russe.

2e lot : un banquier de Francfort;

3e lot : un bey ou un sous-bey.

Cent cinquante lots de joueurs et de cocodès.

*
* *

Le troupeau va du jardin Bullier au bal Mabille; il emplit les hôtels garnis de tous les quartiers de

Paris ; il fume au café Belge et trinque au café de Bade.

La rue Pigalle est le premier degré, le boulevard Malesherbes et les Champs-Elysées sont la plate-forme où s'épanouit l'apothéose.

*
* *

Les romans ont fait de Paris l'Éden de la civilisation, l'asile ouvert à toutes les gloires en herbe, à toutes les célébrités à venir, où ceux-là seuls s'étiolent et périssent, qui ne veulent pas se donner la peine de se baisser.

On ne voit que trop tôt que les palmes se vendent plus cher à Paris qu'ailleurs et qu'on n'en tient pas à la Halle.

*
* *

Si les hommes s'y trompent, les femmes s'y trompent bien davantage encore.

Elles accourent au miroir comme les alouettes, mais les alouettes ont au moins la chance qu'on leur torde le cou.

*
* *

Connaissez-vous les Mormons de la Chaussée-d'Antin?

Il y en a de toute race et de tout pays. La richesse et les vices les ont assemblés. C'est parmi eux que les femmes trouveront la fortune rêvée.

Les Mormons de la Chaussée-d'Antin pratiquent la polygamie avec plus d'entrain que leurs frères de Far-West.

La colonisation n'est pas précisément ce qu'ils cherchent. Un jeu de cartes remplace la charrue avantageusement, et si le travail est interdit aux femmes, il leur est ordonné de boire.

Leurs fêtes religieuses sont les bals de l'Opéra. Pour ce monde-là, le soleil se lève à quatre heures de l'après-midi, et la journée se termine à trois heures du matin.

Les Mormons de la Chaussée-d'Antin font une propagande terrible; ils ont des petites pièces d'or qui pénètrent dans les muscles de la femme, et s'y logent comme des trichines.

C'est une épidémie à la mode; il n'y a pas de mé-

decin qui la guérisse : il faut la chirurgie et les amputations. Le chirurgien s'appelle la vieillesse.

*
* *

Après les femmes qui commencent trop tôt et qui meurent à vingt-cinq ans, viennent les femmes qui commencent trop tard.

J'ai entendu dire sérieusement à des ambitieuses hors d'âge : Je voudrais me lancer !

Avoir été honnête jusqu'à trente ans, avoir fait des enfants légitimes, et se sentir prise tout à coup de la soif du luxe et des plaisirs défendus, c'est à la fois comique et hideux.

Un peu de blanc, beaucoup de rouge, une robe de soie, un coupé au mois, quelques regards assassins au marquis et au vicomte, et vogue la galère !

*
* *

Mesdames et mesdemoiselles, avant de renoncer aux joies du mariage et aux plaisirs de la couture, songez bien à ceci :

Paris ne peut être pour vous une ville de douze cent mille âmes.

Le Paris où vous tendez, c'est mille grands seigneurs et trois cent mille lorettes. La proportion n'est pas suffisante. Prenez garde de n'y pas même trouver quelques miettes à votre faim et quelque poire à votre soif.

*
* *

La grande préoccupation d'un petit monde de ce temps-ci, c'est l'originalité. Chacun cherche à ne pas ressembler à son voisin. L'un a imaginé de représenter par les détails de son costume, et surtout par les cravates, ses péripéties intimes et ses nuances de sentiments. Cet original a des cravates de toutes les couleurs pour exprimer les différents états de son âme.

Quand il a une cravate bleue, c'est qu'il en est aux pensées douces, aux riantes chimères; la cravate blanche exprime qu'il a pensé à l'avenir et que les rêves ambitieux l'ont bercé pendant la nuit précédente. La cravate blanche signifie : Je suis sérieux au fond, et digne tout comme un autre d'aspirer aux fonctions publiques.

La cravate grise à pois noirs est l'indice d'un

brouillard intérieur, d'une mélancolie vague et d'une peine de cœur. C'est un demi-deuil d'imagination. La cravate ponceau indique des idées belliqueuses, et la cravate noire un renoncement absolu aux joies de ce monde.

*
* *

Un autre original, dédaigneux de la couleur, associe les parfums aux circonstances de sa vie. Un jour, il est à la rose, c'est-à-dire franchement joyeux, libre de tout souci, tranquille, épanoui; le lendemain, monsieur est à la verveine, plein d'ardeur, âpre à la lutte, envahi par le sentiment de sa personnalité; il se met au patchouly quand il voyage, à l'essence de Jockey-Club pour aller aux courses, et le jour de son mariage, il se parfumera à la fleur d'oranger.

*
* *

Les cheveux roux ont été, depuis trois ans, l'originalité des filles du petit monde.

Depuis qu'on avait soufré la vigne pour cause

d'oïdium, les femmes tenaient à soufrer leur chevelure.

Était-ce pour cause de maladie? Nous l'ignorons.

Cette mode commence à passer..... Il était temps.

Le beau mérite de se faire blonde ou rousse avec une affreuse teinture qui infecte!

*
* *

Les modes n'ont pas la propriété des feuilles de thé qui, à la sixième eau, sont toujours du thé.

Les modes s'altèrent et se corrompent en passant d'une personne à une autre. Ce qui était plaisant et gracieux par ici devient laid et ignoble par là.

*
* *

Un gandin de mes amis m'a raconté hier le moyen qu'emploie un de ses confrères pour réussir auprès de certaines femmes.

Ce confrère est riche, ce qui supprime bien des obstacles, mais enfin, il est quelques personnes que le million a barricadées dans une forteresse d'un accès parfois difficile.

Quand le dompteur veut une femme, il en prend une autre et se montre publiquement au théâtre avec elle.

Chaque fois qu'il rencontre la personne qu'il désire, il la lorgne avec affectation. Sa maîtresse se fâche et lance à l'autre femme des regards foudroyants.

Celle-ci rend bientôt œil pour œil, dent pour dent ; elle prend la maîtresse en grippe et songe aux moyens de l'humilier.

La maîtresse finit par s'emporter, et, se croisant au Bois avec l'autre femme, elle lui prodigue quelques épithètes malsonnantes.

Dès lors, la partie est gagnée. Il faut punir cette drôlesse, dit la personne offensée, je lui prendrai son amant !

Et celui-ci, s'agenouillant aux pieds de la poupée qu'il a jouée, s'écrie : Ne vous ai-je pas sacrifié Clémentine ?

XVI

MARIÉ PAR SA BONNE.

Voici une histoire toute chaude; elle s'est dénouée hier à la Madeleine et Gozlan l'eût signée certainement s'il avait pu l'écrire de cette plume fine et parisienne qui nous a donné le *Lion empaillé.*

*
* *

« Jeanne, je m'ennuie; Paris m'assomme, la Marche m'étrangle, Trouville m'empoisonne et Ba-

den me brûle la cervelle. Je ne sais où me réfugier. La solitude me pèse et toutes les femmes que je puis voir m'inspirent une répugnance invincible. Jeanne, voilà sept ans que tu es à mon service, tu connais mon caractère mieux que personne. Pour te garder ici, j'ai résisté à la tentation de prendre un valet de chambre, dont l'habit galonné m'eût fait le plus grand honneur. Jeanne, je n'ai jamais été dur ou injuste envers toi, réponds-moi franchement : Que ferais-tu à ma place? »

*
* *

C'était une femme de bon sens que cette camériste normande. Elle était venue à Paris, seule, à dix-sept ans; elle avait fait cinquante-huit places avant de se fixer au service de Philippe, pour lequel elle avait conçu un sérieux attachement. Elle connaissait la vie et le monde par les petits côtés, elle appréciait la société à sa juste valeur comme une vraie bonne de trente-cinq ans doit le faire.

La paysanne normande s'était doublée d'une bourgeoise parisienne, sceptique, n'ignorant rien et prête à tout.

Ayant trouvé plus de mal que de bien dans la société, Jeanne le disait sans amertume et sans co-

lère ; elle affirmait ce qu'elle avait vu, et ne laissait percer dans ses affirmations aucun retour personnel.

Quand elle avait fini le ménage, Jeanne lisait Balzac.

« Que ferais-tu à ma place? » répéta Philippe.

*
* *

Jeanne hocha la tête et dit à son maître :

« Il n'y a pas à hésiter, monsieur, il faut vous marier.

— A trente-trois ans, c'est tôt, murmura Philippe.

— Vous sentez-vous capable d'aimer encore?

— J'aimerai, reprit Philippe, après un instant de réflexion, la femme qui me forcera de l'accompagner à la messe le dimanche. Sais-tu, Jeanne, que je n'ai jamais rencontré cette femme-là? Vois toutes ces drôlesses dont les photographies emplissent cet album : c'est l'ossuaire de ma jeunesse, c'est le chenil de mes sentiments. Il n'en est pas une seule, entends-tu, Jeanne, pas une qui ait rompu avec moi d'une autre façon que celle qui l'avait précédée. J'ai toujours été vaincu par un écrin. La dernière, celle-ci, n'est point belle ; elle est jeune, c'est-à-dire qu'elle devrait être moins

corrompue que les autres; elle a reçu une excellente éducation qui aurait dû la sauvegarder; bien plus, elle n'a pas de ces besoins d'argent qui entraînent et obligent les pauvres filles de luxe pour lesquelles l'angelus du matin se sonne à coups d'huissiers. Eh bien! riche, n'ayant rien à désirer, elle s'est vendue comme la dernière de toutes à un parvenu, à un enrichi qui tranche du gentilhomme. Et remarque, Jeanne, que je n'en veux pas à cet homme, car il m'a rendu, tu le sais, un signalé service en me débarrassant d'une femme que mes amis appelaient la Fée de l'érésypèle. Ce n'est donc pas un regret que j'exprime, c'est un dégoût de l'hypocrisie, de la fausseté, du mensonge, qui se partageaient cette âme de zinc. »

*
* *

Jeanne reprit :

« Il faut vous marier, monsieur.

— Et avec qui veux-tu que je me marie? J'ai vécu dans un monde où jamais femme honnête ne mit les pieds; comment pourrai-je maintenant pénétrer chez les braves gens qui ont de braves filles? La bourgeoisie nous a mis à l'index, Jeanne, moi et mes amis.

— Et bien ! monsieur, dit Jeanne, c'est moi qui vous marierai.

— Toi ?

— Il faut me donner trois mois, pendant lesquels je chercherai de maison en maison un parti qui puisse vous convenir, et quand je l'aurai trouvé, je me charge de l'affaire. »

*
* *

Philippe ouvrit de grands yeux, et s'écria avec enthousiasme :

« Tu as raison, Jeanne ; tu peux seule ouvrir cette impasse et servir de sujet à un livre que M. Renan intitulera : *De l'influence des Femmes de chambre au* XIXe *siècle.* »

*
* *

Huit jours après, Jeanne reparut chez son maître :

« J'ai déjà fait deux intérieurs, dit-elle, mais je n'ai rien vu qui vous convînt.

— Une demoiselle qui a des intrigues avec les voisins, une autre qui reçoit de temps en temps une

lettre d'une marchande à la toilette, d'autres enfin qui se mettent continuellement à la fenêtre pour attirer les regards, j'ai vite abandonné les premières stations....

— Dis-moi, Jeanne, si tu allais ne rien trouver?

— Soyez tranquille, monsieur, c'est difficile, cela sera peut-être long, mais je réussirai. »

*
* *

Jeanne ne restait guère plus de deux jours dans une maison. Ce court intervalle de temps lui suffisait à juger son monde.

Un jour enfin, elle arriva rayonnante chez Philippe :

*
* *

« J'ai mis la main sur la colombe, dit-elle à son maître, C'est un ange, celle-là, pure comme une source, jolie comme un cœur, dix-huit ans et trois cent mille francs de dot. Avec ce qui vous reste, il y de quoi faire marcher une maison. Ah! monsieur, vous valez mieux que les autres, mais celle-là vaut mieux que vous.

— Lui as-tu parlé de moi ?

— Je ne fais que cela du matin au soir : c'est M. Philippe par ci, M. Philippe par là. Je m'écrie : Quel malheur pour moi qu'il ait voulu prendre un valet de chambre, j'avais tant de plaisir à le servir. Voilà un charmant jeune homme, toujours de bonne humeur et d'un esprit distingué !

Il n'y a pas jusqu'à sa manière de s'habiller qui ne soit exemplaire ; il est élégant sans excès, toujours à la mode, mais jamais le premier. C'est drôle, mademoiselle, qu'il y ait des jeunes gens comme celui-là et d'autres si ridicules et si bêtes ?

— Et que dit-elle à cela ?

— Elle a déjà juré tout bas qu'elle n'aurait pas d'autre mari que vous.

— Quand la verrai-je ?

— Promenez-vous aujourd'hui de trois à quatre heures entre le boulevard et la place Vendôme, côté des numéros pairs. Mademoiselle sera seule avec moi.... »

Philippe sauta de joie.

« Oh ! ma bonne Jeanne, s'écria-t-il, je sens que je l'aime déjà.... »

*
* *

Dans l'après-midi, Philippe qui avait passé une heure à sa toilette, piaffait d'impatience sur le pavé de la rue de la Paix.

Ses yeux perçaient l'horizon; dès qu'il croyait avoir distingué Jeanne, son cœur battit un roulement. Chose singulière, il passa ce jour-là, entre trois et quatre heures, dans la rue de la Paix, plus de vingt femmes de chambre qui ressemblaient à Jeanne.

Son tour vint enfin; elle accompagnait la plus rose et la plus angélique créature que Philippe eût jamais vue.

Jeanne s'écria d'un ton étonné :

« Bonjour, monsieur Philippe. »

La demoiselle eut un tressaillement qu'elle réprima aussitôt; mais Philippe n'eut pas de peine à remarquer qu'elle rougit jusqu'au blanc des yeux.

« Je vois, dit Philippe, que vous avez renoncé aux ménages de garçon?

— Oui, monsieur, je suis chez madame Z.... et je m'y trouve fort bien; mademoiselle est très-bonne pour moi.... A propos, vous vouliez un autre appartement, venez donc voir celui qui est à louer dans la maison! »

Cette fois la demoiselle pâlit.

« Et s'il me convient, à qui faut-il s'adresser?

— A ma maîtresse, la mère de mademoiselle, qui est la propriétaire. »

Philippe emménagea le surlendemain et les choses se passèrent comme Jeanne l'avait prévu.

La femme de chambre marie sa maîtresse comme elle l'entend et avec qui elle veut.

Insensé celui qui tenterait de lutter contre cette influence!



XVII

LE TOMBEAU.

La statistique nous a fait connaître le chiffre de la population, les revenus et le commerce de chaque pays. On sait exactement ce qu'il se consomme en France de pain et de bœuf, ce qu'il se vend à la Halle de poules et de lapins; on a calculé la quantité d'eau qui passe par heure sous une arche du pont Neuf.

Un tableau intéressant à relever, c'est celui des satisfactions et des jouissances que l'homme peut trouver dans la vie. On connaît la moyenne de

l'existence humaine, on devrait chiffrer la moyenne de son bonheur.

J'ai la conviction que, le jour où ce calcul sera fait, il y aura un péché capital de moins, l'Envie; — et cela, parce que la somme du bonheur est égale pour tous.

La misère est, à l'heure où nous vivons, restreinte à un si petit nombre que les malheureux pourraient à peine figurer comme exception dans notre tableau; encore y aurait-il à laisser de côté ceux dont la pauvreté serait vice.

*
* *

Quelles sont les véritables jouissances de l'homme? Après la tendresse de sa mère, c'est l'amour de la jeune fille qu'il épouse, la joie de se voir revivre dans les siens et surtout le sentiment du devoir accompli vis-à-vis d'eux. Il est certain que ce bonheur-là et les contentements qui s'y rattachent ne sont refusés à personne. Celui qui vit de son travail aime sa femme et son enfant tout autant que celui qui vit de ses rentes. Le plaisir de recevoir le prix de ses œuvres et d'en faire profiter les siens est même plus complet et plus vif que la monotone satisfaction de toucher ses revenus.

L'humanité n'a pas d'ennemi plus redoutable que

l'ennui. L'ennui résulte de la plénitude, de l'absence de désirs ou même de l'absence de chagrins; c'est la maladie de ceux qui, pouvant tout avoir, n'ont plus envie de quoi que ce soit.

Traverser de mauvais jours, c'est faire un voyage pendant la tempête; la tempête s'apaise et le voyage est fait....

*
* *

Ces réflexions et une infinité d'autres m'étaient inspirées par le récit que m'a fait dernièrement un homme jeune encore, bien connu sur le pavé de Paris, M. Edmond de L...

Né à la Martinique, orphelin dès son bas âge, Edmond reçut à sa majorité une somme de douze cent mille francs avec laquelle il arriva à Paris.

Ce que devint cette fortune, il faudrait le demander au caissier d'un cercle élégant, aux divans des restaurants en vogue, aux marchands de chevaux des Champs-Élysées, au poteau de la Marche et de Chantilly, et aux vieux jeux de cartes qui, après avoir ruiné plusieurs familles, vont finir dans la hotte du chiffonnier.

Le passant qui aperçoit un as de carreau au pied de la borne se doute-t-il quelquefois que c'est cette carte qui a enlevé une fortune à l'un pour la donner à l'autre?

*
* *

Edmond avait compris bien vite qu'il se ruinait, mais il était lancé. Le moyen de diminuer son train de maison? de démentir ses prodigalités? de se retirer de l'arène avant que le combat fût terminé? Il n'y fallait pas songer. Une fois pris dans l'engrenage, on tourne avec la machine jusqu'à ce qu'elle vous ait complétement broyé.

Edmond réunit les restes de sa fortune ; il plaça un pistolet chargé au fond de sa caisse et le recouvrit des billets de banque et de l'or qui lui restaient.

« Quand il n'y aura plus que le pistolet, dit-il, je saurai ce qui me reste à faire. »

*
* *

Un matin arriva où le pistolet se trouva seul.

Edmond prit ses dernières dispositions, employa le reste de son mobilier et quelques objets d'une certaine valeur à régler de légères dettes, et il s'apprêta à mourir.

Une idée le retint.

« Je n'ai pas pensé à mon tombeau ! » s'écria-t-il.

Et il s'approcha de la fenêtre.

*
* *

Il pleuvait ; les ruisseaux entraînaient vers l'égout une boue épaisse, cette boue de Paris qui fait des taches blanches sur les pantalons noirs et des taches noires sur les pantalons blancs.

« Comment n'ai-je pas songé, reprit Edmond, que j'allais être mêlé à cette fange ? Il m'eût été si facile de me prémunir d'une sépulture ! »

La fosse commune l'effrayait. Il avait eu l'insouciance de la vie, il n'avait pas l'insouciance de la mort.

« Non ! reprit-il, après avoir réfléchi un instant, il ne sera pas dit que je n'aie pu avoir au moins une tombe. »

*
* *

Edmond sortit et on ne le vit plus dans le quartier qu'il avait habité.

Il se présenta chez le chef d'atelier d'un entrepreneur de constructions pour les chemins de fer. Edmond savait le dessin; on l'avait destiné à devenir ingénieur; la règle et le compas avaient peu de secrets pour lui; on consentit à l'employer.

S'il n'avait pas été soutenu par une idée fixe, il n'aurait pas supporté cette existence de travail et de privations.

Habitué à jeter l'or à pleines mains, il en apprit la valeur, et, à la fin de chaque semaine, quand il avait économisé dix francs, il pensait avec un soupir de soulagement que le temps des épreuves était d'autant abrégé pour lui.

Certes, les gens qui le voyaient arriver le premier le matin et s'en aller le dernier le soir ne se doutaient guère que cet homme travaillait pour son tombeau!

*
* *

Il put enfin acheter le terrain; et ce fut un beau jour que celui-là. Ce morceau de terre lui promettait la fin de ses souffrances, c'était le repos, c'était le sommeil et l'oubli.

Il fallait gagner encore la main-d'œuvre des fossoyeurs et la pierre tumulaire; Edmond se remit au travail avec acharnement.

Le patron, qui avait déjà augmenté ses appointements, se crut obligé de récompenser le zèle de son employé par une gratification.

Cet excellent homme était loin de penser qu'il pût abréger par cette récompense les jours de celui qu'il voulait encourager....

*
* *

Edmond allait deux fois par semaine visiter le coin de cimetière dont il s'était rendu acquéreur; il commanda le caveau, fit planter un saule et dessina lui-même un petit monument d'une extrême simplicité qu'il s'engagea à payer par versements mensuels.

Au milieu de ses occupations, le temps lui avait paru très-court; le goût du travail peut seul opérer ce miracle. Edmond ne s'ennuyait plus parce que sa vie avait un but, et, comparant l'existence qu'il avait menée au temps de ses splendeurs à la vie laborieuse qu'il avait adoptée par caprice, il en était arrivé à préférer la dernière.

*
* *

Enfin le tombeau était achevé ; il ne restait plus qu'un mois à payer pour qu'Edmond pût être enseveli en véritable propriétaire et sans crainte qu'on le dérangeât.

Il s'était souvent rencontré dans ses visites matinales avec une jeune fille vêtue de deuil qui venait apporter des fleurs sur un tertre modeste.

*
* *

Un jour, la jeune fille lui avait offert deux pieds de pensées qu'Edmond avait plantés sur son terrain avec une égoïste satisfaction....

Edmond, ayant fixé le jour de ses funérailles, fit ses adieux à la jeune fille....

« Vous quittez ce pays ? lui demanda-t-elle, pouvez-vous vous séparer de celui que vous venez pleurer ?

— Mais je ne pleure personne, répondit Edmond en rougissant.

— Que venez-vous donc faire ici ? reprit-elle.

N'y a-t-il pas là une mère, une sœur, un frère, quelqu'un enfin qui vous a été cher?

— Non, c'est un tombeau que je faisais bâtir pour moi....

— Pour vous! dit l'inconnue avec étonnement. Singulière idée! J'ai souvent désiré une tombe pour ma mère qui est là.... mais je vous avoue que je n'ai jamais pensé à la mienne.

— Que voulez-vous, mademoiselle, je n'ai pu supporter l'idée d'être confondu avec le premier mort venu.

— Rendez-moi mes pensées! dit la jeune fille avec dédain.

— Vous me méprisez? demanda Edmond.

— Votre dégoût de la vie, continua l'inconnue, n'est qu'égoïsme et lâcheté. Comment! en pleine jeunesse, intelligent et robuste, vous pourriez renoncer à la lutte? Vous avez été riche, tâchez de le redevenir, si vous y tenez! »

*
* *

Edmond rentra fort troublé; et quelques jours après cette conversation, le tertre fut ouvert et c'est la mère de la jeune fille qui prit place dans le tombeau d'Edmond.

Ce fut dès lors une sépulture de famille, car Edmond était marié....

Il avait trouvé le bonheur.

*
* *

Ce fut même avec dépit qu'il rencontra un jour un de ses anciens compagnons qui s'écria :

« Mais, mon cher, qu'êtes-vous devenu? Voilà quatre ans que je vous cherche dans tous les coins. Je vous dois 50 000 francs de notre dernière nuit de jeu....

— J'avais désespéré de cette créance, vous sachant ruiné.

— Mais j'ai fait un héritage, je suis homme d'honneur et je tiens à m'acquitter. Dites-moi, je vous prie, à quelle adresse je puis envoyer cette somme.... »

*
* *

Quand, le soir même, les 50 000 francs furent remis chez lui, Edmond dit à sa femme :

« Prends cela et achète une maisonnette avec un

jardin et quelques champs où puissent courir nos enfants.... Je ne veux rien garder ici de cette somme, car je n'aime pas cet argent-là. »

S'il fallait retirer de cette histoire une autre moralité que celle qu'elle porte en elle-même, j'ajouterais : Travaillons tous à gagner notre tombeau, qu'il soit de pierre ou de gloire !



XVIII

POURQUOI IL N'Y A PLUS DE FÉES.

— Ah! qu'on était plus heureux au temps où il y avait des fées! Chacun des désirs que formait alors un cœur bon et naïf avait la chance de se réaliser. On croyait aux palais de porphyre, aux pavés de diamant, aux jardins enchantés. Le sol s'entr'ouvrait sur un coup de baguette pour engloutir les pervers, et le ciel était sillonné de chars légers et gracieux qu'enlevait un attelage de colombes et de papillons.

Les influences planaient au-dessus des nuages;

on courait au secours de la reine captive, et le prince plus beau que le jour épousait la bergère Innocentité.

La dernière fée est morte le jour où a été détruit le dernier don qu'elle avait fait.

C'est du moins ce que j'ai lu dans un grimoire.

*
* *

Il paraît que la lutte engagée avant la création du monde entre les bonnes et les mauvaise fées avait à peu près épuisé cette sublime confrérie.

Les mauvaises fées qui survivaient purent alors s'en donner à cœur joie, et dotèrent l'humanité de tout ce qu'il leur restait de vices et de travers. Il paraît même qu'en vidant le fond du sac, elles eurent soin de l'agiter pour que rien ne fût perdu.

N'ayant plus rien à faire ici-bas, elles se mirent à errer à l'aventure, et s'égarèrent dans une planète morte et désolée d'où il est impossible de sortir quand on y est une fois entré.

Le prince de génies, qui était arrivé lui-même au dernier terme de son existence, s'y renferma avec elles, et tous attendent la fin du monde dans cet horrible désert.

*
* *

Une bonne fée, la dernière, était cependant parvenue à se dérober à l'arrêt qui avait frappé ses sœurs. Elle s'était réfugiée dans un village nommé Lichtengarten, où se trouvait une jeune orpheline d'une beauté merveilluse.

La fée résolut de l'élever et de lui laisser, si faire se pouvait, sa baguette et son pouvoir.

*
* *

Cette jeune fille se nommait Bleuette et paraissait douée de toutes les vertus. Cependant, comme les autres enfants, elle était douée d'une grande sensibilité; le moindre détail lui emplissait les yeux de larmes, elle poussait de profonds soupirs et perdait le repos pour la plus petite contrariété.

La fée disait que le cœur de Bleuette était comme une pelote remplie de son où les épingles entrent sans effort; la différence était que le cœur de Bleuette saignait à la moindre piqûre.

*
* *

Elle atteignit enfin sa seizième année ; c'est là que devaient commencer les épreuves.

« Mère, dit Bleuette à la fée, pourquoi Rose-Thé, Marguerite et Églantine semblent-elles prendre plaisir à causer avec les jeunes gens et à danser avec eux?

— Attends six mois, » répondit la fée.

Six mois après, Bleuette rencontra les jeunes filles en larmes parce que les amoureux en avaient épousé d'autres.

« Tous les hommes sont-ils donc menteurs comme ceux-là? demanda Bleuette.

— J'ai pensé, répondit la fée, que cette curiosité te viendrait, mon enfant. Voici un miroir dans lequel tu pourras voir chacun de ceux qui te parlera d'amour tel qu'il serait au bout d'un an. Va maintenant, tu es libre; tu peux te promener seule, et causer et danser avec qui bon te semblera.

*
* *

Le lendemain était la fête du village.

Un officier invita Bleuette, qui le trouvait fort beau. Celui-ci la fit asseoir sur un banc de gazon et lui déclara qu'il n'avait jamais rencontré une personne si admirable, et qu'il serait le plus heureux des hommes s'il pouvait lui plaire.

Bleuette tira son miroir de sa poche et elle aperçut l'officier, tout occupé de ses armes, de son cheval, de la parade, et ne faisant aucune attention à elle.

« Merci ! » dit Bleuette, qui s'échappa en riant.

Et comme elle était à la fois effrayée et curieuse, elle pressa la fée de questions de toute sorte.

*

« Regarde, dit celle-ci, ce rayon de soleil qui, passant à travers le feuillage, va éclairer le coin de la chaumière. Il semble que la petite table de chêne est incrustée de diamants, que la chaise est semée de paillettes et que le rideau blanc renvoie

au plafond des jets éclatants de poudre d'or. Attends que le soleil se retire. Or, paillettes et diamants s'évanouiront tout à coup; la table paraîtra plus sombre et la chambre entière plus triste et plus désolée qu'auparavant. Comme fait le soleil, ainsi fait l'amour : il éclaire ce qu'il touche, mais il ne fait que passer, et l'ombre devient plus profonde au cœur qu'il avait envahi, la solitude plus terrible à l'âme qu'il avait illuminée.

Bleuette devint pensive et n'aborda plus ce sujet.

*
* *

Un jeune homme magnifiquement vêtu l'aborda peu de temps après sur le chemin de la ville.

« Vos pieds sont si petits, lui dit-il, qu'il ne faut pas vous en servir pour marcher; votre teint est si blanc que l'air des champs lui sera fatal.

Si vous voulez m'écouter, je vous donnerai un appartement tendu d'étoffes précieuses, vous aurez un carrosse et des laquais ponr vous servir.

Bleuette regarda son miroir et vit des hommes de justice qui venaient enlever les meubles et les voitures pour payer les dettes du soupirant.

Elle fit une révérence moqueuse et s'éloigna sans répondre un mot.

Combien de fois elle fit cette épreuve, c'est ce que nous ne saurions dire; mais le miroir, lui montrant toujours la terrible réalité, désenchantait sa jeune âme et n'y laissait que cendres et regrets.

La satisfaction de prévoir les douleurs de l'avenir lui semblait plus amère que l'ignorance; elle se demandait si le malheur de ne le pas connaître n'était pas préférable au bonheur de les savoir.

Mai était revenu, et les fleurs avec lui et les chants d'oiseaux avec le feuillage.

Blouette voyait passer de sa fenêtre les jeunes filles joyeuses, laissant flotter leurs voiles au vent; elles allaient, vives et legères, à la promenade voisine, où les danses et les jeux réunissaient les habitants des environs.

Quand elle sortait et que les jeunes gens lui adressaient des compliments, elle ne riait plus comme autrefois; elle souffrait de ne pouvoir ajouter foi à leurs paroles.

L'illusion lui devenait chère et la réalité l'accablait; elle avait des rougeurs subites et des serrements de cœur qu'elle ne s'expliquait pas. Quand elle consultait le miroir, son visage exprimait l'abattement, ses yeux se remplissaient de larmes.

Une colombe qu'elle avait apprivoisée s'envola dans les bois; Bleuette pleurait cette amitié per-

due, quand un chasseur, vint la lui rapporter. « Bleuette, lui dit-il, voici votre colombe que j'ai trouvée. Que me donnerez-vous pour cela? »

Elle lui tendit la main, qu'il serra dans les siennes; et Bleuette, rentrant dans sa chambre, saisit le miroir et le jeta par terre en disant :

« Sois détruit, mauvais ami qui n'as jamais su mentir. »



XIX

LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ.

On se raconte en souriant dans le monde parisien une aventure galante dont les détails sont assez piquants. Le lecteur y verra tout le parti qu'un comédien amateur peut tirer d'un bout de rôle...

Tout le monde sait que chacun veut avoir la comédie chez soi; c'est une rage, une fureur.

Un salon dans lequel Arthur n'a pas épousé Hortense n'est qu'un lieu banal de conversation, un attroupement de gens qu'on ne saurait classer.

*
* *

Mme du.... a suivi le courant.

On a choisi deux pièces, on les a apprises, répétées, annoncées.

Les invitations, lancées de toutes parts, étaient pleines de promesses, le programme des plus attrayants....

Et le grand jour arriva enfin.

*
* *

Mme du.... remplissait un rôle important dans une comédie en deux actes.

Parmi les amateurs qui devaient exécuter le chef-d'œuvre, se trouvait un jeune premier qui, malgré les brillants avantages dont la nature l'avait doué, voyait méconnaître et repousser son amour par la maîtresse de maison.

Il est bon d'ouvrir une parenthèse pour informer que la dame ne passait point pour une de ces vertus dont l'histoire conserve le souvenir.

*
* *

Pendant les répétitions, le jeune homme avait pu s'enivrer de la grâce et des sourires de la châtelaine; mais quand il lui dit à genoux combien elle avait laissé de désordre dans son âme, Mme du.... se leva, et, sans daigner lui répondre, elle abandonna l'amoureux en pleine génuflexion.

*
* *

Celui-ci jura de se venger et attendit patiemment le jour de la représentation.

L'assistance était brillante et nombreuse.

Des hommes influents, de grands noms, de belles dames, la maîtresse de maison savourait d'avance son triomphe.

On frappa les trois coups.

Le rideau se leva.

*
* *

A ce moment, un petit drame commença dans la coulisse.

« A vous, monsieur! dit la maîtresse de maison qui attendait le moment de son entrée en scène.

— Madame, répondit le jeune premier, vous avez dédaigné les sentiments les plus ardents et les plus sincères....

— Ce n'est pas le moment d'en parler! Vos sentiments n'ont rien à voir avec le rôle que vous jouez....

— C'est ce qui vous trompe, je n'entrerai pas en scène si vous ne me permettez de vous baiser la main.

— Qu'à cela ne tienne, la voici.... Mais faites vite, pour l'amour de Dieu! Le public commence à s'impatienter. »

*
* *

La première partie du premier acte marcha rondement, le succès fut vif.

Quelques minutes après, l'amoureux se retrouvait derrière un portant.

« Je vous fais mon compliment, lui dit Mme du..., vous avez joué comme Bressant.... Mais c'est encore à vous.... prenez garde, vous allez manquer votre entrée.

— Je la manquerai, s'il le faut, madame, mais je ne reparaîtrai pas sur la scène, si vous ne permettez d'appuyer mes lèvres sur cette épaule adorée....

— Mais, monsieur, vous êtes fou!

— Je vous aime, voilà tout.

— Le public va s'impatienter.... entrez donc!

— Non, madame, je m'assieds ici, le cœur brisé.... Je resterai sur cette chaise, sans manger, jusqu'à ce que je sois mort de faim.

— Eh bien! reprit la jeune femme en rougissant, voici mon épaule.... »

*
* *

Le deuxième acte commença.

Mme du.... enleva avec beaucoup de délicatesse une scène d'émotion.

Dans la salle, toutes les femmes brûlaient de jalousie.

Tout à coup, la scène reste vide!

Mme du.... se précipite dans la coulisse.

« Eh bien! monsieur, vous avez juré de m'arracher des larmes?

— Accordez-moi un rendez-vous ou j'abandonne la pièce.

— Un rendez-vous?... eh bien! demain!

— Pas demain, tout de suite.

— Comment! tout de suite?

— Je demande à passer à vos pieds, dans votre loge, l'entr'acte tout entier.

— Dans ma loge!... jouez d'abord.... et nous verrons.

— Je ne jouerai que sur votre promesse formelle....

— Je vous en prie, monsieur, mon succès de l'hiver dépend de cette soirée.... vous savez si je tiens à ces petits succès mondains.... Je vous implore, ayez pitié de moi!

— Il me faut l'entr'acte.

— Vous l'aurez?

— Votre parole?

— Je vous la donne. »

*
* *

L'entr'acte dura trente minutes.

*
* *

Au dénoûment de la pièce se trouvait la situation accoutumée.

Mme du..., sous les traits d'une jeune veuve, épousait le jeune premier....

Au moment où la jeune veuve tend la main à l'amoureux, en disant : Je suis à vous ! — les invités furent légèrement surpris de voir les deux personnages éclater d'une sorte de rire nerveux et méphistophélique.

*
* *

Vous voyez, lecteur, comme je le disais au commencement de cette causerie, tout le parti qu'un homme habile peut tirer de la comédie de salon.

*
* *

Tous les hivers, les riches célibataires et les femmes libres dont les salons ne peuvent contenir

un grand nombre d'invités, donnent quelques bals dans les restaurants.

Cette semaine, un bal a eu lieu aux Frères-Provençaux.

Qu'il lui soit beaucoup pardonné, car on y a beaucoup péché!

*
* *

Un détail amusant.

Trois jeunes actrices, d'un théâtre de genre, attendaient sur le boulevard l'arrivée d'un coupé qui devait venir les chercher à l'issue de la représentation.

A minuit et demi, un monsieur arrive en coupé de remise.

Son équipage avait été accroché; il s'excuse auprès des dames, ouvre la portière de la voiture et fait monter les femmes.

Aussitôt le cocher se met en mouvement sans attendre l'ordre.

« Eh bien! cocher, crie le monsieur, où allez-vous?

— Dame! je vais là-bas.

— Où cela, là-bas?

— A la Préfecture.

— Et quoi faire à la Préfecture?

— J'ai cru que c'étaient des dames que monsieur venait d'arrêter. »

*
* *

Les demandes de places pour la première représentation de la grande comédie d'Émile Augier ont été si nombreuses, que la direction de l'Odéon a été obligé de faire imprimer des lettres, qu'on n'avait qu'à jeter à la poste pour exprimer l'impossibilité où elle se trouvait d'accorder ce qu'on lui demandait.

Quelques personnages marquants de la critique et de l'administration ont trouvé le procédé d'une politesse douteuse; mais comme M. de la Rounat fait sa dernière année de direction, il semble s'être peu inquiété de l'effet produit par ses circulaires.

Ah! quand on a Got et Émile Augier, quand on fait ajouter des rallonges à sa caisse, on se soucie peu du mécontentement de la foule!

*
* *

Et quel tracas sur le palier directorial!

Un garçon de bureau barre le passage.

« Monsieur, il m'est défendu de laisser pénétrer qui que ce soit.

— Voici ma carte, faites-la passer.

— Monsieur vient-il pour affaires?

— Pas le moins du monde.

— Ni pour un billet?

— Pas davantage.

— Vraiment, monsieur n'a rien à dire d'important?

— Absolument rien.

— Alors vous pouvez entrer. »

*
* *

Avez-vous rencontré quelquefois un de ces poseurs qui ont *horreur du peuple* et qui font la grimace quand ils frôlent une blouse?

X.... est un de ceux-là.

Quand il passe en voiture sur la route de Vincennes et que de joyeux compagnons lui crient que « *son cheval se dévisse* », il devient verdâtre et murmure :

« Maudite populace! »

Un de ses amis l'invitait dernièrement à passer quelques jours à la campagne.

« Pourrai-je tuer deux ou trois paysans? demanda X....

— Certainement, mon ami, tu pourras les tuer..., seulement, je te préviens que tu passeras en Cour d'assises.



XX

L'HOSPITALITÉ.

M. Scribe a fait aux montagnards écossais une réputation qui étonnerait certainement cette population aux jambes nues.

Il ne suffit pas de proscrire les bas de laine, de se draper dans une écharpe à carreaux, et de s'attacher une plume de coq sur la tête pour mériter la sympathie de tous les voyageurs européens.

*
* *

Un touriste qui frapperait à la porte d'une chaumière écossaise, et demanderait à dîner et à passer

la nuit sans bourse délier, serait fort mal reçu des montagnards contemporains.

*
* *

Le voyageur tirerait alors de son sac de nuit la brochure de la *Dame blanche* et se ferait impitoyablement maltraiter par le paysan qui comprend tout juste le patois saxon et fort peu le patois de l'Opéra-Comique.

*
* *

C'est ainsi que les librettistes écrivent l'histoire et que les compositeurs n'hésitent pas à leur servir de complices.

*
* *

Il n'y a au monde qu'un peuple sérieusement hospitalier, c'est le peuple français.

Cette manie de l'hospitalité est même poussée si loin qu'elle constitue pour nous un véritable péril.

*
* *

« A beau mentir qui vient de loin », dit le proverbe.

Et le proverbe est si vrai qu'il semble qu'on ne vienne de loin que pour mieux mentir.

Le commerce parisien en sait quelque chose.

*
* *

Les gens bien nés sont de tous les pays et il y a partout aussi d'honnêtes gens.

Seulement, le contrôle est plus difficile quand il y a une mer à traverser pour aller aux renseignements.

*
* *

D'autre part, les étrangers sont, ou des gens trop riches ou des aventuriers.

La fortune et la prodigalité des premiers a rendu le champ fertile pour les derniers.

*
* *

Je ne me défie que des étrangers qu'on ne connaît pas à leur ambassade.

Des femmes plus ou moins titrées qui tombent un beau matin à Paris avec une suivante et qui prétendent avoir droit à leur entrée dans le monde et à la confiance des fournisseurs, sous prétexte qu'elles ont laissé un mari quelque part.

*
* *

Je voudrais voir le mari, quand cela ne serait que pour m'assurer qu'il n'est pas en carton.

*
* *

Les Parisiens ont cru au fameux serpent de mer et ils ne croiront jamais à un serpent de Seine.

Pourquoi ?

Parce que le serpent de mer est un étranger !

*
* *

Il en est ainsi de tout.

Nous sommes envahis, supplantés par des gens qui sont nés au delà des frontières.

Nous tenons à leur donner une large idée de notre bienveillance et de notre hospitalité.

*
* *

Nos cantatrices sont Italiennes ou Belges;
Nos banquiers sont Allemands;
Nos danseuses sont Florentines ou Napolitaines;
Nos opticiens viennent tous de la Lombardie;
Nos tailleurs sont Anglais;
Nos dentistes Américains;
Nos buveurs.... Polonais!

*
* *

Avez-vous mal aux yeux?
L'oculiste est Prussien.

Vous faut-il une pipe d'écume?
Le fabricant est Autrichien.
Faut-il raccommoder votre cheminée?
Le fumiste est Piémontais.

*
* *

C'est pousser la manie de l'hospitalité jusqu'à l'injustice.

Et on ose nous vanter les montagnards écossais!

*
* *

Nous n'entendons parler que des princes russes, de Japonais, de grandes dames indiennes.

Autrefois, nous avions le faubourg Saint-Germain.

Aujourd'hui, nous avons le boulevard Saint-Wagon.

*
* *

Paris est une immense gare où chacun s'arrête au moins un instant.

Cinq ans d'arrêt pour les uns.

Vingt-quatre heures pour les autres.

C'est une question de fortune quand ce n'est pas une question de jeu.

*
* *

Il n'y a pas pour les résidents perpétuels de Paris de concurrence possible à soutenir avec les étrangers.

Il est vrai de dire que pour un certain nombre qui exploitent le prestige de l'inconnu, les étrangers font la richesse de Paris.

*
* *

C'est un Russe qui a payé le premier une loge de quatre places cinq ou six cents francs.

C'est un Anglais qui a donné à une actrice un collier de cent mille francs.

C'est un Turc qui a jeté un diamant comme pourboire à son cocher.

En un mot, ce sont les gens de passage qui ont monté la vie à ce diapason anormal auquel on s'est peu à peu habitué.

*
* *

Cet été, quand la Seine épuisée ne fournissait plus que quelques flaques d'eau, beaucoup de Parisiens se sont mis à boire des eaux minérales.

Ces eaux qui ne coûtent que cinquante centimes par bouteille, quand on les prend à l'entrepôt, se vendent un franc vingt-cinq centimes dans les restaurants.

Il en fallait trois bouteilles par jour, ce qui fait que des gens d'une fortune médiocre, comme le chroniqueur soussigné, ne dépensaient pas moins de CENT FRANCS d'eau par mois.

*
* *

Je vois d'ici l'épouvante des braves gens de la campagne.

« Comment ferions-nous là-bas ? disent-ils.

— Vous feriez absolument comme nous. »

*
* *

Paris est encore la ville où on trouve à vivre au plus bas prix.

Tout est prévu.

Ou vous apprendriez à gagner beaucoup d'argent et à ne pas le garder.

Ou bien vous sauriez vous en passer.

*
* *

Un de mes amis d'un département lointain me demandait comment peuvent faire les Parisiens pour avoir toujours de l'argent.

« Rien de plus simple, ai-je répondu, quand ils n'ont pas d'argent, ils s'en prêtent ! »

Et c'est ainsi que le niveau se maintient.

*
* *

Après tout, personne aujourd'hui n'a le droit de ne pas espérer la fortune.

N'y a-t-il pas tous les ans cent ou deux cents individus qui reçoivent tout à coup un lot de cinq cent mille francs ?

C'est à ce point que celui qui n'attrape que cinquante mille francs s'écrie volontiers :

« Je n'ai jamais eu de chance. »

* *
*

J'ai assisté au cirque des Champs-Élysées au tirage des obligations mexicaines.

Rien de curieux comme l'assemblée et comme le spectacle.

A la minute, un pauvre diable se trouve à la tête de vingt-cinq mille francs de rente !

*
* *

Ainsi, en dehors du travail et de l'application à notre industrie qui nous donnent déjà de fortes chances d'arriver à une situation nous avons tous la facilité de nous en remettre au hasard.

Il n'y a pas de priviléges à la loterie....

Un numéro en vaut cinquante.

*
* *

Pour ma part, je donnerais volontiers deux cents mauvais numéros pour avoir le bon.

*
* *

Vous voyez donc bien qu'il n'y a pas besoin d'en acheter des masses....

*
* *

Et, dans les petites loteries de charité, que de rêves on a pour cinq sous!

Le Juif-Errant lui-même pourrait espérer avec ses vingt-cinq centimes de sortir enfin de la position précaire dont il jouit.

*
* *

Si tout le monde n'a pas le gros lot, le jour où on le tire au sort,

Il est bien certain que tout le monde l'a eu pendant un an.

*
* *

On a joui réellement de cette fortune imaginaire.

On a acheté une maison à volets verts avec une pelouse et un petit bois....

On s'y est installé avec sa famille.

Les enfants jouaient sur le gazon.

La petite fille faisait un bouquet.

Un lièvre passait dans le fond.

Une balle en a fait votre dîner....

*
* *

Et pendant ce rêve de toutes les nuits, ce rêve *possible*, on a oublié bien des chagrins.

Que dis-je?

On a même respiré l'air embaumé du village où l'on croyait être!

*
* *

Et le Chinois qui a payé son hachisch plus de vingt-cinq centimes n'en a pas autant pour son argent.

XXI

LES ANIMAUX NOS FRÈRES.

« Les animaux peuvent subsister sans l'homme, l'homme ne pourrait vivre sans les animaux. »

Cette vérité, portant ses fruits à l'ombre de la loi Grammont, a décidé la fondation d'une société qui rayonne aujourd'hui sur toute l'Europe.

Basée sur la justice et sur la compassion, sur l'hygiène et sur la morale, la Société protectrice des animaux recrute ses adhérents dans toutes les classes sociales.

Il y a, dans ses rangs, de grands noms et des

noms modestes, des noms célèbres appartenant à l'art ou à la finance, des noms ignorés appartenant à d'honnêtes artisans.

A l'une des dernières séances mensuelles de la Société, le bureau était ainsi composé :

M. le vicomte de Valmer, président; le docteur Blatin, M. Genty de Bussy, vice-présidents; P.-B. Fournier, secrétaire général; Bourguin, le docteur Carteaux, le docteur Cordier, le baron Larrey, le docteur Pigeaux, MM. Sibire et Valette, membres du conseil d'administration; Bourguin fils et Decroix, secrétaires-adjoints.

*
* *

La Bienveillance incessante du gouvernement aide les efforts de la Société, qui agit dans les départements par le généreux concours des instituteurs.

M. le ministre de l'instruction publique, d'accord avec le ministre de l'intérieur, a fait reproduire, dans le recueil des actes administratifs, une lettre aux instituteurs primaires, émanée du bureau de la Société protectrice.

MM. les préfets étaient invités à s'adresser aux maires, et les instituteurs à enseigner aux enfants leurs *devoirs* envers les animaux domestiques.

On arrivera peut-être par l'assiduité de ces efforts à faire comprendre aux enfants et à ceux des habitants des campagnes qui ne savent encore ni lire ni écrire, que la vie doit être respectée partout où elle se trouve.

Une excellente propagande a été entreprise par tous les journaux pour la défense des petits oiseaux, ces martyrs de la cruauté des enfants.

Michelet et Toussenel ont commencé, la presse entière les a suivis.

Il a été prouvé que les oiseaux sauvent les récoltes dont ils prélèvent une bien petite part quand les insectes et les vermisseaux leur manquent.

*
* *

Il faudrait faire savoir à l'homme des champs que lorsqu'il détruit une fauvette ou un rossignol, une hirondelle ou un moineau, du même coup il donne la vie à des millions de destructeurs et de ravageurs qui dévorent ses épis et ses fruits, par la racine en même temps que par la fleur.

*
* *

L'homme n'a le droit de détruire la vie que lorsque la vie lui est nuisible.

L'insecte, le reptile, la bête fauve, tous ces parasites dangereux ou terribles doivent être voués à la mort dont ils sont les agents.

A un moment donné, l'homme sera maître de sa planète, et il n'y aura plus autour de lui que les animaux utiles et bienfaisants.

La forêt vierge d'aujourd'hui sera traversée par un chemin de fer; le tigre et le boa disparaîtront devant le sifflet de la locomotive.

Les marécages pestilentiels seront devenus champs de blé, et la terre poussera un arbre et un épi à l'endroit même où l'eau fétide engendre aujourd'hui le hideux reptile et distille incessamment la fièvre.

*
* *

A côté des travaux importants et sérieux de la Société protectrice, une place est faite aux indications et aux réclamations de ses membres.

Il en est quelquefois de touchantes.

Ainsi M. Barbey informe la Société que deux hirondelles se trouvent prisonnières dans la cage de la lanterne de la halle du Temple, et qu'il suffirait de déplacer une vitre pour rendre les captives à la liberté.

M. le secrétaire général a signalé le fait à M. le commissaire du quartier.

*
* *

Chose singulière! les animaux ont d'autant plus à souffrir qu'ils nous servent plus complétement.

Le veau et le mouton qu'on va tuer pour les manger sont attachés par les pattes et pendus la tête en bas.

Les poules sont entassées dans des paniers, se pressant, s'étouffant, se crevant les yeux l'une à l'autre avec leurs griffes effarées.

Dans quelques villages on a conservé, malgré la loi, la barbare distraction du tir à l'arbalète, et même à la pierre sur un animal vivant, l'oie, le lapin ou le canard.

Le pauvre petit lapin, blotti dans sa terreur, reçoit un premier coup de pierre qui lui enlève le nez, un second qui lui casse une patte, un autre

qui lui déchire l'oreille, et peu à peu il s'en va par lambeaux, saignant et vivant, déchiqueté, brisé, son œil doux et triste fixé sur ses bourreaux qui jusque-là lui avaient jeté une feuille de chou ou un pied de salade....

*
* *

Puisse la Société protectrice étendre le bras sur tous ces méfaits.

Le jour où l'homme aura compati à la douleur partout où elle se manifeste, on verra que celui à qui on a appris à ne pas déchirer la chair vivante d'un coq ou d'un moineau, est, à plus forte raison, incapable d'attenter à la vie de son semblable.

*
* *

Un fait récent — il date d'hier — me rappelle la période singulière où chaque ville de province renfermait quelques casseurs dont la profession semblait être de chercher querelles aux officiers des régiments de passage, ou même aux paisibles bourgeois du pays.

Voici le trait :

C'était dans un des principaux établissements de coiffure du boulevard Montmartre.

Dix employés accommodaient, rasaient, frisaient les clients dont le tour était arrivé.

Cinq ou six autres attendaient patiemment leur tour.

Survient un inconnu, la moustache en croc, l'œil plein de flamme et de satisfaction.

Il voit tout ce monde et donne des signes d'impatience; puis, s'apercevant que plusieurs de ceux qui étaient en mains se faisaient couper les cheveux, il semble s'irriter davantage de ce détail qui le retarde.

Tout à coup il s'avance, et dominant le salon de coiffure, il s'écrie :

« Tous ceux qui se font couper les cheveux sont des polissons! »

Rumeur dans la maison.

Observations du patron.

Gros mots échangés bientôt suivis de coups.

Enfin, l'homme qui retardait de quarante-huit ans est jeté dans l'escalier où on lui laisse le loisir de méditer les anecdotes du Café de la Régence et les Mémoires de la Rotonde du Palais-Royal.

*
* *

A propos de coiffure, l'artiste capillaire Lespès a une façon plaisante de traiter les clients de passage.

Passionné comme tous les méridionaux, Lespès a des sympathies et des animosités bizarres....

Il trône au comptoir.

Un monsieur du casuel va sortir et le garçon annonce :

«Barbe et coiffure! »

Et plus bas :

« C'est un Russe.

— Un Russe ? » pense Lespès, et il annonce : « C'est trois francs. »

L'instant d'après :

« Coupe et friction!... (Un Espagnol?)

— Un Espagnol.... Deux francs, monsieur. Autre client qui met la main au gousset.

— Italien! souffle le commis.

— Cinquante centimes, » dit Lespès.

L'Anglais paye six francs ce qui ne coûterait qu'un franc à un Parisien....

Et quand il aperçoit un Polonais, Lespès s'écrie :

« Un Polonais ! qu'on lui donne une cravate et une brosse à dents ! »

*
* *

La brosse à dents me conduit sans transition à une récente histoire du célèbre pianiste Léopold de Meyer.

Un jeune Russe était allé chercher Léopold de Meyer pour se rendre avec lui dans une maison où tous deux devaient dîner.

L'artiste était prêt, habit noir, cravate blanche.... il attendait.

« Partons, » dit-il.

Puis, se ravisant tout à coup.

« Attendez; laissez-moi, je vous prie, prendre ma brosse à dents.

— Comment donc! » fit le jeune homme.

Léopold de Meyer prit la brosse et la glissa dans la poche de son habit.

On arrive, on se met à table, on dîne, on cause, on prend le café....

Le jeune Russe attendait toujours, se demandant à quel instant Léopold de Meyer se servirait de sa brosse à dents.

On passe au salon, la soirée commence.

Léopold de Meyer se met au piano, fait place à

une cantatrice, passe dans la pièce de jeu, fait une bouillotte, revient au piano.

Et toujours rien de la brosse à dents.

Enfin, le jeune Russe n'y pouvant plus tenir, lui demande simplement :

« Dites-moi donc, monsieur de Meyer, ce que vous comptez faire de votre brosse à dents?

— Oh! c'est bien simple. La serrure de ma porte a besoin d'être huilée, la clef y tourne avec une grande difficulté, et tous les soirs je me brise les doigts pour rentrer chez moi. Cette brosse à dents va tout à l'heure simplifier ma besogne.... Je passerai le manche dans l'anneau de ma clef et je tournerai. »

XXII

Il est passé, ce carnaval odieux, elle est finie, cette débauche de filles et d'idiots. L'humanité ne se trouvant pas assez laide, s'affuble tous les ans, avec la permission de M. le maire, de nez extravagants et de répugnantes verrues. Les hommes s'habillent en femmes et les femmes s'habillent en hommes; les enfants se collent des moustaches, on crie, on sonne de la trompe et voilà les plaisirs d'un peuple civilisé.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que quelqu'un ose encore parler des mœurs et coutumes des sauvages!

Pour ma part, je me demandais mardi, sur le boulevard, quelle différence il peut y avoir entre la cour de la Salpétrière à l'heure de la récréation et les rues de Paris le mardi gras ou le jeudi de la mi-carême.

Il est bien certain que ce qu'on prend pour de la gaieté n'est que de l'aliénation mentale.

*
* *

Que devient, les nuits de bal de d'Opéra, la loi sur l'outrage aux mœurs?

Si j'imprimais un seul mot de ceux qui se crient dans les corridors, on m'appliquerait l'amende et la prison.

Hélas! une pauvre nouvelle à la main a si souvent conduit son auteur en police correctionnelle!

Il n'y a que nous, paraît-il, qui soyons forcés d'être chastes en nos propos.

Je propose donc un code de fantaisie.

Il commencera ainsi :

1. — « Les peines en matières criminelles sont afflictives ou infamantes.

« Elles seront toujours infamantes pour les hommes de lettres. »

2. — « Tout condamné à mort aura la tête tranchée.

« Pour les hommes de lettres, on commencera par les pieds. »

3. — « Les corps des suppliciés seront délivrés à leurs familles, si elles les réclament...

« Excepté les corps d'hommes de lettres qui seront toujours jetés à la voirie. »

4. — « Les peines des travaux forcés à perpétuité, de la déportation et des travaux forcés à temps, ne seront prononcées contre aucun individu âgé de soixante et dix ans accomplis.

« Les hommes de lettres seuls pourront être condamnés aux peines susdites jusqu'à l'âge de cent dix ans révolus.

Le code continuera sur ce ton, non-seulement pour les délits et pour les crimes, mais encore pour les mauvaises pensées et les démarches inconsidérées.

Rogron s'était chargé de l'annoter, mais l'éditeur Marescq s'est refusé à signer l'édition et Dubuisson à l'imprimer.

C'est ce qui fait que nous flottons encore dans une vague indécision....

*
* *

Pour en finir avec le carnaval, je puis vous dire que j'ai rencontré le vicomte de L.... qui s'essuyait le front et semblait respirer avec délices.

« Ah ! mon cher ami, s'est-il écrié, quel travail, quand on aime une femme, que de l'empêcher d'aller au bal de l'Opéra !

J'y suis parvenu cette année encore, mais, l'année prochaine, je crains bien d'être flambé. »

*
* *

Depuis quelques jours, les correspondances pleuvent sur moi de tous côtés. Il m'est impossible de satisfaire tout le monde à la fois, et, au risque de mécontenter les uns et les autres, je réponds aux trois ou quatre questions qui m'ont le plus frappé....

Le père Félix appartient-il à cette admirable famille qui nous a donné Lia, Dinah et Rachel ?

Bien que je n'aie aucune certitude à cet égard, je réponds hardiment que non.

L'origine du père Félix est un mystère ; ses amis

gardent bien le secret ou n'en savent pas plus long que nous.

On ignore le lieu de sa naissance, son âge est un mystère, on ne sait de lui que ses conférences.

*
* *

C'est en 1855 que commença la renommée du père Félix, qui, depuis quatre années déjà amusait les voûtes de Notre-Dame sans que sa voix eût un instant rappelé les larges émotions du P. Ravignan et la robuste éloquence de Lacordaire.

*
* *

Mais quand l'Exposition universelle des beaux arts et de l'industrie ouvrit ses portes au public, le père Félix put voir la foule se presser vers le spectacle des œuvres de l'homme, et il sentit son cœur se serrer devant ces triomphes de la matière.

Il conçut alors le projet de venger le Christ et son Église de cet empressement des hommes au temple de l'Industrie.

Le projet fut longuement élaboré et mûri. Enfin,

le père Félix put prêcher du haut de la chaire « qu'il n'y a pas de progrès en dehors de Dieu, et que le progrès, c'est Jésus. »

*
* *

Cette lutte franche et ouverte contre l'industrialisme fit grand bruit, on s'en souvient.

La réputation du père Félix était fondée.

« Ne croyez pas, s'écriait-il, que nous proscrivions l'industrie.... Jésus-Christ l'a prescrite implicitement en déclarant à ses disciples qu'après qu'ils se seraient occupés de gagner les biens du ciel, tous les autres biens leur viendraient à la suite.

« Mais le christianisme ne veut pas que le progrès matériel domine le monde.... »

Il s'agissait donc de diriger l'industrie et de limiter le progrès pour ne pas tomber dans cet abîme : « Produire indéfiniment pour jouir indéfiniment. »

*
* *

Nous aurons à revenir sur le père Félix à propos de l'évêque académicien d'Orléans, Mgr Dupanloup,

nous remettons à ce moment nos appréciations complètes, car trop de sujets profanes nous pressent aujourd'hui et nous n'aimons pas à mêler les individualités respectables aux figurines et aux silhouettes qui passent dans nos chroniques comme des ombres chinoises.

Nous ne voulons pas, pour tout dire en un mot, accompagner un vaudeville avec les orgues ou un cantique avec un violon.

*
* *

La nuit du dimanche gras a été très-animée, disent les journaux.

Le lundi matin, les postes regorgeaient de voleurs et d'individus des deux sexes qui s'étaient livrés à des écarts par trop extravagants.

En voilà qui ont dû s'amuser ! Louer un costume pour passer la nuit au poste, on n'est pas plus gracieux !

Ce qu'il y a de cruel dans l'affaire, c'est d'être appelé « *individu des deux sexes.* »

Peut-être le rédacteur a-t-il voulu faire entendre qu'il y avait des hommes et des femmes. En ce cas, il fait un bien mauvais usage de la langue française.

Individu des deux sexes signifie « qui est à la fois homme et femme. »

Je ne sais si la police a arrêté un grand nombre de personnes qui se trouvaient dans ces conditions; ce serait un horizon nouveau pour la science et cette nuit du dimanche gras aurait fait faire un grand pas à la question de reproduction instantanée.

* * *

Je n'ai jamais pu songer sans douleur qu'il y avait souvent des femmes au poste.

Je sais bien que les femmes que l'autorité a cru devoir séparer, — pour un instant au moins, — du reste de la société, ne sont pas de celles qui font des sœurs et des épouses; mais n'y a-t-il pas eu dans leur vie un instant de pureté, une heure ou une minute où chacune d'ell esa passé à côté d'un meilleur sort?

L'administration traite les filles comme des colis, et elle n'a pas le temps d'agir autrement..

Du reste, la vieille politesse française serait peut-être déplacée sous les voûtes du dépôt de la Conciergerie.

Grattez le Russe, vous trouvez le Cosaque;

grattez le Cosaque, vous trouvez l'ours; grattez l'ours, vous retrouvez le Russe.

Et bien ! grattez la dernière des filles, vous trouvez la villageoise; grattez la villageoise, vous ne retrouvez pas la fille perdue.

M. Aimé Martin raconte que Sève, obligé de quitter le service à la chute de Napoléon, alla s'offrir au vice-roi qui l'accueillit et fit sa fortune sans l'obliger à changer de religion.

En 1826, Sève étalait à Esnch le luxe d'un satrape; il avait dans son harem les plus belles esclaves grecques et égyptiennes.

Mais au milieu de ces voluptés, son cœur était vide et il écrivait à l'un de ses amis : « Envoyez-moi une Française, une Anglaise, une Italienne, peu importe, je vous promets de l'épouser et de renvoyer ce troupeau de créatures sans âme et sans pensée. »

C'est une expérience que j'ai faite quelquefois, au bal de l'Opéra ou dans tout autre lieu du même genre, de prendre à part quelque femme dont le ton, les gestes et les allures annonçaient le dernier degré de l'échelle sociale.

« De quel pays es-tu ? » lui demandai-je.

Elle me nommait un village, Beauce, Berry ou Normandie.

« Est-ce joli, cet endroit-là ?

— Oh ! c'est charmant.... La grande route passe

à une demi-lieue, on prend le chemin à côté du ruisseau, et on arrive au village par une grande allée de marronniers.

A droite, en entrant, il y a l'abreuvoir; j'allais tous les soirs y conduire mes vaches.... Plus loin, c'est la maison du père Durand. Pauvre père Durand, il doit être mort à présent? Sa femme me donnait souvent de la galette... Après sa maison, il y avait un beau jardin avec des pruniers et des cerisiers magnifiques...

C'est là qu'il y en avait des oiseaux, fallait voir!

Et puis, chez nous, la poussière est très-fine, c'était un bonheur de marcher les pieds nus! »

XXIII

ESPOIR DÉÇU.

Femme! relis ce livre où s'endort toute peine,
La Bible, d'où le cœur reçoit l'air et le jour.
Tu verras que c'est Dieu qui commande l'amour,
Et que, s'il perdit Eve, il sauva Madeleine!

« C'est un grand tort à mes yeux, a dit un avocat dans un récent procès, que d'agiter tant de plumes autour des sultanes du demi-monde.

« Ce n'est pas les fustiger avec les verges de la morale, c'est les éventer avec les plumes de paon de la réclame. »

Aussi me garderai-je bien de nommer aucune de celles dont je vais parler, persuadé que la leçon, quoique anonyme, aura la portée que je veux lui donner.

*
* *

C'est aux femmes qui ne sont pas encore tombées, mais qui sont sur la pente que j'adresse cet article.

La notoriété donnée par quelque procès scandaleux à des filles dont le nom n'aurait jamais dû être imprimé, la description de leur luxe, l'énumération de leurs richesses ont jeté le trouble dans l'esprit hésitant de toute une catégorie d'ambitieuses bourgeoises.

*
* *

« Hé quoi ! a dit l'une d'elles, il y a des femmes qui vivent ainsi ! Couvertes de pierreries, toujours en fêtes, entourées, courues, elles ont hôtel, chevaux et voitures ! »

Cela ne dure que dix ou quinze ans, mais au bout de ce temps, elles pourraient conserver une fortune à l'abri de laquelle une vie calme, une vie d'un doux

repentir les amènerait paisiblement à la dernière heure.

De la sorte, elles auraient doublement vécu.

*
* *

D'abord le monde, le monde d'à côté sans doute, mais enfin le bruit, les lumières, l'agitation, la fièvre, la passion peut-être de loin en loin....

Puis, l'autre vie, la vie bourgeoise qui, avec un peu d'hypocrisie et de savoir-faire, équivaudrait à une sorte de rédemption.

Ce compromis de conscience, je l'ai vu de près, je l'ai étudié, et c'est pour cela que j'en parle.

J'en parle avec épouvante, j'en parle comme d'une monstruosité ; ce courant social me fait peur.

L'amour qui perdit Ève a sauvé Madeleine !

L'amour a perdu Ève parce que cette première blonde était la première femme honnête, la première femme mariée; l'amour ne l'eût pas perdue si elle n'eût aimé que son mari.

Et si l'amour a sauvé Madeleine c'est que la

pécheresse aimait réellement pour la première fois aussi, sa passion était pure et élevait son âme.

Il y a dans ce moment, à Paris, une nuée de malheureuses qui sont venues chercher ce qu'elles n'y trouveront pas.

Il en est débarqué de tous les coins de la France et de tous les coins de l'Europe.

Un mari fait offrir dans les journaux deux mille francs de récompense à qui pourra lui donner un simple renseignement sur son épouse fugitive.

Partout — on plaide en séparation.

*
* *

Elles veulent toutes des bijoux et des voitures, comme s'il pouvait y en avoir pour tout le monde.

L'amour d'un honnête homme, les joies de l'intérieur ne pèsent pas un brin d'herbe du bois de Boulogne.

*
* *

L'une est arrivée d'Al'emagne, parlant à peine quatre mots de français ; elle va dans les bureaux de journaux qu'elle regarde comme des usines à

réputations, des fabriques de célébrités; elle prie qu'on parle d'elle !

*
* *

O honte! en sommes-nous arrivés là que quelques complaisances de plume puissent faire penser à qui que ce soit que les journaux annoncent la Révalescière à la quatrième page et les femmes à la seconde?

*
* *

Une autre, jeune, d'une beauté médiocre, mariée à Pesth ou dans une autre ville de Hongrie, est partie subitement, laissant à peine un adieu à son mari et à ses enfants....

Elle avait prévenu une de ses amies qui devait l'attendre à la gare de Paris.

« Je n'y puis tenir plus longtemps, écrivait-elle, je pars !

« Il est onze heures du soir, mon mari qui vient de recevoir la nouvelle de la mort de notre oncle, est parti tout à l'heure pour Vienne.

« Mes malles sont prêtes, j'attends la voiture qui doit venir les prendre.

« Je vais enfin voir ce Paris dont on m'a tant parlé. Est-ce donc aussi beau que je le crois ?

« Mon mari, je ne l'aime plus; mes enfants, je ne veux plus les voir ; ils semblent n'être là que pour me rappeler ma chaîne, pour me dire sans cesse : Tu es la femme de notre père, sa chose, sa propriété ; tu nous dois tes soins, tes baisers même ; car si tu n'embrassais pas tes enfants, on dirait que tu es une mauvaise mère !

« Non ! je ne vous dois rien, j'étouffe ici, je veux être libre. Paris me tente et m'aspire.

« J'emporte quarante mille francs, mes bijoux et ceux de ma belle-mère; je brillerai là-bas, tu verras.

« Avec ces ressources, je ne serai pas obligée d'accepter le premier-venu.

« J'ai rêvé d'un beau jeune homme, très-riche, qui n'aimera que moi. *On parlera de nos amours*. Je veux qu'il m'aime tant que toutes les femmes voudront me le disputer — et que lui ne verra que moi.

« En connais-tu comme cela ?

« Du bruit.... c'est la voiture.

« Mon cœur bat, je saute de joie, je pars ! »

*
* *

Elle est descendue au Grand-Hôtel, la femme de Pesth ! elle a loué un coupé auquel on avait donné les airs d'une voiture de maître, d'un équipage de bonne maison.

*
* *

On l'a vue tous les jours au bois, faisant du mystère derrière un éventail provocateur.

*
* *

Les quarante mille francs s'en allaient en toilettes de Worth, et le beau jeune homme très-riche ne venait pas.

Il venait bien des jeunes gens, les promesses allaient bon train ; mais au bout de quelques jours, la femme de Pesth s'apercevait que ce n'était point là son rêve.

Elle entama les bijoux qui s'en allèrent un à un ; puis, elle pleura dans le sein de son amie.

Celle-ci lui représenta que sa beauté n'est point de celles qui s'imposent et que son miroir l'avait trompée.

Ce fut le dernier coup.

*
* *

Blessée dans cette vanité et dans cette coquetterie, que les Hongroises poussent jusqu'au délire, la femme de Pesth ne voulut pas en avoir le démenti.

Elle alla de l'un à l'autre, comme la dernière fille.

Déjà laide, déjà vieillie, à bout de ressources, elle a eu les mêmes relations et les mêmes hontes que la dernière des cabotines.

Et il y a là-bas un mari qui la chassera, si elle revient, et des enfants qui la maudissent.

Oh! n'imprimons plus qu'un vieux prince russe épouse la fille d'un cordonnier....

C'est pourtant vrai, mais au moins qu'on l'ignore!

La fille a trente ans, tout le Paris viveur l'a payée, — et toutes ses amies du même tonneau disent du bout des lèvres :

« Oui, on lui propose ce mariage, mais *elle hésite!...*

Se sacrifier, si jeune, vous comprenez, cela demande réflexion.

*
* *

Voilà où nous en sommes, ou plutôt voilà où on en est dans un certain coin de Paris gâté par l'ostentation de quelques millionnaires et l'impudence de quelques drôlesses !

*
* *

Une femme mariée, de vingt-neuf ans, mère de deux enfants, s'est séparée de son mari. Celui-ci est parti pour l'Orient, après avoir placé ses enfants à la campagne, chez la belle-mère.

Voici la jeune femme seule à Paris, avec douze mille francs de rentes. Elle se croit riche d'abord ; mais elle veut briller et l'avoué de la famille refuse des avances.

Elle songe alors qu'il lui faut un bras pour remplacer celui de son mari. Elle se jette à la tête d'un premier amoureux qui la garde trois mois et la congédie. Elle en vise un second, et huit jours après sa seconde faute, débordée par la dette, elle lui écrit pour demander de l'argent....

Cet argent, l'avoué doit le rembourser à une date qu'elle fixe.

*
* *

« Vous ne perdrez pas de temps, madame, répond le jeune homme, voici cinq cents francs. C'est tout ce dont je puis disposer; je n'ai, du reste, que faire de votre avoué. »

*
* *

La femme a pris l'argent et bu la honte.

Ah? si on lit dans les chroniques du jour le fantastique récit de quelque souper des Provençaux et le compte rendu d'une journée à la Marche, n'y lit-on pas aussi la misère et le suicide?

Les folles qui envient ces costumes d'emprunt! ces toilettes de quelques jours! cette fréquentation même de gens du monde qu'on ne tutoie que quand on est jeune, à qui on dit vous quand on a passé trente ans et qui ne vous saluent même plus de la main quand ils sont mariés.

Cela ne vaut pas le boisseau de charbon qui doit

vous étouffer un soir au milieu de l'indifférence d'un hôtel garni.

On dit : Elle s'est pendue, c'était Adèle.

Elle s'est jetée sur le pavé et s'est brisé le crâne, c'était Nini-la-Valaque.

Elle s'est empoisonnée, c'était Jeanne, la petite Jeanne.

« Que devient sa sœur? elle doit être grande maintenant?

—Nous l'avons à souper demain. »



XXIV

PLUSIEURS CHOSES ENCORE.

Quelle singulière tactique que celle des Compagnies d'assurances dans notre pays ! Un misérable met le feu à la maison d'une pauvre fille, Catherine Vinet; Catherine Vinet était montrée au doigt dans la localité qu'elle habitait, parce que, ayant eu un enfant, elle l'élevait courageusement. Le père, un séducteur, l'avait abandonnée, et la mère, poursuivie par le dédain de ceux qui l'entouraient, élevait péniblement une malheureuse créature sans nom et sans appui.

Catherine Vinet payait régulièrement ses annuités; elle pressentait peut-être que la haine des paysans tournerait mal pour elle; il fallait au moins sauvegarder le peu de bien qu'elle possédait.

La Compagnie, croyant à un incendie volontaire, a fait condamner cette femme à huit années de réclusion.

Quelle consternation a dû être la sienne! Ruinée par un sinistre, voyant ses peines perdues, ainsi que l'argent qu'elle avait payée au prix de tant de privations, condamnée sans être coupable et séparée de son enfant!

O justice des hommes! quel abîme sous les pas de cette femme!

Que va-t-il arriver maintenant?

La Compagnie ne payera qu'après sommation, après procès peut-être.

Et l'année de réclusion déjà accomplie, qui donc en indemnisera Catherine Vinet? Son enfant, qu'est-il devenu? Est-il vivant encore? Quelles tortures a-t-il souffertes, ce fils de condamnée? Nous connaissons la charité des paysans.

Que de coups a dû recevoir ce petit être tandis qu'on lui disait : « Ta mère est au bagne! on a le droit de ne pas te traiter comme les autres enfants. »

Tout cela est horrible, n'est-ce pas? Que serait-ce donc si le coupable ne s'était volontairement dénoncé?

Que reste-t-il, d'ailleurs, à Catherine Vinet? Sa maison était brûlée, et on a dû saisir le terrain pour payer les frais du jugement qui la condamnait injustement!

Les anciens avaient fait du hasard un dieu, divinité accidentelle et capricieuse que celle-là, influence sans cause et sans lois, sans direction et sans but. Ce serait une curieuse histoire que celle qui revient au hasard. Que serait-ce donc si on suivait pas à pas les évolutions et les retours imprévus de la vie de chaque jour? Il semble que tout homme ait six points gravés sur la poitrine, cinq dans le dos, quatre sur une épaule, trois sur l'autre, deux sous les pieds et un sur la tête.

C'est ainsi qu'il échoue ou qu'il réussit, qu'il gagne sa partie ou qu'il la perd, selon le côté où il est tombé et selon le point qu'il amène.

Pour peu que le soleil égaye la face du ciel, les rues de Paris sont à peu près désertes le dimanche. Voitures et chemins de fer ont entraîné vers les ombrages des environs toute la population, avide d'air et de verdure.

C'est à peine si, de midi à six heures du soir, quelques rares passants font retentir de leur talon le pavé des quartiers qui ne touchent pas le boulevard.

Il était environ deux heures, la rue d'Aumale

semblait inhabitée, quand un jeune homme tourna le coin de la rue Saint-Georges.

« Tiens! dit-il en regardant à ses pieds, voici une jolie petite lettre, une lettre cachetée. Elle est soigneusement fermée, l'adresse indique une écriture féminine.... *A mon inconnu!*... Cet inconnu peut être moi aussi bien qu'un autre. Lisons! »

Et le jeune homme ouvrit la lettre :

« Mon cher monsieur,

« Il faut que vous soyez prodigieusement inoccupé ou que vous ayez bien du temps à perdre pour vous amuser à ramasser les papiers que vous trouvez dans les rues; vous ne pourrez donc jamais maîtriser votre coupable curiosité? Je suis en ce moment cachée derrière l'un des stores d'une maison voisine, et je ris de bon cœur à vos dépens.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec la considération que vous méritez.

« La demoiselle de la jalousie. »

« C'est bien, » dit le jeune homme qui eut la présence d'esprit de ne pas se retourner.

Et il continua son chemin, en cachant le dépit que lui inspirait cette plaisanterie enfantine.

Il s'arrêta à l'autre bout de la rue, puis, revenant sur ses pas, il s'enfonça sous une porte avec le dessein de surprendre l'auteur de la mystification.

Le billet ouvert était encore en évidence sur la chaussée comme pour indiquer l'endroit précis où l'observation pourrait être fructueuse.

Plusieurs personnes passèrent; l'une s'arrêta, prit le billet, le lut, le relut, le mit dans sa poche et continua son chemin.

Une fenêtre s'ouvrit..., un nouveau billet vint tomber sur le troittoir.

Le jeune homme entra et s'informa auprès du concierge du nom et de la situation sociale des locataires du premier étage.

Cet étage était habité par M. B..., négociant retiré, et sa fille Pauline, sortie du couvent depuis quelques jours seulement.

Évidemment, c'est Mlle Pauline qui avait inventé ce divertissement.

« Je ne l'oublierai pas, » murmura le jeune homme.

Il ramassa le second billet et ne l'ouvrit qu'après être sorti de la rue.

La rédaction différait absolument de celle de la première lettre :

« Mon cher complice,

« Une violente migraine m'empêche de quitter la chambre ; je ne pourrai vraisemblablement pas faire partie de l'expédition, et il faudra que tu ailles seul retirer le précieux dépôt.

« La somme est considérable; une simple bèche te suffira pour la déterrer car elle est enfouie à fleur de terre, et je tremble, si tu ne te hâtes, que quelqu'un mette la main dessus.

« C'est au fond de la rue des Vignes, à Grenelle, à cent mètres de l'ancien couvent, dans un terrain vague. Tu verras un vieux poirier qui pousse à peine quelques feuilles; creuse au pied de cet arbre. Fais vite, je t'attends. »

Le jeune homme qui avait ramassé les deux billets était licencié en droit et secrétaire d'un des avocats célèbres du barreau de Paris.

Il résolut de pousser l'aventure à bout, et, deux jours après, la jeune fille qui avait la manie d'écrire aux passants, trouva la lettre suivante dans sa corbeille à ouvrage :

« Mademoiselle,

« Je suis propriétaire d'un terrain situé à Grenelle dans la rue des Vignes, et je ne puis m'en prendre qu'à vous de ce qui est arrivé. J'ai fait arrêter deux individus qui sont venus abattre un arbre dans ma propriété; ils ont produit à l'autorité un billet qu'on a reconnu venir de vous. Sachez donc qu'en creusant à l'endroit que vous avez si bien indiqué, on a trouvé le squelette d'un enfant. La justice est saisie de cette affaire et vous

allez être interrogée au sujet de la fin mystérieuse de cette créature infortunée.

« C'est la considération que m'inspire le nom que vous portez qui m'engage à vous avertir de l'éclat qui vous menace. »

La lettre était signée : « Daniel, propriétaire à Grenelle. »

A l'heure du dîner, M. B... put remarquer que sa fille avait les yeux rouges ; c'est à peine si elle prononça deux mots pendant la durée du repas.

Le lendemain, un personnage vêtu de noir vint demander Mlle Pauline, qui tressaillit et devint pâle.

« Mademoiselle, dit le visiteur, je viens vous interroger au sujet d'une malheureuse affaire à laquelle vous vous trouvez mêlée....

— Oh! monsieur, répondit la jeune fille toute tremblante, je vous jure que je ne sais rien. C'est le hasard qui a tout fait. J'ai voulu m'amuser aux dépens des badauds et j'ai indiqué un terrain à Grenelle comme j'aurais indiqué tout autre endroit. Il faut croire qu'il y a partout des squelettes dans les environs de Paris, c'est ce qui donne à la campagne un air si triste! »

Le supplice ayant assez duré, M. B... revint auprès de sa fille, qui jura bien de ne plus écrire aux passants; et le jeune avocat, devenu l'un des habi-

tués de la maison, y trouva réellement le trésor que Mlle Pauline, trop modeste, l'avait envoyé chercher plus loin.

*
* *

Un autre hasard, plus singulier que celui-ci, a fait la fortune du docteur Félix.

Ce praticien, si recherché aujourd'hui, occupait alors, dans les combles d'un hôtel de la rue de Ponthieu, deux pièces mansardées, qui, si exiguës qu'elles fussent, semblaient trop vastes pour le maigre mobilier qu'elles renfermaient.

C'était le temps des habits râpés, des pantalons effilochés par le bas, et des dîners à vil prix dans les crèmeries et les petites tavernes où l'on étale, comme appât, dans la vitrine des œufs et des fruits secs.

Le premier étage de l'hôtel était habité par une riche Anglaise qui avait assez souvent des crises nerveuses, pendant lesquelles elle avait recommandé qu'on la renfermât dans sa chambre, sans que personne y pût être introduit.

Un soir, le docteur Félix avait été entraîné par quelques-uns de ses anciens camarades de l'école; habitué à la continence, il avait largement dîné, et il regagnait son domicile du pas lourd et pesant

de l'homme dont le cerveau est troublé par les alcools.

Il était à peine rentré qu'on frappa violemment à sa porte.

« Descendez vite, lui dit-on, l'Anglaise se meurt ! »

Le docteur Félix, après être descendu par l'escalier de service qui conduisait chez lui, remonta l'escalier d'honneur et fut introduit chez l'Anglaise. Celle-ci était étendue sans mouvement sur un canapé.

Le docteur voulut lui tâter le pouls, mais la chaleur et l'agitation de ses propres mains l'empêchaient de sentir le battement du pouls de la grande dame.

Le docteur, désespéré, passa la main sur son front et reprit le bras de l'Anglaise, mais tout dansait autour de lui, il ne voyait plus....

Il laissa retomber le bras de la malade et s'écria avec une profonde douleur :

« Ivre ! »

Puis il se précipita vers la porte et regagna son taudis.

Le lendemain, lady X... le fit demander de nouveau. Elle le reçut dans un boudoir attenant à sa chambre à coucher, et quand les domestiques se furent éloignés :

« Monsieur, lui dit-elle, vous avez découvert un terrible secret. Je vous crois homme d'honneur, et

j'espère que ce secret restera entre vous et moi. En effet, monsieur, élevée en Écosse, dans un vieux château, j'ai passé mon enfance avec des femmes de peine qui ont trompé la confiance de mon père; j'ai contracté avec elles une malheureuse habitude, je ne trouve de force et d'énergie que dans un flacon de porto ou de sherry, et, hier, quand on vous a fait entrer, j'étais anéantie par un excès de boisson. Vous serez désormais mon médecin, monsieur. Pourrez-vous me guérir? Je ne l'espère pas, mais je n'en aurai que plus souvent besoin de vos soins. Vous êtes jeune, vous avez besoin d'arriver, je vous recommanderai à mes compatriotes, et je pense qu'ils seront pour vous une fructueuse clientèle. »

En effet, le docteur Félix est devenu l'un des médecins les plus riches de Paris; car vous n'ignorez pas que les Anglais payent très-largement, — quand ils payent.

*
* *

Si nous savons comment payent les Anglais, nous pourrons voir bientôt comment payeront les Prussiens.

Il y aura des pots cassés, c'est une affaire entendue; l'Autriche est habituée aux sacrifices, elle

s'exécutera ; mais les marquis de Brandebourg n'entendent pas de cette oreille-là, et il y aura certainement des pleurs et des grincements de dents.

Le prince Frédéric-Charles va-t-il reprendre les ordres du jour de Bonaparte ?

Ce prince avait fait un joli début dans les duchés.

Un jour il s'écriait :

« Il suffira de dire : « J'étais à Missunde, » pour que, dans la patrie, on réponde : « Voilà un brave ! »

C'étaient là de nobles paroles.

Il est seulement regrettable pour le prince Frédéric-Charles que Napoléon les ait prononcées avant lui.

Dans ce cas, nous citons nos auteurs.

Le prince Frédéric-Charles doit connaître Napoléon, car ce conquérant est allé passer quelques jours chez lui.

Ainsi, le prince Frédéric-Charles pourra glisser dans une de ses proclamations ces paroles énergiques :

« Soldats ! du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. »

Il faudra seulement avoir la précaution de faire transporter en Saxe deux pyramides au moins.

Une autre fois, le prince Frédéric-Charles s'écriera :

« Soldats ! c'est le soleil d'Austerlitz ! »

En même temps, on pourrait glisser dans les journaux prussiens le beau trait d'un soldat qui aurait dit à l'archiduc :

« Quand même vous seriez le petit caporal, on ne passe pas ! »

Il sera bon, pour la circonstance, de déterrer le fameux général Zieten. Zieten a laissé en Prusse une réputation proverbiale, quelque chose d'intermédiaire entre un héros et un épouvantail pour les enfants.

C'est le type du parfait hussard de l'époque. On conserve précieusement à la *Kunst-Kammer* de Berlin la représentation authentique de cet illustre personnage. C'est le masque le plus renfrogné qu'il soit possible d'imaginer, avec des sourcils en buisson, des moustaches pendantes et une interminable cadenette.

L'uniforme adapté à ce mannequin est aussi grotesque que la physionomie; le dolman en est décoré de plaques de fer-blanc, en forme d'étoiles, de lunes et de demi-lunes qui auraient satisfait pleinement à la curiosité de Cathos et à la vanité de Mascarille.

Zieten, en un jour de colère, avait engagé sa parole de ne plus dégaîner l'épée à la tête de son régiment.

C'était à Potsdam. Une armée prussienne s'exer-

çait aux dispositions stratégiques; on venait d'inventer le déploiement en échiquier masqué.

« Quand l'ennemi est devant moi, dit Zieten, je fais mes dispositions sur le champ même et je marche! »

Le vieux Frédéric haussa les épaules. Zieten, qui n'en voulait pas avoir le démenti, commanda une attaque simulée de la place, où la baïonnette agissait de franc jeu.

Le roi s'écria :

« Mais c'est un indigne carnage! retirez-vous; je ne veux plus vous voir manœuvrer votre régiment! »

Zieten remit son épée au fourreau, commanda la conversion et rentra tranquillement à Berlin avec son régiment, qui comptait à peine deux ou trois cents blessés.

Plus tard, le roi eut besoin de Zieten; la Pompadour avait mis une grosse besogne sur les bras de la Prusse, et Frédéric alla chercher le sabreur Zieten, si maladroit au camp de manœuvres, si précieux sur le champ de bataille.

« Sire, répondit Zieten, j'ai juré de ne plus tirer l'épée à la tête de mon régiment.

— Eh bien! répondit Frédéric, tu commanderas ton régiment avec un fouet. »

C'est ce que fit Zieten, qui chargea le fouet à la main.

*
* *

Qu'allons-nous faire de toutes les femmes si la guerre qui s'annonce est aussi meurtrière que le nombre des combattants et la puissance des machines de destruction semble l'annoncer?

Qu'il meure cinq cent mille hommes, nous voici un million de femmes sur les bras, car un homme nourrit deux femmes en moyenne, sa mère et son épouse, ou son épouse et sa sœur, ou sa sœur et sa nièce, mais, quelles que soient les combinaisons, deux femmes au moins.

Je sais bien que le théâtre du Châtelet occupe à lui seul un grand nombre d'individus du beau sexe; il faudra donc, qu'à l'exemple de M. Hostein, tous les directeurs de théâtres de l'Allemagne se mettent à jouer des féeries.

*
* *

Le monde irrégulier de Paris n'est pas sans inquiétude.

On lui a promis l'Exposition, et il y compte;

mais d'ici là la situation financière lui paraît lourde à supporter.

Le monde irrégulier se donnait de trop grands airs depuis quelque temps.

Il offrait des soirées, des bals.

Les demoiselles y ont pris l'habitude de s'appeler *madame*.

Et il faut voir avec quel air pincé une demoiselle demande à une autre demoiselle :

« Madame, comment se porte votre fils aîné ? »

N'est-il pas curieux d'étudier ces prétentions et amusant de les punir?

Chacune de ces filles se croit une supériorité sur l'autre.

Rien n'est plaisant comme de voir une ancienne femme de chambre dans ses salons. Elle imite le monde comme le zinc imite le bronze ; elle reçoit et accueille avec un sourire aristocratique des créatures qui s'élancent à peine de la borne, et les reremercie de l'*honneur* qu'elles veulent bien lui faire.

Des gens en habit noir se font les complices de cette odieuse mascarade. Ils rient tout bas et en jasent une fois dehors ; mais tant que dure la soirée, ils gardent leur sérieux et s'habituent peu à peu à parler *mensonge* comme les filles qui disent d'eux :

« Ce sont des amis! »

Personne ne s'entend comme ces amis à compromettre les honnêtes femmes.

*
* *

On parlait devant un de ces suffisants de la vie parisienne d'une soirée qui avait eu lieu la veille.

« Chez Mme de X...? dit-il d'un air entendu.

— Est-ce que vous la connaissez?

— Beaucoup.

— Êtes-vous allé à cette réunion?

— Voici sa lettre d'invitation.

— Enfin, parlez, que s'est-il passé?

— Pas grand'chose; il paraît qu'elle m'avait remarqué à l'Opéra.

— Eh bien?

— Elle m'a adressé cette lettre sans que je lui eusse été présenté.

— Et puis?

— Et puis, j'ai tourné autour d'elle, cherchant sa main que je suis enfin parvenu à saisir.... Voyant que tout marchait à souhait, j'ai risqué la demande de rendez-vous....

— Et elle l'a accordé?

— A peu près. »

En ce moment survint un nouveau personnage,

« Tiens! dit-il au narrateur, pourquoi n'êtes-vous pas venu chez Mme de X...? Je vous avais adressé une lettre d'invitation.

— Ah çà ! demanda le groupe des auditeurs, quelle est donc cette histoire que vous nous racontiez, puisque vous n'êtes même pas allé chez Mme de X...?

— Mon Dieu! dit le fanfaron sans se déconcerter, je vous ai raconté ce qui se serait passé, si j'y étais allé. »

C'est ainsi que se passent le plus grand nombre des bonnes fortunes qui se racontent.

*
* *

Un photographe connu est souvent heureux en clientes; dernièrement il avait fait la conquête d'une comtesse russe, Russe, certainement, comtesse, peut-être.

La dame n'a pas été sans aventures sur le pavé de Paris; quand je dis pavé, je pourrais dire entresol, premier ou deuxième étage. C'est la même chose au fond, mais c'est plus poli dans la forme.

Le photographe avait amené la comtesse à Saint-Germain.

Une table à deux couverts sous un bosquet, le tête-à-tête était suave.

Plusieurs jeunes gens arrivèrent :

« Comment vous portez-vous, madame ?

— Et vous, cher monsieur ?

— Tiens ! vous êtes ici : dit un autre.

— Charmée de vous voir ! »

Le photographe, contrarié de cette nombreuse intimité, tâcha de le manifester discrètement.

Il prit un plat, et souriant à la dame, il lui dit :

« Voyons, comtesse, veux-tu du fricandeau ? »

L'histoire est authentique, et le mot m'a été rapporté par deux témoins de la rencontre.

Mais, comme dit au président l'accusé Bideau :

« Qu'est-ce que deux témoins dans un pays qui compte quarante millions d'habitants ?

XXV

HISTORIETTES.

Quand on s'envole, la nuit, dans un rêve, on se promet bien de s'envoler le lendemain. Il semble que ce soit une chose facile. Du pied, on repousse le sol, on s'enlève, on fend les airs, arbres et maisons ne sont que des brins de paille à enjamber, et l'on se dit : « Comme c'est simple ! retenons bien le procédé ! Je m'envolerai demain sur le boulevard et Aubryet sera surpris. »

Puis, on se réveille, et l'on ne s'envole pas.

N'est-ce pas l'histoire de tous nos projets ?

Un soir, il nous tombe du ciel une idée de drame ou de comédie ; sur cette idée, nous bâtissons tout un avenir. Le succès est là ; après le premier, un autre, — et quand vient le moment de la réalisation, nous ne savons plus nous envoler !

*
* *

Berlandier aperçoit Maquillard au café des Variétés, demande un bock et s'assied.

« Bonjour, vieux, qu'est-ce que tu fais ?

— Moi, rien.... je travaille.

— As-tu un volume, un drame ?

— J'ai une idée.

— Écris-moi cela tout de suite.... Je me charge de l'édition. Je vais dimanche à Passy, je t'enlèverai une préface de Janin.

— Tu es donc bien avec Janin ?

— Janin ? Il a dit à Trousseau que si je n'allais pas plus souvent à Passy, cela le déciderait à revenir habiter Paris. Prête-moi donc un louis.... Je te mettrai de ma pièce de l'Ambigu à la place d'Anicet qui finit par m'embêter. »

*
* *

A la sortie du jardin Mabille :

« Mademoiselle, vous offrirai-je une glace?

— Volontiers, monsieur.

— Comment la voulez-vous? A la vanille?

— Non.

— Au café?

— Pas davantage.

— Au marasquin?

— J'aimerais mieux une glace.... à l'armoire.

*
* *

M. d'Ennery avait promis un rôle à une jeune actrice.

« Est-ce un jeune homme de parole, demanda-t-elle, ou un farceur!

— Les deux! répondit M. Hostein. »

*
* *

M. de C.... passe pour un flâneur.

Il allait souvent en visite, dans ces derniers temps,

chez une dame dont les mœurs n'ont rien de commun avec la langue allemande (qui n'est pas facile).

« Défiez-vous de lui, dit-on à la jeune femme.

— Pourquoi donc cela? Il m'a déjà envoyé une belle paire de lampes....

— Eh bien! c'est la première fois qu'il éclaire. »

*
* *

On causait à Nohant du mariage de M. le comte de X..., qni a soixante-cinq ans de maturité, avec une jeune fille à peine échappée du couvent.

Georges Sand posa cette question :

« Lequel des deux commet la plus grande sottise, du vieillard qui épouse une jeune femme ou de la vieille femme qui prend un jeune mari.

— Ma foi! dit Alexandre Dumas fils, lorsqu'un vieillard prend une jeune femme, il doit s'attendre à tout; mais quand une vieille femme prend un jeune mari, elle ne doit s'attendre à rien.

*
* *

B.... est un peintre de la grande école de ceux qui ne peignent pas.

Refusé pour excès d'originalité, B.... a maudit son siècle et vit de l'air du temps.

Le lendemain de la mort de Sieurac, B.... faisait voir une montre que l'on avait connue au défunt.

« Pauvre garçon, disait-il, il a eu tout juste le temps de me donner sa montre et de me serrer la main.

— Il aura voulu faire le contraire, répliqua Brown.... Son intention était de vous donner la main et de serrer la montre. »

*
* *

Léon Gozlan faisait un voyage dans les Landes.

Apercevant la population huchée sur des échasses, Gozlan s'écria :

« Voilà la famille d'Hippolyte Lucas.

*
* *

Il est certain que les engins de beauté sont devenus aussi nombreux et aussi puissants que les engins de guerre.

Une femme se fabrique elle-même tous les matins ; et le soir, une fois dans sa chambre,

Elle ôte ses fausses nattes et sa fausse queue,

Elle décolle ses sourcils,

Elle enlève son œil de verre,

Elle pose ses dents dans sa cuvette,

Elle quitte ses oreilles de cire, son cou d'albâtre et ses épaules d'ivoire ;

Elle dévisse ses pieds et ses mollets, pose sa poitrine dans un fauteuil, ses hanches sur une chaise....

Puis elle se couche !

*
*

Le vaudevilliste X..., ayant reçu deux faisans, voulut les conserver pour le souper de la centième représentation de sa pièce *Flore et Veauplumé.*

Dix-sept jours suffirent....

Les convives sentirent que le gibier s'était un peu lassé d'attendre.

« Eh bien ! dit l'amphitryon à un chasseur éprouvé, comment le trouvez-vous ?

— Suave ! mon chien ne le mangerait pas, mais il se roulerait dessus. »

*
* *

Il est question, pour la vingtième fois peut-être, d'embrigader les chiffonniers de Paris.

Une société traiterait avec eux à forfait et les chiffonniers deviendraient des ouvriers comme les autres, payés à la journée, ou plutôt à la nuit.

Les gens spéciaux affirment qu'il y a six cent mille francs à gagner par an sur le chiffon de Paris.

Le chiffon manque; on fait le papier avec de la paille et surtout avec du bois, ce qui le rend rude et cassant; et les fabricants de papier ne savent plus à quelle pâte se vouer.

On ne peut pas forcer la production du chiffon.

Le chiffon est le résultat de l'usage du linge, et la population d'un pays n'en donne qu'une quantité déterminée.

Cette quantité ne peut s'accroître que par une augmentation dans le chiffre des naissances.

Quand le papier se fabriquait uniquement avec du chiffon de chanvre et de lin, la cherté de cet ingrédient pouvait retarder le grand mouvement qui attendait la presse française.

Les chiffonniers ramassent dans l'Europe entière les vieux linges, les débris de tissus, qui, triés par

sortes, s'entassent chez les marchands de chiffons en gros.

Ce sont les Chinois qui ont introduit la paille dans la fabrication du papier; le papier de Chine provient des fibres de bambou triturées.

Un Voltaire relié, qui, dans nos papiers vélins, pèse deux cent cinquante livres, n'en pèserait pas cinquante sur papier de Chine.

*
* *

Plus nous allons, plus l'espèce humaine se voûte.

Le regard de l'homme s'abaisse vers la terre, son front s'incline sur la boue.

L'idéal n'est donc plus en haut ?

Cette déviation générale de la colonne vertébrale ne tient pas seulement à l'abrutissement universel, l'usage de la canne y entre pour une forte part.

L'épée au côté donnait à l'homme une contenance noble et fière.

La tête se portait naturellement en arrière, et la main s'appuyait sur la garde, rejetant l'épaule, développant la poitrine, asseyant le buste sur les hanches.

L'usage de la canne, qui nous est commun avec

l'orang-outang, fera insensiblement de l'homme un quadrupède.

Qu'est-ce que la canne? Une troisième jambe; et l'homme éprouve si vivement le besoin de rapprocher son front de la terre que, chaque jour, la canne diminue de longueur.

L'heure approche où il jettera ce jonc insuffisant et se mettra décidément à marcher à quatre pattes.

Qu'on nous rende l'épée, ou dans cent ans nous aboierons.

*
* *

L'acteur comique P..., a manqué une excellente occasion de se marier avec une jeune fille charmante à tous égards, mais distinguée surtout par le développement étrange de ses pieds.

L'artiste lui rendait sa visite empressée; il portait un immense bouquet qui représentait une soirée d'appointement.

Le premier mot qu'il eut soin de dire en entrant, ce fut : « Mademoiselle, vous aimez les fleurs, j'en mets une botte.... à vos pieds. »

La jeune fille se leva frémissante et lui dit :

« Monsieur, des bottines me suffisent !

Et l'acteur, congédié, descendit l'escalier en murmurant : des bottines de fleurs !

XXVI

GERTRUDE.

I

Saintes est une jolie petite ville de la Charente-Inférieure, à quelques lieues de Rochefort. On y arrive par une belle et large avenue que coupe brusquement un pont suspendu d'un aspect assez élégant. De chaque côté de l'avenue s'élèvent des maisons neuves, bien bâties et à plusieurs étages. La vieille ville se compose de rues tortueuses qui se lient les unes aux autres, comme les fils d'une toile d'araignée. Les quais offrent aux habitants

une charmante promenade. Ce n'est qu'à Rochefort que les eaux de la Charente, étroite et limpide en cet endroit, sont devenues, dans un lit plus large, vaseuses et d'un jaune safran.

De l'autre côté de la rivière s'étendent, à perte de vue, des prairies d'un vert tendre coupées çà et là de bosquets touffus et humides.

Saintes montre avec orgueil aux étrangers les ruines de ses arènes et sa cathédrale de Saint-Eutrope. Le long des quais et de l'avenue s'étalent des hôtelleries en nombre prodigieux. La grande affaire de Saintes, c'est le passage des messageries. Les diligences de Nantes et d'Angoulême, d'une part, et de Bordeaux, de Mortagne et de Royan, de l'autre, viennent déjeuner, dîner et souper à Saintes, où la table d'hôte semble achever en paix sa longue et honorable carrière.

Le 1er octobre 1850, à quatre heures du soir, on signala à l'entrée du pont la diligence de Paris, qu'on aurait aussi bien pu appeler la diligence de Tours, car déjà le chemin de fer, qui va aujourd'hui jusqu'à Bordeaux, évitait aux chevaux la moitié de leur route. Enfin, — de Paris ou de Tours, — la diligence arrivait. Les cinq chevaux aux croupes fumantes entraînaient la lourde machine. Le postillon faisait claquer son fouet de droite et de gauche, et le conducteur semblait tout joyeux de l'idée du gigot prochain.

On s'arrêta. Les voyageurs descendirent pour reconnaître leurs effets. Un colonel retraité, deux marchandes de nouveautés qui venaient de faire à Paris ce voyage annuel après lequel on affiche *grand déballage*, un pianiste qui infestait à époque fixe les départements de ses concerts, et trois ou quatre bourgeois ou propriétaires de plus ou moins d'importance se hâtèrent vers le bureau.

De la banquette un jeune homme descendit, la casquette sur l'oreille, un bâton à la main, la pipe aux dents. On lui jeta un sac de nuit et une boîte plate en bois blanc : c'était tout son bagage.

— Monsieur, l'hôtel de *la Couronne?*

— L'*hôtel du bateau à vapeur*, mon bon monsieur!

— *Les Trois Étoiles*, monsieur!

— *A la reine d'Angleterre!*

— *Au Grand Condé!*

Les voyageurs promettaient à toutes les servantes de descendre chez leur patron, ce qui n'empêchait pas les cris et les sollicitations de continuer.

Le jeune homme de la banquette s'adressa à un garçon d'écurie :

— Madame Duvivier, demanda-t-il, demeure-t-elle toujours sur la route de Pons?

— Oui, monsieur, tout au commencement.... en face le gros marronnier.

— Merci.

Et il se mit en route en sifflotant.

Après un quart d'heure de marche, il tourna à droite et s'arrêta bientôt devant une claire-voie peinte en vert qui fermait un petit jardin tout frisé de chèvrefeuilles et de clématites, de dahlias et de tournesols.

« C'est bien là, » murmura-t-il de l'air d'un homme qui se défie de l'accueil qu'il va recevoir.

Après une courte hésitation, le jeune homme sembla se décider. Il souleva le loquet qui fermait la porte et s'avança dans le jardin. En quatre ou cinq enjambées, il se trouva sur le seuil de la maison, — une petite maison haute d'un étage, large de trois fenêtres.

« Qui demandez-vous? cria-t-on de l'intérieur.

— Madame Duvivier! »

Une vieille femme parut, son tricot à la main, ses lunettes sur le nez. Elle était vêtue d'une robe d'étoffe foncée; un fichu à carreaux était jeté sur ses épaules; ses cheveux gris s'enfonçaient sous un de ces bonnets tuyautés comme on n'en trouve plus que sur les vieilles têtes des vieilles provinces; et comme cette visite inattendue avait brusquement interrompu son travail, madame Duvivier avait passé derrière son oreille une interminable aiguille à tricoter.

« Eh bien, qu'est-ce que vous me voulez, mon ami?

— Comment, marraine, vous ne me reconnaissez pas? » demanda le jeune homme.

La vieille recula deux pas en joignant les mains.

« Est-il Dieu possible! s'écria-t-elle.

— Eh oui!... Bernard Durand, votre filleul.

— Entre donc, mon ami, entre.... que je t'embrasse et que nous causions. »

Le jeune homme parut visiblement soulagé. Il embrassa la vieille d'assez bonne grâce, et la suivit dans la pièce du rez-de-chaussée. Il plaça sa boîte et son sac de nuit sur une chaise, son bâton dans un coin et jeta les yeux autour de lui.

La salle où il se trouvait semblait être le salon de réception de madame Duvivier. Un fauteuil en velours d'Utrecht, six chaises de noyer, une grande table ronde bien cirée et bien frottée, — et surtout une immense armoire garnie de fourrures, en étaient les principaux meubles. Sur la cheminée, une pendule d'albâtre avec des serpents en cuivre aux quatre coins s'épanouissait entre deux vases peinturlurés. Les vases avaient été soigneusement recouverts de cylindres de verre, afin de protéger contre la poussière deux bouquets de fleurs artificielles qui dataient du directoire.

Au côté droit de la cheminée, une miniature encadrée de bois noir représentait tant bien que mal un officier de grenadiers. Au côté gauche, la croix

de la Légion d'honneur, encadrée comme le portrait devait lui servir de pendant.

Quelques lithographies, pompeusement décorées du nom de tableaux (à cause des cadres) par madame Duvivier, s'étalaient sans vergogne sur la tapisserie fanée. C'étaient autant d'épisodes des guerres de l'empire. La galerie se terminait par une apothéose de Napoléon avec des officiers d'état-major dans les nuages.

Un gros chat, pelotonné sur un tabouret fixait sur Bernard Durand ses yeux débonnaires.

« Tu dois avoir faim, mon pauvre enfant, dit madame Duvivier. Attends, je te vais faire une omelette, et pendant ce temps-là tu pourras commencer à dîner d'un restant de poulet.... »

Bernard Durand ne dit pas non. Madame Duvivier le fit passer dans la cuisine, et la bonne vieille s'empressa de lui mettre un couvert et d'étaler sur la table les petites richesses de son buffet.

— Ah çà, comment donc te trouves-tu à Saintes? Depuis la mort de ta pauvre mère (ici madame Duvivier leva les yeux au ciel), je n'ai pas eu de tes nouvelles. Si je m'attendais à voir quelqu'un, ce n'est certainement pas toi. Que fais-tu? Gagnes-tu bien ta vie?

« Ma foi, marraine, je la gagne tout juste; mais comme je n'ai jamais roulé sur l'or, je me contente de ce qui me vient. J'ai étudié longtemps à l'École

des beaux-arts, puis chez deux ou trois maîtres, et maintenant je fais des tableaux du mieux que je puis, et on me les achète quelquefois. On appelle ça « être peintre. »

Madame Duvivier, qui battait des œufs dans un plat de terre rouge, ralentit les mouvements de sa fourchette.

« Tu fais le portrait des gens riches?

— Non, je me suis donné au paysage.

— Tu peins des campagnes?

— Oui, marraine, des arbres, des moutons, des rochers, des vaches, des moulins, — et généralement tout ce qui concerne mon état.

— Une drôle d'idée que tu as eue de prendre ce métier-là... Ton père était un si brave homme! »

Bernard se mordit les lèvres pour ne pas rire.

« Que voulez-vous, marraine, on fait ce qu'on peut! Et vous?

— Moi, mon ami, depuis la mort de mon pauvre Duvivier, je ne pouvais plus me souffrir dans mon débit de tabac. Je l'ai donné à bail à m'ame Sangeon pour mille francs par an qu'elle me paye. Duvivier avait acheté cette maison avec une vigne qui est par côté et que je te ferai voir tout à l'heure. Je me suis donc retirée ici avec ma pauvre Gertrude, et, Dieu merci! nous vivons à notre aise avec les mille francs du débit de tabac et ma petite retraite de veuve d'officier.

Le nom de Gertrude avait embarrassé le jeune peintre. Il tournait et retournait dans sa tête une question qui lui semblait difficile à faire.

Gertrude était la fille de madame Duvivier. Bernard ne se la rappelait guère qne comme un souvenir de sa première enfance; mais il n'avait pas oublié que la pauvre fille était devenue imbécile dès l'âge de sept ans, à la suite d'une *frayeur*.

Madame Duvivier posa l'omelette sur la table. Bernard se versa un grand verre de vin de Saintonge, puis, de l'air d'un homme qui se souvient :

« Mais, au fait! s'écria-t-il, où est-elle donc, Gertrude?

— Ah! dès qu'elle a vu un étranger, elle est montée dans sa chambre. Ça ne sera rien. Elle s'habituera à te voir. Une belle fille, va! Je peux bien dire qu'il n'y en a pas beaucoup de si gentilles dans le pays. Et des yeux! et des cheveux! et une peau! Seulement, pas de tête, pas de tête du tout! Depuis que cette vache l'a renversée dans le pré à M. Fornas, on peut bien dire que la petite n'a pas su ce que c'était qu'une idée. Innocente comme au jour qu'elle est née, vois-tu... C'est peut-être un bien. C'est le bon Dieu qui l'a voulu pour qu'elle s'en aille tout droit au ciel...

Mme Duvivier essuya deux larmes qui lui sillonnaient le visage, et Bernard jeta un morceau

de jambon au matou, qui lui avait posé ses deux pattes sur la cuisse.

« Allons, mon enfant, reprit la bonne femme, il faut voir à t'installer un lit là-haut. Je te garderai le plus longtemps possible.

— Marraine, je resterai une quinzaine de jours avec vous, si vous le permettez; puis je m'en irai parcourir la Vendée et la Bretagne.

— Comme il te plaira, mon ami. J'aimais bien tendrement ta pauvre mère et je t'aimerai bien aussi. »

Mme Duvivier embrassa de nouveau son filleul, et comme le repas était terminé, elle le précéda dans l'escalier de bois qui conduisait au premier étage.

Le matou les suivit en ronflant.

II

Bernard Durand avait vingt-cinq ans, les cheveux noirs, taillés en brosse, les yeux vifs et interrogateurs. Il plaisait au premier abord par un air de

franchise et d'audace répandu sur toute sa physionomie. Sa voix, ses gestes, ses allures disaient cette inaltérable bonne humeur qui, aux jours de misère, devient souvent de l'énergie. Bien des fois, à Paris, il avait déjeuné d'un petit pain et d'un gros calembour. Sa voix, moqueuse et voilée, ne manquait pas de charme, et sa petite taille, sa vivacité, sa pétulance lui donnaient un air enfantin qui appelait la sympathie.

« Tiens, dit Mme Duvivier en poussant une porte, voilà la chambre que tu habiteras. Je vais te mettre des draps blancs et te donner des serviettes. La fenêtre ouvre sur la vigne. Il y a quelques arbres fruitiers, vois-tu, et là-bas, aux espaliers, des pêches délicieuses. Je te ferai goûter de tout cela. A gauche, c'est le potager. Il faut de tout dans une maison. Ce petit coin-là est pour les poules. J'y ai fait mettre une claire-voie parce qu'elles abîmaient les parterres. Allons, fais ta toilette, voilà du savon, puis nous ferons le tour de la *propriété*.

—Avec plaisir, marraine. Vos rosiers embaument!

— Ah dame! fit la bonne vieille avec satisfaction, on est à bon air, ici. Ce n'est pas comme à Paris. »

Bernard, la main appuyée sur la fenêtre, promena son regard sur les campagnes environnantes et aspira avec délices les senteurs âpres des prairies.

Quand il se retourna, il aperçut, — debout sur le seuil de la porte, — la plus charmante fille que le soleil eût éclairée pour lui, une beauté invraisemblable et qu'on aurait crue échappée de ce *bois aux environs d'Athènes*, où Shakspeare a placé Titania.

Muet d'étonnement et d'admiration, Bernard tourna la tête vers sa marraine, comme pour l'interroger.

« C'est Gertrude, dit celle-ci. Elle commençe à s'apprivoiser. — N'aie pas peur, ma fille, ajouta-t-elle, c'est mon filleul.... Bernard. Il était ton ami quand tu étais petite. Il va rester quelques jours avec nous. Allons, viens l'embrasser.

Gertrude entra lentement, les yeux baissés, les mains jointes. Bernard put l'examiner à son aise.

Comment cette admirable créature avait-elle pu naître de cette vieille femme et de cet officier de grenadiers dont le portrait était accroché à la cheminée du salon? Quelle race avait pu pousser cette fleur merveilleuse? De quelle séve était nourrie cette noire et riche chevelure sous les profondeurs de laquelle se détachaient ce front pur et blanc, ces tempes immaculées? Par quel prodige enfin cette vierge idiote semblait-elle être le modèle de la grâce et de l'harmonie?

A ces réflexions, qui se succédèrent rapidement dans son esprit, Bernard sentit son cœur se serrer,

et ce fut avec un respect presque religieux qu'il embrassa Gertrude.

III

Le lendemain, il commença son portrait. Il y travaillait deux heures chaque jour, puis il allait courir les campagnes, demandant à chaque paysage une page pour son album.

Gertrude l'accompagnait souvent dans ses excursions. Bernard lui avait acheté une corde à sauter, et Gertrude aimait à courir jusqu'à perdre l'haleine. Quand elle se sentait trop essoufflée et près de tomber, elle venait toute rose, la bouche entr'ouverte, le sein soulevé, se jeter dans les bras de Bernard, qui la posait doucement sur l'herbe.

Gertrude ne pouvait plus se passer de lui. Chaque matin, dès que sa mère avait fini de l'habiller, elle allait frapper à la porte de Bernard jusqu'à ce qu'il s'éveillât.

Le peintre se tournait dolemment dans son lit.

« Voilà! voilà! ma petite Gertrude, disait-il.

— Lève-toi! » criait impérieusement celle-ci.

Un matin que Bernard avait eu plus de peine que de coutume à s'arracher de son lit, Gertrude vint l'appeler deux ou trois fois. Le peintre sortit enfin; mais Gertrude, qui le guettait, — tapie contre le mur, — lui appliqua un vigoureux soufflet, — et s'enfuit.

Après l'avoir longtemps cherchée dans la maison et dans le jardin, madame Duvivier finit par la trouver au fond de la vigne, blottie dans un buisson et tout en larmes.

« Je ne sais vraiment pas, dit Mme Duvivier à son filleul, ce qui travaille cette petite. Depuis que tu es ici, c'est un vrai démon. »

La bonne vieille attira sa fille sur son sein et l'embrassa.

« Ne pleure pas, mon enfant, lui dit-elle avec douceur, c'est oublié. »

Gertrude se dégagea des bras de sa mère. Elle considéra un instant Bernard en pleurant. Celui-ci lui tendit la main. Gertrude se jeta à son cou et colla ses lèvres froides sur les lèvres du jeune homme.

Bernard se sentit pâlir. Un frisson lui passa de la tête aux pieds, et il rendit ses baisers à Gertrude.

Celle-ci fut bien vite consolée, et on alla se mettre à table.

C'est là surtout que la triste infirmité de Gertrude se manifestait dans toute son horreur. Elle ne quit-

tait pas les plats de l'œil. Elle suivait avec une convoitise bestiale les morceaux qui ne lui étaient pas destinés. Aussi fallait-il qu'elle fût toujours la première servie, sans cela elle se servait elle-même, et Dieu sait comment. Mme Duvivier avait eu toutes les peines du monde à lui apprendre l'usage de la fourchette. Gertrude mangeait avec une gloutonnerie repoussante. Elle avait ces secousses de tête qui suivent les mouvements de la mâchoire chez les chiens et semblent se jeter au-devant du morceau qui ne vient pas assez vite.

S'il y avait sur la table un gâteau ou toute autre espèce de friandise, Gertrude commençait par les dévorer, et ce n'est qu'après avoir fini qu'elle se décidait à manger de la viande et du pain. En un mot, elle avait les instincts de la brute et rien de civilisé, rien d'*humain*.

Bernard ne pouvait la voir qu'avec un serrement de cœur. Il n'était pas sans connaître et sans s'expliquer toute l'impression que la jeunesse et la beauté de Gertrude avaient causée sur ses sens. Cependant il n'osait pas trop s'arrêter à cette pensée, et quand elle se présentait à son esprit, il haussait les épaules, et se disait à lui-même : « Allons donc! est-ce que c'est possible? »

Il évitait ordinairement de regarder Gertrude manger; mais cherchant un remède à l'ardeur de ses baisers, il ne la perdit pas de vue ce matin-là,

et sortit de table plein de dégoût, presque effrayé.

Il prit sa boîte et ses pinceaux. Gertrude le regardait faire.

« Tu sors? demanda-t-elle.

— Oui, je vais jusqu'aux *Trois Amandiers*.

— Moi aussi. »

Elle prit son large chapeau de paille.

« C'est un peu loin, la chaleur est étouffante....

— Ça ne fait rien.

— Mais voyez donc marraine, quel soleil!

— Allons, emmène-la, dit Mme Duvivier, pour *faire voir que tu lui pardonnes*.

— Avec plaisir alors; partons. »

Mme Duvivier les accompagna jusqu'à la porte du jardin et les regarda s'éloigner tous deux.

C'est singulier, pensa-t-elle, Gertrude lui parle. Elle commence à avoir un peu de mémoire; elle a retenu le nom des couleurs.

La pauvre mère sentit ses yeux se mouiller, et elle murmura de nouveau une prière que bien des fois elle avait faite :

« Mon Dieu, voilà si longtemps que je n'ai que la moitié de ma fille, ne me la rendrez-vous pas tout entière avant que je meure? »

IV

Une petite rivière, ou plutôt un ruisseau qu'on appelle le *Ciron*, et qui va se jeter dans la Charente, forme un lac en miniature au pied du plus charmant monticule de la Saintonge. Rien ne manque à l'encadrement de ce bassin limpide, où frétillent de petits goujons tout resplendissants d'émail et d'argent. La colline est sillonnée de petits filets d'eau qui s'échappent d'étage en étage et entraînent jusqu'à la Charente les feuilles tombées, de façon à conserver au bassin toute sa pureté. Les peupliers et les saules qui l'entourent conservent jusqu'à l'hiver une verdure vivace et printanière. C'est cet endroit presque féerique qu'on appelle les *Trois Amandiers*, bien qu'on n'en ait jamais vu que deux.

C'était une des journées les plus chaudes de la saison.

Pas un souffle n'agitait le feuillage, pas un nuage ne troublait la bleue monotonie de l'ho-

rizon. Le sol desséché semblait désespérer de la pluie.

En arrivant au pied de la colline, Bernard se débarrassa de sa veste de coutil et s'étendit paresseusement sur l'herbe. Gertrude s'assit à côté de lui; elle jeta son chapeau de paille et dénoua ses cheveux pour les rejeter en arrière.

Bernard admirait silencieusement les longues tresses qui se jouaient autour de Gertrude.

« Il fait chaud, dit-elle.

— Je crois bien, fit Bernard, les pierres étouffent. »

Gertrude dégrafa son corsage et l'ouvrit brusquement. Le mouvement qu'elle fit mit à nu dans toute leur blancheur son cou et sa poitrine.

Bernard ferma les yeux pour se punir d'avoir trop vu, et, accablé par la chaleur et par la marche il tomba dans un assoupissement plein de rêves....

Il lui sembla que Gertrude le regardait. Le voyant endormi, elle se déshabillait lentement, et s'avançant jusqu'au bord du bassin, elle agitait l'eau du bout de son petit pied. Elle hésitait, faisant un pas sur le sable, puis reculait tout à coup avec effroi. Familiarisée enfin avec la fraîcheur de l'eau elle se plongeait avec délices dans le lac, où de grandes rides allaient en s'élargissant autour d'elle....

Une sauterelle verte à ailes bleues qui vint faire une halte sur le front de Bernard interrompit son

rêve; il se tourna de l'autre côté, mais il fut réveillé brusquement par une sensation de froid suivie d'un éclat de rire.

Il se secoua et aperçut Gertrude, blanche et nue, qui le contemplait en lui passant ses cheveux mouillés sur la figure. L'eau roulait encore en perles brillantes sur ses épaules et sur son sein.

« Tu t'es donc baignée? demanda-t-il tout éperdu[1] ».

Gertrude fit un mouvement de tête pour répondre *oui*.

« Mais tu avais bien chaud.... si tu allais être malade?

— Non, dit-elle.

— Habille-toi vite, reprit Bernard, si on venait, nous serions grondés.

— Tu es mon mari, fit l'idiote.

— Habille-toi donc, petite malheureuse, s'écria le peintre avec colère; habille-toi, où je m'en vais s'écria le peintre avec colère; habille-toi, où je m'en vais tout seul. »

Il se leva et fit quelques pas.

Gertrude le saisit par le bras, et se dressant dans son éclatante nudité :

« Tu me laisses? demanda-t-elle avec douleur.

1. A ceux qui trouveront quelque analogie entre cette scène et l'un des principaux chapitres de l'*Affaire Clémenceau*, nous répondrons que notre nouvelle a été publiée pour la première fois en 1860. Par conséquent.... (*Note de l'auteur.*)

— Non, répondit Bernard en passant une main devant ses yeux, non, je ne te laisse pas; mais, pour l'amour de Dieu, habille-toi! »

Gertrude obéit. Quand elle eut repris ses vêtements, il fallut la peigner.

« Prends bien garde, lui dit Bernard, à ne pas raconter à ta mère que tu t'es baignée....

— Je ne dirai rien.

— Est-ce bien sûr, que tu ne diras rien?

— Tu es mon mari, répéta Gertrude.

— O Jean-Jacques! » pensa Bernard, qui était philosophe, comme on a pu le voir.

Les cheveux de l'idiote eurent tout le temps de sécher en chemin, et madame Duvivier ne s'aperçut de rien.

Bernard se retira dans sa chambre et se mit à songer. L'image de Gertrude le poursuivait. Il la voyait toujours si belle, si divinement vierge!

Les sentiments les plus opposés luttaient dans son cœur. Il se représentait toute l'infamie d'une séduction si facile. Il se rappelait l'accueil qu'il avait reçu de sa bonne vieille marraine, dont il mangeait le pain; puis il oubliait tout pour ne plus voir que l'éblouissante splendeur que cette Ève candide avait étalée à ses yeux. Gertrude l'aimait, d'ailleurs. Elle l'aimait autant qu'il lui avait été donné d'aimer. Le déshonneur n'est-il pas une convention? Et qui sait si l'amour ne rendrait pas

à Gertrude ce qu'un accident lui avait enlevé? si ses facultés endormies ne se réveilleraient pas? si cette chrysalide, secouant son engourdissement, sa torpeur, ne reviendrait pas à la vie, complète et régénérée?

La voix de madame Duvivier, qui l'appelait pour dîner, vint arracher Bernard à ses réflexions.

Gertrude était déjà à table et regardait attentivement le buffet. Cette fois, Bernard évita de laisser tomber les yeux sur elle pendant qu'elle mangeait. Madame Duvivier demanda comment s'était passée la promenade. Bernard lui répondit vaguement et avec distraction; cependant il lui sembla que Gertrude rougit quand sa mère parla du lac et du *Ciron*.

Après le dîner, madame Duvivier, assise sur le seuil de la porte et son chat à côté d'elle, se mit à tricoter en *prenant le frais*. Bernard fumait sa pipe dans la grande allée qui séparait la vigne blanche de la vigne rouge. Il marchait avec plus d'agitation que de coutume. Gertrude le suivait pas à pas.

« Écoute, Gertrude, lui dit le peintre, viens avec moi par ici,... et comprends bien ce que je vais te dire. »

Bernard lui prit la main.

« Tu trembles, dit-elle.

— Ce n'est rien. Ecoute-moi. M'aimes-tu?

— Oui.

— Eh bien, ce soir quand tu entendras sonner dix heures à Saint-Eutrope.... Mais sauras-tu compter les heures ?

— Oh? oui.

— Tu regarderas si ta mère dort, et si tu la vois bien endormie, tu descendras tout doucement, comme tu sais le faire, quand tu veux guetter quelqu'un.... »

Gertrude fit signe qu'elle comprenait.

« Je t'attendrai sous la tonnelle. Nous ferons une promenade de nuit, veux-tu ?

— Oui.

— N'y manque pas, et surtout prends bien garde. Si ta mère s'apercevait de quelque chose, je partirais, et tu ne me verrais plus....»

L'idiote n'avait pas perdu un mot de ce que lui avait dit Bernard.

« Je compterai les heures, répéta-t-elle, et je viendrai. »

Bernard l'embrassa et reprit sa promenade.

A huit heures, madame Duvivier, dont le travail avait été interrompu par les approches de la nuit, rentra chez elle et alluma une lampe de cuivre.

« Gertrude! cria-t-elle, il faut se coucher, mon enfant.

— Au dixième coup de cloche, lui répéta Bernard.

— Oh! je viendrai » affirma Gertrude.

Bernard l'accompagna jusque dans la cuisine, où madame Duvivier était occupée à ranger son vaisselier.

« Vous vous couchez déjà, marraine?

— C'est l'heure, mon ami. *Tôt couché, tôt levé*, la vie n'y perd rien.

— Allons, bonsoir.

— Bonsoir, mon enfant. Attends un peu que je t'embrasse. »

La bonne vieille regarda son filleul avec attendrissement.

« Je songe à ta pauvre mère, lui dit-elle. Comme elle serait heureuse, ici, avec nous, si le bon Dieu nous l'avait laissée! Ce sont toujours les bons qui partent. C'est moi qui ai fait son mariage. Quand tu es venu au monde, elle t'a embrassé la première et moi la seconde; ton père n'a été que le troisième.... Enfin, il ne faut pas que je songe à tout ça, parce que je ne finirais pas de bavarder. Les vieilles gens aiment tous à causer, vois-tu. Tu as bien vu, au moins, que je ne manquais jamais de lui porter des fleurs au cimetière. Je lui ai fait une petite chapelle, et tous les ans, le jour de sa fête, je lui change sa couronne d'immortelles. Pauvre Madeleine! je l'aimais tant.... »

Madame Duvivier essuya deux larmes qui sillonnaient ses vieilles joues sans couleur, mais d'un mat solide et d'une santé vertueuse.

« Allons, reprit-elle, bonne nuit, mon enfant. Je t'aime bien, toi, aussi, va ! Et tant qu'il y aura du pain chez ta marraine, tu peux être bien sûr de n'en pas manquer. »

Bernard était profondément ému. Il avait oublié l'atelier, les camarades et les lazzi de la rue de l'Ouest.

Il monta dans sa chambre, et prenant sa tête entre les mains, il pleura abondamment.

La cloche de Saint-Eutrope sonna la demie après neuf heures.

Il se leva, et s'armant de résolution, il prit son sac de nuit, sa boîte à couleurs et son bâton de voyage. Il alluma sa pipe et descendit; mais au lieu de se diriger vers la tonnelle, il enjamba la palissade et se trouva sur la route.

Le ciel était parsemé d'étoiles; la lune se levait derrière les peupliers qui bordent la Charente; la prairie exhalait l'âpre et délicieuse senteur des regains....

C'était une de ces nuits qui font aimer la vie.

Bernard se mit bravement en route. Son cœur battait violemment. Au détour du chemin, il jeta un dernier regard sur la maison de sa marraine, regard plein de larmes et d'amour. Tout à coup il fit un pas en avant. Il lui avait semblé voir une ombre blanche traverser la vigne. L'image de Gertrude sortant du bain passa devant lui comme un

fantôme. Il eut un moment d'hésitation; mais faisant un brusque retour sur lui-même :

« Non! ce serait trop lâche! » dit-il.

Il tourna promptement le coin de la route, pressa le pas — et disparut....

FIN.



8936. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

